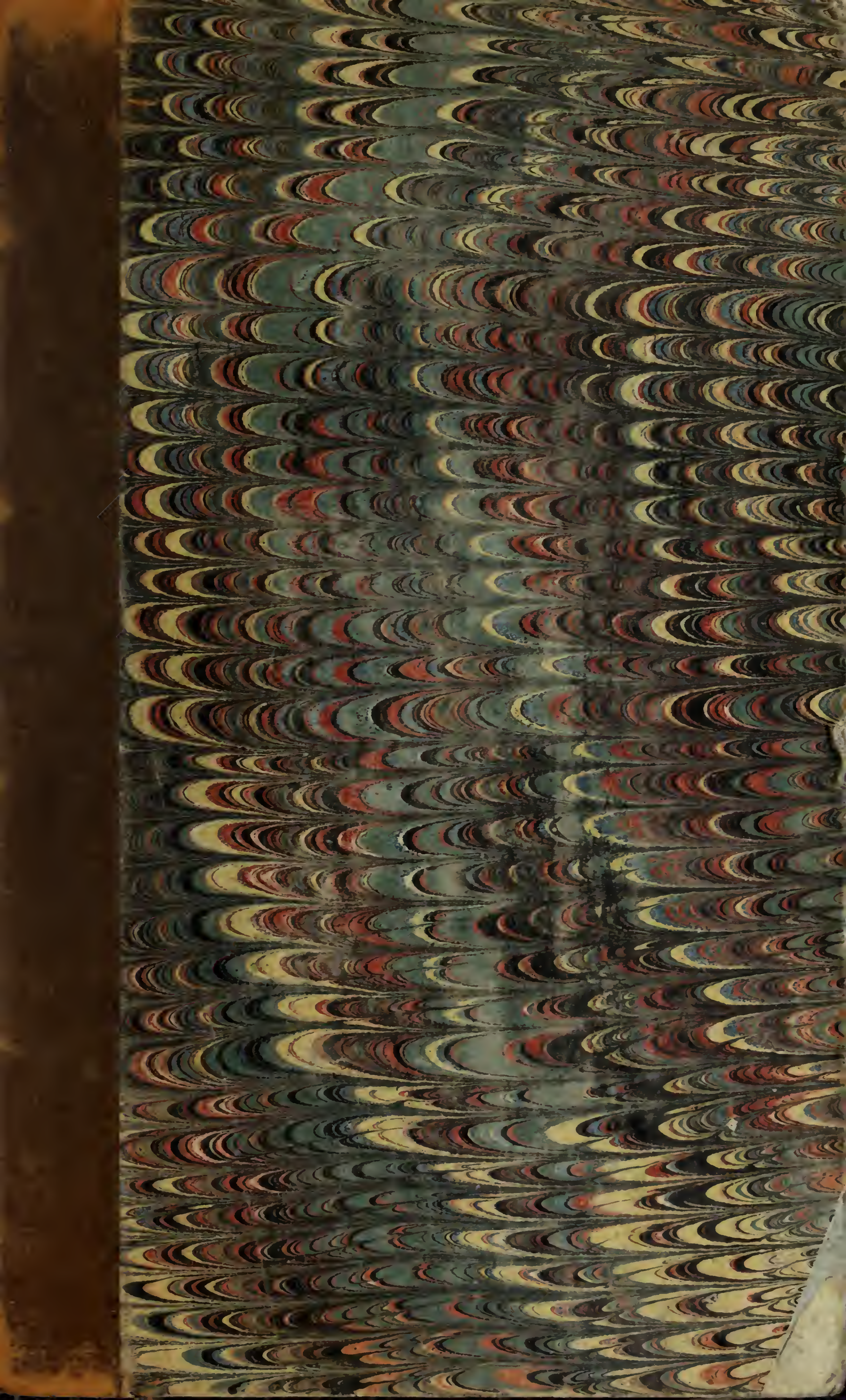






LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

TOME HUITIÈME.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

PARIS,

OU

LE LIVRE DES CENT-ET-UN.

TOME HUITIÈME.



A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE
DE S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS,
RUE DE CHABANNAIS, N° 2.

M DCCC XXXII.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.



L'ÉCRIVAIN PUBLIC.



Il faut bien le reconnaître, chaque jour notre vieux Paris s'en va, son originalité s'efface, son caractère disparaît. Bientôt il ne restera plus rien de cette cité si pittoresquement construite, plus rien de ses mœurs si originalement tranchées. Voyez : ses rues s'alignent, ses boulevarts s'aplanissent, ses faubourgs s'éclairent. Voyez : ses habitants, pairs et commis, notaires et confiseurs, portent le même frac, et parlent la même lan-

gue. Hommes et maisons, tout se nivelle. Autrefois, avec des nobles féodaux, des seigneurs suzerains, des manants et des serfs, nous avions de hauts châteaux, de grands palais, des masures et des cloaques. Aujourd'hui les tours et les priviléges gisent à côté les uns des autres et les rues s'élargissent au profit du peuple qui s'élève, et aux dépens des vastes hôtels qui n'ont plus d'habitants à leur taille.

L'histoire d'une nation pourrait donc s'apprendre dans celle de ses habitations? Pourquoi non. Je sais un peintre qui prétend qu'elle est tout écrite dans la collection de nos costumes; et, sans aller bien loin, je pourrais vous enseigner un coiffeur qui démontre parfaitement que politique, morale et philosophie, tout se trouve dans la forme de la perruque et dans le progrès de la coupe des cheveux. Était-ce parce que l'on portait des perruques à la Louis XIV que les campagnes de Turenne furent si patientes, si compassées, si frisées; ou bien est-ce parce que l'on faisait la guerre avec des quartiers d'hiver, des salutations et des préséances, qu'on portait de si pompeuses perruques? Qu'importe! Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'une de ces choses est le reflet de l'autre; et je ne suis pas éloigné de croire que la tactique de Turenne ne soit le reflet de sa perruque.

Croyez-vous aussi que la pensée de Racine n'ait pas été quelquefois gênée par ce lourd attirail de faux cheveux; que, bien malgré lui, il n'ait pas fait quelquefois la même toilette à sa tête et à son style; et ne serons-nous pas forcés de reconnaître un jour que la sublime audace de Bossuet ne lui vient que de ce que son état lui défendait de porter perruque? Si cette vérité ne brille pas aussi prouvée aux yeux de tout le monde qu'à ceux de mon artiste, poursuivez la corrélation, et vous verrez que la poudre de Dorat a blanchi quelquefois la griffe noire et crochue de Voltaire, qu'elle a sali un peu le collet du président Montesquieu, et que, si Diderot a gardé sa couleur à lui, parmi tant de têtes poudrées, c'est qu'on sait bien que, lorsqu'il était en verve, il jetait sa perruque par-dessus les moulins pour laisser fumer à l'aise son crâne brûlant et bouillonner son génie.

Disons-le donc hardiment, habits et poésie, mœurs et maisons, constitutions et perruques, tout s'harmonise dans ce monde. Le code civil a tué les substitutions et les fortunes héréditaires. Les fortunes héréditaires perdues, les palais sont devenus inutiles; les palais étant inutiles, l'imagination de l'architecte et les vastes conceptions du peintre se sont rapetissées au plan de nos mesquines demeures; tout a suivi le mouvement

descendant, et nous en sommes venus au plâtre pour les maisons, au portrait pour la peinture, et pour les belles-lettres au vaudeville.

Cependant, que ceci ne soit pas considéré comme une accusation contre notre marche sociale. Si nous sommes arrivés à ce point que les grands monuments du passé s'effacent sans que rien encore les remplace suffisamment, c'est qu'on nous retient à grand'peine dans un temps de transition, où les castes privilégiées ne sont plus rien, sans qu'on permette que le peuple soit quelque chose. Et c'est une triviale vérité de tous les siècles, que rien de grand ne peut être engendré par ce qui est petit; et c'est une vérité non moins triviale de nos jours, que le petit est le type de notre époque. Pouvoir et liberté, peuple et gouvernement, ne sont ni hauts ni forts aujourd'hui. Mais laissez croître le peuple, et grandir la liberté, et, sous d'autres formes, sous d'autres aspects, le grand, le beau, le sublime reprendront leur empire et enfanteront des merveilles. Vienne une puissance, les arts se mettront à son niveau.

Pour nous, trop jeunes pour ce passé démoli, trop vieux, peut-être, pour cet avenir à construire, saisissons promptement les restes debout de nos vieux monuments pour en léguer au moins l'image à nos successeurs. Quelques-uns

de nous, peintres par le crayon, parcourent la France gothique et la dessinent avant qu'elle tombe tout-à-fait; d'autres, à la parole colorée, rétablissent les somptuosités délabrées du grand siècle, et une recrudescence de l'école maniérée du dix-huitième siècle se fait vivement sentir dans nos arts de luxe et de domesticité, comme pour reconstruire quelques types de cette société frivole si rudement brisée par le contact immédiat de notre première révolution.

Ainsi, dans ce vaste Paris où la rue de Seine s'est glissée dans les jardins de l'hôtel de Nesle, où le canal de l'Ourcq s'est logé dans les fossés de la Bastille, où les arcades de la rue Castiglione se sont établies dans les cloîtres des Feuillants, et où la rue Louis-Philippe menace Saint-Germain-l'Auxerrois, il reste encore quelques robustes monuments qui ont résisté, hommes et pierres, au torrent révolutionnaire. Le Palais de Justice est à coup sûr le plus enraciné de ces monuments; sous son vaste toit, la toge, la robe, la morgue, l'astuce et le bonnet sont virginalement restés au barreau et à la magistrature; et sur ses flancs, attaché comme une huître à son rocher, a vécu dans sa misère originelle, et dans son échoppe vitrée, l'Écrivain public, notre héros.

Or, pour que je vous explique comment je

découvris ce précieux débris d'un siècle effacé, il faut me permettre de retourner de quelques années en arrière du moment où j'écris. A cette époque, je voyais assidûment, je voyais tous les jours, et quelquefois plus souvent, une personne à laquelle je portais un très-vif intérêt. Soit curiosité personnelle, soit desir de répondre péremptoirement et juridiquement aux épigrammes de quelques amis, soit enfin, envie de m'assurer de la véracité de ladite personne, je me résolus à me procurer son acte de naissance. Pour ce faire, je me rendis dans la cour de la Sainte-Chapelle, et là, sous l'arcade qui la sépare de la cour grillée du Palais de Justice, je trouvai un bureau où sont rangés par ordre les registres gardiens du secret de toutes les femmes. C'est une espèce d'antre grillé à fenêtres basses et coupées verticalement de barreaux de fer; le jour y est pauvre et honteux; on dirait un mont-de-piété. J'entre, j'expose ma demande, je donne les noms, prénoms et titres de la personne, et je désigne une période de quinze ans pour faire la recherche en question. Il n'y avait pas moins de différence entre la date supposée par mes bons amis et celle avouée par la personne. Le commis chargé de cette vérification me regarda comme ferait un apothicaire à qui vous demanderiez du poivre, ou bien comme fit le coiffeur dont je

vous ai parlé un jour que je le priai de me faire la barbe. Le commis, donc, me fit répéter ma proposition, me rit au nez, et me tourna le dos sans répondre. Il y avait tant de mépris dans cette façon d'agir que je n'osai me fâcher, car il me sembla que j'avais dû commettre ou dire une de ces balourdises qui font prendre un homme pour un niais ou pour un fou. Je ne savais comment recommencer ma proposition, lorsque celui qui paraissait le chef de ce bouge s'approcha de moi, s'informa de ce que je voulais, et m'écouta avec ce sourire d'indulgence qu'un garçon épicier accorde à un provincial qui s'informe, au coin de la rue Saint-Antoine, où est situé le Palais-Royal.

— « Si tous ceux qui viennent ici, me dit-il avec une douce gravité, et en essuyant lentement ses lunettes, n'avaient pas de meilleurs renseignements que vous, il nous faudrait une journée pour chaque extrait. Nous ne pouvons faire cette recherche, mais vous êtes libre de la faire vous-même. »

Comme je répondis que je me croyais très-peu habile à parcourir des registres, il ajouta amicalement : — « Eh bien, vous pouvez vous épargner cet ennui pour quelque argent...

— « Je suis tout prêt, » m'écriai-je rapidement en tirant ma bourse, et en croyant que c'était

un moyen de réparer ma première maladresse.

Mais je fus encore bien plus interdit que je ne l'avais été, lorsque ce monsieur, ce chef, ce premier commis enfin, m'arrêtant soudainement et me montrant la porte du doigt, me dit avec fermeté :

— « Sortez, monsieur. »

Je demeurai anéanti.

— « Oui, reprit-il avec une bonté paternelle, sortez, prenez à droite, et, à deux pas d'ici, vous trouverez deux ou trois bureaux d'écrivains publics, et l'un de ces messieurs se chargera de votre affaire. Ils ont cette habitude et nous leur confions nos registres qu'ils explorent ici et sous mes regards. »

Aussitôt le chef me salua d'un geste de la main en me montrant de nouveau la porte, et en me disant :

— « A droite, monsieur, à droite. »

J'obéis à l'injonction et je sortis. A droite, en effet, je vis accrochés aux murs du Palais deux ou trois auvents fermés par un vitrage. Celui dans lequel j'entrai avait une longueur de six pieds au plus sur quatre de large. Une table, ou plutôt une planche, régnait le long du vitrage et supportait deux vastes écritoires. Un rideau, d'un calicot granité d'encre, voilait aux passants les mystères de cet asile. Au fond, sur un fau-

teuil garni d'un cuir jadis vert et entier, était assis un homme, les deux pieds appuyés sur une chaufferette, dont la cendre, humectée des larmes d'un hareng cuit à propos, répandait une odeur insupportable. Le maître de la maison, en me voyant entrer, s'empressa de me pousser une chaise de paille, sœur jumelle du fauteuil, et me demanda le sujet de ma visite.

On ne peut s'imaginer un homme plus poli; il me comprit tout de suite et ne me rit point à la figure. Il écrivit sous ma dictée les indications qui devaient le guider dans sa recherche, et je profitai de ce moment pour l'observer.

C'était, il faut le dire, un écrivain public primitif; non pas l'écrivain public de nos boulevarts, dont le magasin rivalise d'annonces avec la porte-cochère de la maison Ladvocat, cet écrivain public du mouvement qui s'imagine être à la hauteur de son siècle parce qu'il a imprimé sur sa porte: *Ici l'on écrit soi-même:* admirable attestation de la façon dont on s'occupe aujourd'hui de son emploi; révélation profonde qui doit faire réfléchir le philosophe sur la manière dont les ministres gouvernent, dont les notaires et les agents de change remplissent leurs charges, et nos députés leurs mandats, dans un siècle où l'on entre chez un écrivain public pour écrire soi-même.

Ce n'était pas non plus un de ces calligraphes

du Palais-Royal, peintres à la plume, qui dessinent un tableau lubrique avec l'histoire de Napoléon écrite en texte microscopique; qui enferment une tirade de Bossuet dans une queue d'oiseau, une satire de Boileau dans un cœur enflammé percé d'une flèche, et qui réduiraient une protestation d'indépendance, si longue qu'elle fût, à entrer dans l'image d'une pièce de cent sols, pile ou face.

C'était encore moins un de ces prétentieux écrivains rédacteurs, qui font des traductions, et qui mettent hautement sur leurs vitres, *English spoken hire*, avec un *i*, preuve qu'ils parlent l'anglais.

C'était, oui vraiment, c'était un naïf écrivain public, copiste lisible, sachant l'orthographe du français seulement; passablement instruit de la largeur de marge qu'exige un placet ou une pétition, très savant sur la manière de placer le *monseigneur* en vedette, ni trop haut ni trop bas, ni trop à droite ni trop à gauche; et qui, une fois averti de votre état et de celui de la personne à laquelle vous écrivez, vous tire d'embarras sur le protocole à employer; connaissant dans toutes leurs délicatesses les diverses manières d'exploiter le respect, la considération, le dévouement, la reconnaissance, et tous les sentiments dont on fait usage à mi-ligne et au bas

d'une lettre: innocents mensonges d'où vient ce dicton qu'il n'y a que les sots qui prennent tout ce qu'on leur dit au pied de la lettre.

Mais ce ne fut que long-temps après que je découvris ces précieuses qualités dans mon héros. Ce que je remarquai d'abord fut sa personne physique. M. Fabry portait soixante ans. Son visage avait quelque chose de grave et de comique. Il avait le menton rentré, la bouche mince et railleuse; son nez pointu fuyait en arrière; après son nez fuyait son front; et après son front, ses cheveux ramassés dans une queue médiocre en force et en longueur; ses yeux relevés à leur extrémité descendaient hardiment vers son nez, et ses oreilles, d'une petitesse et d'une grâce remarquable, saillissaient en rouge sur ses joues pâles et sa chevelure blanche.

Il avait des bas de laine noirs, et des souliers à boucles. Que ces boucles, avant d'arriver à ses souliers, eussent sanglé un mulet ou un ignorantin, peu importe; le fait est qu'il avait des souliers à boucles. Sa culotte avait été pantalon; mais une main amie, la sienne sans doute, avait adroitement coupé le vêtement moderne à la hauteur de la jarretière, elle l'avait discrètement ouvert de chaque côté extérieur du genou, et là, une innocente supercherie avait attaché deux rubans de fil teints à coup sûr dans l'encre de

l'écritoire. Ces rubans, noués en rosette, ne remplaçaient pas certainement la boucle antique, la boucle de nos pères; mais à l'impossible nul n'est tenu, et enfin, tant bien que mal, la culotte y était. Culte honorable, mais incomplet; simulacre saint, mais tronqué des vieux jours; quasi-légitimité de la culotte, je te respecte.

Le gilet. Où était le gilet? y avait-il gilet? voilà la question importante et insoluble; une question à embarrasser Hamlet. Eh bien, je réponds, moi, que le gilet n'y était pas. Est-ce donc que j'aie vu son absence, est-ce donc que M. Fabry m'ait confié cet interstice de sa parure? non certes; mais quelle autre raison que l'absence du gilet eût pu lui faire supporter l'habit croisé à double rang de boutons. Guenilles pour guenilles, s'il avait eu le moindre gilet, n'eût-il pas préféré quelque dépouille noire gothique, usée, taillée en frac de dix-septième siècle, avec le collet droit et la poche sur les hanches, ouverte, et se dandinant à la suite de son corps comme un gouvernail à l'arrière d'une felouque, à cet habit exactement boutonné jusqu'au menton, collé à la poitrine, collé aux reins, collé partout. Sur l'honneur, le gilet devait manquer.

A l'aspect de tant de misère, j'allais jeter à cet homme quelque misérable pièce de trente sous, avec un ordre et un ton rogue et minis-

tériel; mais un incident m'arrêta; je vis qu'il avait les mains propres et une cravate blanche: je devinai l'ange déchu. Je lui demandai poliment ce que me coûterait son travail : il me répondit simplement que les frais à payer au bureau de l'état-civil se monteraient à quarante-cinq sous. Je lui mis un louis sur sa planche. M. Fabry rougit jusqu'au blanc des yeux; il le prit, le retourna long-temps, voulut se donner l'air de chercher la clef d'un tiroir qui s'ouvrit pendant qu'il fesait semblant de vouloir le forcer, et finit par me dire, avec un embarras qui me fit mal, « J'ai oublié ma monnaie, et je vais...

— « Non, lui dis-je, je desire savoir si vous êtes suffisamment payé. »

Il faillit à me regarder d'un air aussi stupéfait que le petit employé de l'état-civil, et je sortis en lui disant que je reviendrais chercher ce que je lui avais demandé dans quelques heures.

En sortant, je vis mon commis bienveillant, le grand commis, le chef enfin, les lunettes relevées sur le front, la plume sur l'oreille, et causant tout haut avec une grisette de dix-sept ans qu'il tutoyait. Il me reconnut et me dit en passant:

— « Ah! vous sortez de chez M. Fabry; vous n'avez pas trop bien choisi, c'est un honnête homme, mais il a la vue courte et l'haleine longue... »

Il se prit à rire; je le regardai d'un air bête :

— « Je veux dire qu'il boit quelquefois, reprit-il, mais j'aurai l'œil à votre affaire. »

Et de la main il me salua avec sa même supériorité, quoiqu'il ne fût plus dans son bureau. Mais je remarquai qu'entre lui et la porte de son domaine il n'y avait pas la longueur d'une canne, et je compris l'étendue de son assurance.

J'avais promis de revenir dans deux ou trois heures : il y en avait plus de six de passées lorsque je retournai chez M. Fabry. J'avais rencontré quelques amis, l'épigramme au vent, tout prêts à me saluer d'un chiffre solennel, me persécutant de leurs calculs, ameutant sous mes pas les incroyables de l'Empire et les farauds du Directoire, qui prétendaient se souvenir de quelque chose comme ça, d'une personne qui commençait de leur temps : puis je l'avais revue belle, fière, dédaigneuse, parlant d'hier tout au plus, et j'étais tombé dans une disposition narcotique, dans une envie de doute que j'avais eu bien de la peine à secouer. Cependant j'y avais suffi et j'étais retourné chez M. Fabry.

J'entre. Il n'avait plus sa tenue froide et résignée; ses jambes n'étaient plus ramassées sur sa chaufferette; il occupait lui tout seul ses deux siéges : les pieds sur sa chaise, le reste sur son

fauteuil. Son œil, d'abord modestement baissé, flambait d'une expression de triomphe et de jubilation; son oreille ne se détachait plus seule, rouge et pourpre, sur la pâleur de son visage; son nez rivalisait d'enluminure avec elle, et un sourire de douce béatitude épanouissait sa lèvre légèrement pendante.

Sur la planche-table qui était près de lui, je vis un papier timbré. Je devinai que mon bonheur, mon orgueil, mon triomphe, étaient écrits sur cette feuille de vingt-cinq sols. Je voulus m'en emparer, mais mon héros y posa fièrement sa main restée blanche et distinguée, et me dit avec solennité :

— « A quel usage destinez-vous l'acte que vous m'avez fait extraire, jeune homme?

— « Que vous importe, lui répondis-je, fort étonné de sa question, et du ton qu'il y mettait, n'êtes-vous pas payé?

— « C'est parce que je le suis, et trop bien, et plus que mon travail ne le mérite, que je m'enquiers de ce que vous voulez faire de ce papier. Un louis pour un acte de naissance!!! Ou vous héritez de la dame en question, ou vous avez de mauvais desseins : il n'y a que l'une de ces deux suppositions qui explique votre louis : et comme vous n'êtes pas en deuil, la seconde reste la seule présumable; la mauvaise action

demeure prouvée. On ne paie pas si cher pour une œuvre de justice ou un renseignement légal. »

L'allocution me parut tout au moins inconvenante, et je répliquai sèchement que je ne pensais pas avoir à rendre compte de mes actions à un écrivain public. J'ajoutai à ce mot le sourire le plus méprisant que je pus, et j'allongeai la main pour saisir mon arrêt, mais le digne M. Fabry m'arrêta.

— « Un écrivain public, répéta-t-il, en secouant la tête pensivement, un écrivain public, vous croyez, en disant ce mot, avoir formulé une injure bien accablante contre un vieillard qui voit au tremblement de votre main que cet acte est pour vous d'un intérêt que vous rougiriez d'avouer. »

Je rougis en effet. Il arrêta les yeux sur moi, et me dit sérieusement.

— « Je ne veux pas savoir ce que vous voulez faire de ce papier, mais si votre intention n'est pas bonne, attendez à demain, faites faire ce travail par un autre. Je vous en prie, pour le repos de quelques jours qui me restent à vivre, que ma main ne soit pas encore l'instrument aveugle de quelque vengeance. »

Je le rassurai sur cette crainte, et, poussé par une curiosité qu'on s'expliquera aisément, je lui

demandai s'il avait eu à se repentir de quelque action coupable, et quelle avait été sa vie.

A ce moment, mon héros prit un air triste et sardonique à la fois.

— « Ma vie, dit-il, elle s'est toute passée dans cette coque de bois et de verre. J'y suis depuis que je sais tenir une plume et faire des jambages. Et pourtant ici, dans cet espace de six pieds, il s'est concentré plus de souvenirs des intérêts qui ont agité la France, que dans la mémoire du premier acteur de votre drame politique; plus de science du cœur de l'homme que dans l'esprit de l'observateur le plus assidu aux scènes du monde. Le prêtre catholique, qui reçoit la confession des plus grandes fautes, et des plus intimes pensées, n'a jamais entendu la moitié des secrets qui ont été dits dans cet étroit réduit. Les ridicules de tous les étages y ont posé bien souvent, et le crime s'y est assis quelquefois. »

Mon écrivain s'était animé; il se taisait, mais je pouvais voir sur son visage mobile, et qui changeait d'expression à chaque minute, que mille souvenirs revenaient à lui, et passaient successivement dans son esprit; il souriait aux uns, et secouait lentement la tête à quelques autres.

— « Pauvre jeune homme, dit-il, en se parlant à lui-même, il était là, devant ma porte, tremblant de joie et d'amour, tandis qu'une

femme jeune et belle, comme il convenait pour être ainsi desirée, entrait furtivement chez moi. Il était là à quelques pas, et la jeune fille me dicta ces quatre mots: «Ce soir, à minuit, allée de Berry. »

« Oh! je me hâtai d'écrire cette ligne si douce, je me mis de moitié dans le bonheur de la jeune fille qui avait enfin eu le courage de triompher d'elle-même, dans celui de son amant, et je la regardai sortir et remettre furtivement au jeune homme ce billet si éloquent; ils s'échappèrent chacun de son côté...

—«Eh bien! qu'arriva-t-il? dis-je à M. Fabry; car il s'était arrêté.

—«Il arriva, me répondit-il en relevant hautement la tête, que le lendemain, dans l'allée de Berry, le jeune homme fut retrouvé assassiné et volé; il arriva que j'avais servi d'instrument à un guet-apens et à un meurtre.

—«C'est affreux, lui dis-je.

—«Oui, répondit-il, bien affreux; mais cette affaire est une exception, un malheur, c'est le côté tragique de notre état. Car cette échoppe, c'est le drame romantique tout entier. Le grotesque y prend aussi sa place; il y vient à chaque changement de ministère, avec un solliciteur qui depuis vingt ans demande le même emploi avec la même pétition, le même dévouement et la même

fidélité. N'ai-je pas copié toute la *Nouvelle Héloïse* plus de vingt fois au profit des grisettes de la rue Saint-Denis, qui écrivent à des marchands de bœufs, et n'ai-je pas fait d'une danseuse de Franconi une baronne allemande avec les *Liaisons dangereuses* habilement arrangées? »

J'écoutais avec surprise, et M. Fabry me paraissait ravi de l'effet qu'il produisait sur moi.

—« Et ne croyez pas, continua-t-il, que toute la tâche d'un écrivain public soit bornée à cette copie littérale et prosaïque d'une correspondance amoureuse. La partie poétique est immense. Je ne sais si vous faites des vers! eh bien, je vous donne en cent à deviner le mécanisme ingénieux de mon fameux couplet. Mes confrères en ont deux ou trois cents, moi je n'en ai qu'un, et celui-là suffit à tout. Comme la canne-parapluie, comme la montre-tabatière, comme le couteau-scie-fourchette-cuiller-canif-tirebouchon-greffe-sécateur, etc., etc., mon couplet a mille usages cachés, inattendus; il est domestique, il est politique, il sert aux pères, mères, sœurs et belles-sœurs; il accepte le tutoiement, il est tendre, il est respectueux, il est particulier, il est collectif; enfin, c'est le couplet universel, et cela à l'aide d'une pièce de rechange qui s'adapte au premier vers.

Voici ce couplet. Exemple: un enfant apporte à son père une page d'écriture, et il dit :

Ah! de votre fils en ce jour
Acceptez le sincère hommage,
Et ne jugez pas son amour
Sur la faiblesse de l'ouvrage.

Est-ce une jeune personne avec une tapisserie au petit point? changez, et dites :

Ah! de votre fille en ce jour.

Est-ce un gendre?

Ah! de votre gendre en ce jour.

Est-ce un frère?

Ah! de votre frère en ce jour.

Est-ce une famille?

Ah! de vos enfants en ce jour.

Et les pluriels suivent parfaitement.

Est-ce un roi qui passe sous un arc de triomphe en feuillage?

Ah! de vos sujets en ce jour.

Vous vous irritez de sujets; je rentre dans le système du gouvernement paternel, et je dis:

Ah! de vos enfants en ce jour,

ou bien :

Des bons citoyens en ce jour,

Une fois c'était :

> Ah! des bons chrétiens en ce jour.

Et j'ai mis souvent :

> Des républicains en ce jour.

Et puis pour la province :

> Des Orléanais en ce jour,
> Des braves Nantais en ce jour,
> Ah! des Bordelais en ce jour,
> Oh! de Toulousains en ce jour,
> Des bons Marseillais en ce jour,
> Etc., etc.

La seule ville qui ait résisté à mon couplet, c'est Saint-Jean-Pied-de-Porc; mais Napoléon n'a pas toujours vaincu, et mon couplet n'est pas plus vaste que son génie. »

J'écoutais et je commençais à admirer, et à douter que toute la littérature ne fût pas renfermée dans le couplet de M. Fabry. Il me considérait en souriant, et m'accablait de son incontestable supériorité. Je craignis un moment qu'il ne s'arrêtât, mais mon louis avait fermenté, et il reprit avec plus de calme.

— « Êtes-vous un aspirant politique, un de ces hommes qui, sans revenus ni contributions, veulent savoir comment se meuvent les hautes puissances électives, venez ici. Je vous dirai comment se font les dénonciations sur toutes les

échelles. J'ai dénoncé pour ma part, en 1815, onze directeurs des contributions directes, vingt de l'enregistrement; soixante receveurs généraux; deux cents receveurs particuliers; seize procureurs généraux; cent trois procureurs du roi; deux mille contrôleurs de tout fisc; treize capitaines de gendarmerie; deux cent un juges de paix; cent trente vérificateurs de l'enregistrement; onze mille percepteurs, gardes-champêtres et maîtres d'écoles; soixante mille employés sans titre, et deux mille vieux officiers. J'ai désorganisé les finances et la justice, j'ai tué le cadastre et décimé l'armée.»

Je ne sais, mais je devenais stupéfait, je frémissais d'en entendre davantage; il recommença sa période et ajouta.

—«Et tout cela signé avec des noms et des adresses au bas de chaque dénonciation.

—«Des noms! m'écriai-je.

—«Oui, reprit-il, des noms dont seul je me souviens peut-être, mais que je garderai dans ce crypte, pour me consoler des mépris des hommes en les méprisant davantage. Écoutez, jeune homme, une fois, j'ai copié les Mémoires d'un de vos hommes politiques les plus élevés, d'un homme de l'empire. Oh! que de grandes lâchetés, que de petites infamies mises à jour! que de trahisons, de turpitudes! que d'habits retournés, que

de mensonges découverts! Je copiais avec délices. On imprima. Je cours chez le libraire. J'achète, je lis. O métamorphose inouïe! le noir devenu blanc; le vice, vertu; la bassesse, héroïsme. Je ne voulus pas le croire; je revins au titre, c'était bien le même. Mais pendant que le livre s'imprimait, chacun avait acheté au libraire ou à l'imprimeur, ou à je ne sais qui, la page qui le nommait, et alors l'un avait prié, l'autre menacé; celui-là avait envoyé sa sœur, un autre sa femme; il y en a qui ont livré leur fille: les amis avaient couru, l'or avait coulé, les promesses avaient été signées, et chacun était resté avec son habit de parade, tout entier, bien fermé sur sa vie, bien croisé sur sa honte! Misérable habit que j'avais déchiré du bec de ma plume pour montrer à nu les hideuses plaies de nos grands hommes. Je sais tout cela, je sais les noms, les dates, les heures, et ma main ne tremble pas encore sous le poids d'une plume. Oh! si je voulais! »

Il avait à ce moment l'œil enflammé, son visage rayonnait d'une superbe colère. Cependant il se calma tout-à-coup et se prit à rire ingénument en me regardant.

— « Tout cela n'est-il pas bien poétique, me dit-il, pour un homme qui tient des comptes de cuisinières et qui a copié les tragédies de l'empire?

Oh! les malheureuses cuisinières; oh! les misérables tragiques: hémistiches et légumes, tirades et chapons, ils volaient à qui mieux mieux. Que le public leur pardonne et leurs maîtres aussi : quant à moi, je n'en ai pas le courage. Il y en a un surtout qui aimait son œuvre d'un amour de menuisier, car il la rabotait sans cesse, et à chaque coup de rabot, si petit qu'il fût, il lui fallait une nouvelle copie pleine et entière de son œuvre. Il s'est ruiné à ce métier; et comme il est aussi gueux que moi, je vais le voir quelquefois. Hier, je lui fis visit ; je le trouvai devant sa table, et lui demandai ce qu'il y faisait : — Hélas! je copie ce pauvre *Xerxès*, répondit-il. — Vous l'avez donc retouché? — Mon Dieu, oui, ajouta-t-il; dans le second acte, à la troisième scène, au lieu de ce vers :

Approchez-vous, seigneur, et daignez m'écouter,

j'ai mis :

Seigneur, approchez-vous, car il faut m'écouter:

le *car* est un petit sacrifice que j'ai cru devoir faire à l'école moderne. »

Et comme je riais, M. Fabry se mit à hocher la tête :

— « Vous trouvez cela plaisant? me dit-il; que vous semblerait-il donc d'un homme qui me

donne à copier tous les matins la carte de son dîner de la veille sur beau papier vélin, et qui les fait relier par Thouvenin?

— « Il me semble qu'il ferait mieux de vous donner le dîner, » lui répondis-je assez niaisement.

M. Fabry me regarda d'un air grave et triste, et pliant soigneusement mon papier que j'attendais depuis long-temps, il me le tendit sans mot dire. Je compris que je l'avais blessé, et je me sentis honteux d'avoir frappé ce vieillard de sa misère.

— « Pardon, lui dis-je; mais cette sotte plaisanterie ne s'adressait qu'à la lourde gastronomie de votre client. Croyez que je respecte votre position, quoique, à vrai dire, je ne la comprenne guère d'après toutes les ressources que, selon vos aveux, possède un écrivain public.

— « Elles sont bien maigres en résultat, me répondit-il. Cependant il y en a une qui vaut à elle seule toutes celles dont je vous ai parlé; mais que Dieu me préserve d'y recourir, et puisse ma main se dessécher avant d'en faire usage. Avec celle-là rien ne manque à l'écrivain qui veut prêter sa plume à la lâcheté et au crime : une ligne se paie avec de l'or; chaque mot vaut plus que le travail d'une semaine.

— « Qu'est-ce donc? » demandai-je à M. Fabry.

— « C'est la lettre anonyme, » me répondit-il.

— « La lettre anonyme! m'écriai-je; quoi! un homme ose donc confier à un autre qu'à lui cette tâche d'infamie!

— « Oui, me répondit mon écrivain; oui, c'est le plus souvent par les mains de mes confrères que sont lancés tous ces traits empoisonnés qui enveniment la société. Jeune homme! jeune homme, prenez garde : si vous êtes marié et que votre femme vous accueille d'un air triste et glacé, si votre ami vous boude, si votre père est silencieux avec vous, n'accusez ni eux ni vous : il y a une lettre anonyme. Oh! les larmes et le sang qu'a fait verser cette détestable délation sont au-delà de ce que vous pouvez imaginer. Que de combats entre amis, de séparations d'époux, de mariages brisés, de fiancés désunis pour un mot non signé! Si jamais il vous arrive une lettre sans signature, ne la lisez pas, pour votre honneur, ne la lisez pas : d'abord, vous n'y voudrez pas croire; votre loyauté se supposera capable de mépriser des avis clandestins; vous vous croirez fort contre de telles atteintes; mais à votre insu le coup aura porté; il aura déposé un germe fatal dans votre âme; le germe s'y développera, et maîtresse ou ami, vous abandonnerez bientôt celui qu'on vous aura dénoncé.

— « Oh! lui dis-je, il n'y a qu'un homme sans

courage qui puisse se laisser influencer par de si viles manœuvres.

—« Écoutez donc mon récit, reprit M. Fabry, et fuyez cet horrible piége; car on ne peut prévoir où il peut nous faire tomber, même lorsqu'il n'est qu'un jeu de la part de ceux qui le tendent :

« Il y a quelques années, c'était en 1820, le jeune Juan de V.... avait épousé mademoiselle Lise d'Ar......... Quoique d'un caractère différent, ils s'aimaient d'une tendresse vive et se rendaient mutuellement heureux. Le caractère sérieux et ferme de Juan imposait à l'ardente résolution et à la promptitude de Lise; quelquefois même M. d'Ar........ reprochait à son gendre de préférer l'ennui de ses devoirs d'avocat aux plaisirs du monde. Un jour, c'était un samedi de carnaval, M. d'Ar........ avait voulu retenir Juan qui devait aller plaider à Senlis, et il l'avait vivement pressé de conduire sa femme au bal masqué : Juan, sans dire que le bal lui déplaisait, avait objecté la nécessité de son absence et était parti, laissant M. d'Ar........ très-piqué de sa persévérance. Dans son dépit, celui-ci engage sa fille à l'accompagner au bal, et trouve chez elle une résistance non moins forte, mais fondée sur la crainte de déplaire à son mari.

« Battu des deux côtés, M. d'Ar........ trouve

qu'il serait plaisant de faire venir les époux au bal malgré eux et chacun de son côté. En conséquence, à peine sorti de chez sa fille, il lui fait écrire et lui envoie une lettre anonyme lui annonçant que le départ de son époux n'est qu'une ruse, et qu'il doit se rendre masqué à un rendez-vous au bal de l'Opéra, où il doit rencontrer un domino noir portant des bracelets de ruban bleu. Trop sûr du caractère jaloux et irréfléchi de sa fille, il laisse passer la journée sans la revoir pour donner à son cœur le temps de s'exalter dans le faux avis qu'il a reçu ; puis il expédie un homme à cheval jusqu'à Senlis, et une lettre, non signée de même, apprend à Juan que si sa femme ne s'est pas montrée plus soucieuse d'aller au bal avec lui, c'est qu'elle préférait s'y trouver avec un autre. Ces deux lettres parties, il se prépare à bien tourmenter les malheureux époux, certain de les réconcilier au premier mot.

« La nuit vient, et comme l'avait prévu M. d'Ar........, Lise court à l'Opéra ; elle tremblait dans ce tourbillon noir et bruyant, et rougissait sous son masque impénétrable ; elle était si confuse, si épouvantée de cette espèce de bacchanale inconnue, qu'elle avait oublié sa douleur et sa jalousie, lorsque tout-à-coup un homme mas-

qué passe près d'elle ; c'est la taille, c'est la tournure de Juan ; elle le vit ainsi du moins. Elle se jette à son bras en lui disant :

— « Ah! c'est toi, Juan!

— « C'est moi, répond le masque.

« Ce mot la rappela au motif qui l'avait amenée. Elle comprend que son mari a cru reconnaître celle qu'il attendait aux rubans qu'elle avait attachés à son bras. Pour mieux s'assurer de sa perfidie, pour mieux savoir jusqu'où elle peut aller, elle continue à contrefaire sa voix.

« Le masque, habile à profiter du trouble de Lise, dont il devine la beauté et surtout la distinction à la délicatesse de ses pieds, à la grâce de ses mains, l'accable de ces galanteries hardies qu'autorise l'incognito. Lise, qui n'a dans le cœur d'autre indignation que celle de la jalousie, loin de réprimer les propos légers qu'on lui adresse, les excite, les anime. Le masque, Juan sans doute, fait succéder aux louanges et aux flatteries adroites les prières et les serments. Lise est hors d'elle-même, elle demeure sans force en découvrant tant de perfidie ; et anéantie par sa douleur, la tête perdue, elle se laisse entraîner loin du foyer du bal, d'abord dans les hauts corridors de la salle, puis dans une loge abritée, étroite, profonde.

« Oh! jeune homme, l'ame de Lise était folle : elle avait été prise à l'improviste; elle avait été tout-à-coup avertie et assurée de la trahison de Juan. Une fois dans le réduit où ils étaient tous deux, aux paroles passionnées qu'elle entendait, elle comprit qu'il fallait mourir; car elle n'était plus aimée. Mais avant de mourir, avant de renoncer au bonheur dont elle avait fait le rêve de sa vie, elle veut n'avoir pas à douter de tout l'abandon de Juan : elle l'écoute, lui livre sa main, ne résiste pas à ses desirs, et le masque attaché sur la figure le laisse devenir le plus coupable des hommes.

« Elle s'élance alors hors de la loge, car l'heure de le confondre n'était pas venue: un rendez-vous nouveau avait été donné par elle à Juan, et à ce rendez-vous son père devait être présent. Elle sort : une figure pâle et terrible était debout près de la porte; une figure sans masque cette fois, celle de Juan. Lise le voit, veut se jeter vers lui, pousse un cri et tombe à ses pieds. Par-dessus son corps qui barrait le corridor, Juan se jette à la face de l'homme qui sort de la loge où était Lise, lui arrache son masque pour que l'outrage pèse à nu sur sa joue.

« Ils sortent, et sans s'expliquer davantage, sous un réverbère, pendant que la pluie froide

et glacée battait sur leur visage, ils croisèrent leurs épées et l'inconnu tomba mort au bout de quelques secondes.

« Pendant ce temps, M. d'Ar........ qui, ayant suivi son gendre pour épier l'effet de sa supercherie, avait entendu le tumulte du corridor, avait retrouvé sa fille et l'avait fait enlever et transporter chez elle. Elle n'était pas morte comme il l'avait craint d'abord; elle était folle : le malheur était complet.

« Car elle vit encore, elle vit pour être un objet fatal de pitié pour Juan, un remords de feu pour son père; car Juan sait tout maintenant, et il m'a cru sur parole lorsque je lui attestai que les deux lettres avaient été écrites par moi, sous la dictée de M. d'Ar........ qui riait en me les dictant et en songeant à ce qui en arriverait. »

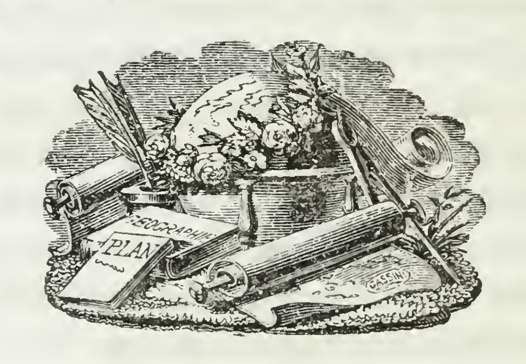
—«Voilà, jeune homme, le résultat d'une lettre anonyme innocente dans son intention; jugez de ce qu'elles doivent être lorsqu'elles sont combinées par l'astuce et la méchanceté.

Aussitôt, M. Fabry me remit mon papier plié, et il tomba dans un accablement dont je ne pensai pas pouvoir le tirer. L'heure était avancée. Profondément préoccupé de cet entretien, je rentrai chez moi; je me déshabillai, après avoir posé mes papiers près de mon lit, mais sans sou-

venir de les regarder : j'eus des rêves affreux, un cauchemar épouvantable, et je haletais sous une de ces obscures visions qui tiennent le milieu entre la veille et le sommeil, lorsque je fus éveillé tout-à-fait par un ami qui était entré furtivement dans ma chambre, y avait tout retourné, et qui brandissait au-dessus de ma tête un papier timbré, en riant aux éclats et en criant :

— « Quarante-cinq ans ! »

Frédéric SOULIÉ.

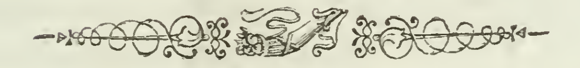




UNE DEMOISELLE DE PARIS,

EN 1832.

PETIT ROMAN TRÈS HISTORIQUE.



CHAPITRE I.

Qu'elle est jolie!... Vous la connaissez, j'en suis sûr.

Plus d'une fois, sans doute, il vous est arrivé, par un beau jour de juillet ou d'août, entre quatre et cinq heures, d'aller vous mêler à la foule élégante que la mode appelle, et que la fraîcheur d'un bel ombrage retient dans les vastes allées de la royale demeure.

Ou bien aussi, par une douce soirée, un beau ciel de nuit azuré, vos pas appesantis par le poids du jour, heurtés, interrompus par un essaim de beautés, ont, trente fois dans une heure, mesuré la distance entre la rue Laffite et la rue Taitbout, au milieu d'un double rang de femmes éblouissantes, de lanternes où le gaz rayonne, et des bouffées de tabac de nos modernes élégants : enfin, sans métaphore, vous vous êtes promené le matin aux Tuileries, ou le soir à Coblentz ?

Eh bien! là, dans l'un ou l'autre de ces riants parterres de jeunes demoiselles à la blanche parure, de jolies femmes coquettes, de délicieuses mamans, si votre œil exercé, observateur, curieux de frais visages et de tailles mignonnes, a scruté ces groupes diaprés, émaillés comme les fleurs; s'il a fouillé ces charmilles de femmes toutes parées et toutes belles... vous l'avez vue.

— Qui ?

— La demoiselle de Paris; et, devant cette fraîche et légère figure, moitié grâce et moitié sylphide, dont la forme est si moelleuse et si leste, dont les traits délicats sont pétillants d'esprit, dont le sourire est si fin et le regard si piquant, vous avez suspendu vos pas, et, saisi de ce charme subit qui s'empare de vous à l'insu

de vous-même, sans réfléchir, vous avez dit :... Qu'elle est jolie !

Ce mot s'entend toujours... Elle a rougi de plaisir... Sa belle maman a souri ; et, prudente, mais avisée, de ses doigts affectueux, la bonne tante, aux aguets, a relevé soudain autour des jolies épaules de la jeune étourdie, le barège voltigeant et fugitif sous lequel le zéphyr badinait.

C'est un ange, un lutin, un amour... tout ensemble, que cette demoiselle-là ! Combien, sous ses longs cils et sur ses fines lèvres, on voit briller d'esprit, de malice, de gentillesse !... Elle a dix-sept ans... et tous leurs charmes... Ne rêvez rien de plus joli, et... si vous promettez d'être discret, je vous dirai son nom... ne me trahissez pas !... On l'appelle Amanda.



CHAPITRE II.

Elle est à marier....

Vous voilà près déjà de voler aux genoux de sa charmante mère, et de solliciter la protection de la tante... Attendez donc! vous avez à peine admiré la moitié de ses charmes; vous ne connaissez encore que sa forme élégante, son spirituel regard et sa jolie parure. Oh! que ce n'est pas tout! Une demoiselle de Paris a bien d'autres attraits!

Amanda est un diamant taillé, poli, façonné par l'exquise éducation du jour et du beau monde. Dans le pensionnat renommé dont elle était la gloire et la plus jolie fleur, elle a moissonné toutes les couronnes, et remporté tous les prix de grâces, de chant, de danse, de poésie, d'éloquence, et de l'art de parler des yeux et du visage, ainsi que de la langue, car en tout pen-

sionnat de haute renommée, on joue la comédie.

Pour tout dire en un mot, Amanda est la merveille du jour. Elle sait tout Walter-Scott, Byron, Cooper, Hugo, Sainte-Beuve, et Lamartine; son esprit a fleuri au vent du romantisme. Elle a peu lu Racine, point du tout Fénelon, et son front, ceint de perles, rougit et se détourne au langage grossier du Malade imaginaire. Mais Amanda, nourrie de la manne féconde des modernes chefs-d'œuvre, a l'oreille exercée aux accents *ingénus* de Marion Delorme, et les yeux à l'épreuve du *pudique* amour d'Antoni.

A toutes ces qualités d'un esprit si brillant et si bien cultivé, joignez que l'aimable enfant, comme toute fille jolie, possède surtout le secret divin d'ajouter à la beauté le sel de la parure, le fard de la coquetterie... Et si vous n'avouez qu'avec autant d'attraits, d'esprit, de grâces et de sentiment, elle n'est la plus parfaite des demoiselles à marier, vous ne méritez pas que son piquant sourire, que son charmant regard, en parcourant l'essaim de ses adorateurs, par hasard, fortune, distraction ou caprice, rencontrent votre cœur...

Mais ne le laissez prendre!.. Il faut vous avertir.

CHAPITRE III.

Amanda va se marier...

— Dieu!... quoi?... Ciel!

— Ne vous pressez donc pas de vous désespérer! C'est un petit cousin qui s'en vient l'épouser.

— Ah!...

— Il arrive, pour cela, tout frais de sa province.

— Eh!...

— La malle-poste l'amène.

— Oh! oh!... De Gonesse ou de Pontoise?

— A peu près : d'Avallon.

— Heureux petit cousin! Cousin prédestiné!

— Eh, mais!... peut-être... Vous pensez voir un Dumolet?... En est-il encore? N'allez pas non

plus, je vous prie, vous figurer, par analogie, à cause de la parenté, un héros de la nouvelle fabrique, un jeune homme superbe et funeste, à la Bocage, quelque peu blême, et fauve, jurant Saint-Christophe! Notre-Dame! n'entrant chez vous que par la fenêtre, jamais par la porte, et la rapière au poing, sans guide et sans lanterne, cherchant au clair de la lune, entre le destin et la fatalité, un être inouï, une étoile, un néant, un abîme, une femme!!... à l'usage d'une existence d'homme.

...Tel n'est pas, en général, le citoyen d'Avallon, ni en particulier le prétendu d'Amanda. Le cousin provincial n'a point, sur l'épaule, un cor de chasse, comme Hernani; il n'a point, dans sa poche, un bon couteau comme Antoni; même, hélas! s'il faut tout dire, il n'est (passez-moi le mot, puisque la chose est de bonne compagnie) bâtard ni vagabond. C'est un simple jeune homme, candide, honnête, poli; ayant connu monsieur son père, ayant chéri madame sa mère; doué de peu d'esprit, mais de bon sens beaucoup; de figure... ronde et gaie, rasé jusqu'à l'oreille; élevé comme on peut l'être dans un fond de province, classiquement instruit jusqu'à sa rhétorique, révérant fort Boileau, s'inclinant, par respect, au grand nom de Corneille, trouvant belle Andromaque, citant le *Qu'il mourût*,

sans remarquer qu'on rit de sa naïveté; bref, un garçon si simple qu'il ôtait son chapeau même devant une femme, et croyait que l'amour parle et s'exprime encore comme aux temps des amants de Tibulle et d'Ovide, par la timide rougeur, le craintif regard et le tendre respect.... Il était loin du siècle, le cousin d'Amanda. Mais il faut observer que le progrès des mœurs ne peut, dans une ville de province, égaler, en vitesse, le rapide essor de Paris... Le voilà.

D'ailleurs, pour se consoler d'être peu romantique, et se faire excuser d'être enfant légitime, le petit cousin prétendant, vu son extrait de baptême dûment homologué, apportait en malle-poste, pour le tout mettre aux pieds de sa belle cousine, vingt mille écus de bonnes rentes, parfaitement classiques, en beau bien paternel, un cœur novice, et son premier amour.

Considérant le premier point, il fut reçu comme un prince... un prince qu'on reçoit bien.



CHAPITRE IV.

Qu'elle est jolie!...

Ce fut aussi tout d'abord, et, dès en arrivant, le cri du petit cousin; et tout le premier jour, il le passa, à deux genoux, devant la ravissante Amanda, balbutiant: Je vous aime!... et, tout ébloui, mille fois, dans sa candide extase, il s'écria: Dieu! que les demoiselles de Paris sont belles!... même en comparaison des demoiselles d'Avallon.

Certes, l'enfant disait vrai.

On fêta le prétendu: c'est l'usage. On lui fit les honneurs de la demoiselle à marier: c'est la

règle; et jusques au bonsoir de cette heureuse journée, tout fut enchantement pour le petit cousin.

Le lendemain, la demoiselle montra tous ses talents... Fauvettes et rossignols n'ont jamais eu de ramages aussi légers, aussi brillants que le chant d'Amanda... C'était le zéphyr, lui-même, qui voltigeait, avec ses doigts, sur le clavier d'ivoire... Noblet et Taglioni ont moins de grâces dans leurs bonds, moins de volupté dans leurs pas... Enfin, jamais crayons moelleux, pinceaux délicats, obéissant à des mains plus habiles et plus savantes, n'avaient su mieux saisir et confier au vélin les secrets de la nature.... Il y en avait pourtant quelques-uns, de ces *secrets de la nature*, que le cousin modeste aurait trouvés mieux placés sous un voile pudique que sous les regards d'une demoiselle... Mais on lui dit qu'à Paris l'on n'y prenait point garde; que ce sont objets d'arts, choses d'étude, et que tout le monde voit cela... Habitude fait loi : va pour les objets d'arts, pour les choses d'étude : le cousin resta dans l'ivresse.

Quant au code du ménage, on n'en parla point ce jour-là.

Le lendemain, on fut au bois; le temps y invitait.

On roulait dans un char ouvert. La gaze et

le barège, gonflés, arrondis par le vent et la course autour du front d'Amanda, lui formaient, comme l'écharpe d'Iris, une auréole de pourpre et d'argent. La jeune fille était une déesse.

Trente cavaliers, jeunes, hardis, bien tournés, au poil hérissé sur la lèvre, à la barbe gauloise, fermes et moelleux sur l'étrier, légèrement et tour à tour passaient, galopaient, voltigeaient aux portières de la calèche; venaient, en paladins, caracoler autour des dames, échanger un mot, jeter un bouquet; puis emportaient, à travers le vent et la poussière, un salut, un coup d'œil, un sourire d'Amanda, dont le regard animé du vermillon de ses joues poursuivait, dans la carrière, les fougueux destriers et leurs cavaliers intrépides...

— Maman! voilà le jeune duc. — Salue donc le chevalier. — Bonjour, Arthur! — Vois donc! vois donc comme Alfred se tient bien! — Ah! maman, le joli chanteur à la mode: invite-le à dîner. — A propos! Isidore! avez-vous encore votre alezan? — Répondez-donc, ma tante, le baron nous salue... — Ah!... ciel!... Arrêtez!... Pardon, maman... Albert, mon éventail est tombé...

Pas un beau cavalier ne passait sans avoir le salut d'Amanda.

Eh, eh! songeait le cousin, il me paraît que

ma cousine connaît beaucoup de beaux messieurs!... Oh! c'est sans doute encore un usage de Paris... Nous sommes trop sauvages en province... Et d'ailleurs, quand on est si belle, peut-on passer inaperçue?...

Cependant le cousin devenait un peu pensif... mais il aimait toujours: Elle était si jolie!



CHAPITRE V.

Le lendemain, il y avait bal.

Un bal de Paris!... Quand on eut allumé, quand les salons furent pleins, le cousin d'Avallon se crut au sein de l'Olympe, et pensa voir la cour de Vénus... Néanmoins, les messieurs tout noirs et sans linge, quoique fort bien tournés, dérangeaient quelque peu son illusion mythologique, et, pour la circonstance, il les trouvait *funèbres*... Mais Amanda! oh! Amanda!... c'était Flore, Aglaé, Terpsichore, toutes les Muses, toutes les Grâces, toutes les Nymphes, sous les traits d'une sylphide, d'un lutin, d'un amour... C'était une demoiselle au bal.

Tous les élégants cavaliers du bois, et beaucoup d'autres, avaient pris dès long-temps leur tour de contredanse et leur rang d'inscription.

Le petit cousin venait un peu tard : il invita...
— La dix-septième. — Dieu !... — Toutes les autres sont retenues.

Ne danser qu'une fois avec elle !... la dix-septième ! Mais ne la voyait-il pas chasser, balancer et faire le moulinet avec les plus beaux danseurs de Paris ?... Qu'elle était légère, et piquante, et jolie ! on eût pu croire, à ses charmants sourires, à ses coquets regards, qu'elle avait entrepris de faire la conquête de tous les cavaliers...

— La valse, messieurs !

— Ciel ! la valse ! répéta le cousin ; on valse donc à Paris ? Ah ! du moins, mademoiselle, ma cousine, avec moi seul, je vous en prie !

— Impossible, mon cousin ; j'ai mon valseur pour tout l'hiver ; M. Amédée : c'est le plus fort de Paris.

Le signal est donné ; l'archet résonne, un cercle étroit s'ouvre avec peine, et vingt couples charmants, deux à deux enlacés avec grâce, souplesse et volupté, partent, se suivent, s'atteignent, se croisent et se défient sur le parquet glissant... Le cousin n'en suit qu'un du regard... le plus joli, le plus ardent... et contemple à loisir comme on valse bien à Paris.

Bientôt tous les autres couples s'arrêtent ; Amanda et son beau danseur restent seuls dans l'arène, qui s'élargit pour eux. Animés, infa-

tigables, de plus en plus légers, c'est alors qu'il faut les voir! ils ne dansent plus, ils tourbillonnent, ils volent: la sauteuse a triplé la mesure. On les admire, on les excite... Unis, serrés, les pieds entre les pieds, les genoux s'effleurant, ils semblent ne plus former qu'un seul être, et n'avoir plus qu'un même souffle, un même élan, tant leur mouvement rapide est égal, tant leurs bonds sont d'accord, tant la flexible taille de la légère Amanda obéit aisément au bras nerveux qui l'étreint et l'enlève, à la main qui la presse, la ramène et la guide... jusqu'au moment où, palpitante, enivrée, les joues en feu, et le sein haletant, la valseuse, étourdie, tombe enfin sans haleine, riante et folle, dans les bras du danseur, qui, fier de la victoire, la rapporte à sa mère, enchantée des bravos... C'était charmant, divin, éblouissant à voir!... En effet, le cousin semblait tout ébloui, et disait tout sérieux: Peste! que les demoiselles de Paris valsent bien!... Oh! il n'avait rien vu; il n'était pas au bout, le cousin d'Avallon!

— Le galop, messieurs!

Pour le coup, le cousin bondit sur sa banquette... Il court, il vole vers la maman : elle était entourée d'un cercle d'adulateurs.

— Madame, est-ce une erreur? Ai-je bien entendu? Quoi! réellement... le galop?

— Le galop, certainement, mon cher petit cousin ; c'est le triomphe d'Amanda ; elle y excelle, elle s'y surpasse : aussi, pas un bal comme il faut où je ne sois priée, où ma fille ne le danse : c'est la fureur cet hiver : vous allez voir... Tenez !... on se range... on fait silence... Voilà son cavalier, le danseur à la mode, le seul qui soit de sa force au galop... Voyez ! voyez ! on applaudit d'avance... Ils partent !... on bat des mains... C'est charmant ! charmant !... Mais applaudissez donc ma fille, petit cousin.

Le cousin ne dit mot, mit ses mains dans ses poches, et regarda au plafond... Quelque chose, aurait-on dit, blessait sa vue, embarrassait sa contenance... Je ne sais vraiment ce que ce pouvait être, car le couple galopant... galopait à ravir... Le prétendu d'Avallon aurait peut-être préféré que sa fiancée figurât le menuet d'Exaudet... un peu moins près de son cavalier... Qu'on est ridicule en province ! ne s'avisait-il pas de grommeler dans son coin (tout bas) : La police interdit, aux guinguettes, certaine danse... dont la pudeur proscrit jusqu'au nom : la décence qu'on exige du peuple est-elle donc bannie des salons ?... Le méchant trait du petit pédant sentait un peu le provincial. Pourtant il ajoutait, avec quelque bon sens : Après tout, si c'est l'usage de Paris... si c'est la mode de galoper, comme... alors... au

fait... et puis, les demoiselles de Paris galopent si joliment!... Cependant...

On ne se coucha qu'au jour; et sur son traversin, le cousin d'Amanda ne trouva point de songes couleur de rose... Mais il aimait encore... Et le lendemain matin, elle était si charmante, devant son piano, en petit tablier de pourpre sur une robe de neige... Oh! demoiselles de Paris! que vous êtes jolies! le matin comme le soir, et le soir comme le matin.



CHAPITRE VI.

Le lendemain, pour se reposer du bal, on allait au théâtre. Les plaisirs se suivaient par ordre progressif... Bon! songea le cousin; jusqu'ici je n'ai vu, de ma belle cousine, que les grâces, les talents, et l'esprit un peu coquet. Les qualités de l'âme sont l'essentiel... La comédie, m'a-t-on dit au collége, est l'école des mœurs... et le miroir du cœur... Nous allons voir un drame! O Dieu! fais donc ce soir que le charmant visage de ma vive cousine soit le miroir de son âme!

Le soir vient; on dîne à peine; depuis longtemps l'impatience éclate au front d'Amanda; elle adore le spectacle... L'heure sonne... Partons, maman!... On s'enveloppe d'écharpes, on jette des châles dans la calèche, on vole... Enfin, on est au temple de Thalie, et le dernier coup d'archet fait lever le rideau, au milieu d'un long murmure d'attente et d'intérêt.

La pièce était nouvelle, de l'auteur à la mode, et le sujet du poëme un des chefs-d'œuvre de l'époque : on attendait merveille.

Au premier acte, pourtant, chétif se montrait le drame; rien qu'un petit adultère, encore en perspective : c'était maigre pour le temps; cela donnait peu d'espoir. — C'est froid, disait Amanda; l'auteur fait mieux habituellement. — Attends, ma fille, attends; laisse-le commencer; il est si riche d'intérêt!

Au second acte, un inceste... A la bonne heure! on s'en doutait. — L'intérêt va venir, mon cousin.

Au troisième acte, deux adultères... On commençait à pleurer, on ouvrait les flacons... — Vous n'êtes pas ému, mon cousin?

Au quatrième acte, trois incestes... Les loges s'inondaient de pleurs, les trépignements du parterre se mêlaient aux bravos des galeries, le mouvement onduleux des chapeaux et des plumes manifestait l'émotion des dames; trois jolies femmes s'évanouissaient; Amanda sanglotait... — Vous n'admirez pas, mon cousin?

Au cinquième acte, confusion générale, mélange inextricable d'adultères et d'incestes; pères, mères, époux, femmes, filles, gendres, enfants, amis, voisins, valets, tout le monde en est, je crois même le souffleur. Le cintre allait crou-

ler sous les applaudissements. Le monstrueux délire de ces folles passions, de ces hideuses orgies de la débauche, des visages plâtrés des acteurs, avait passé sur les traits frémissants, convulsifs des spectatrices de tout âge, des jeunes filles et des mères, des épouses et des fiancées... La moitié de la salle était dans l'ivresse; l'autre... stupéfaite.... On voyait les nerfs d'Amanda tressaillir autour de sa bouche... hélas! encore parée des grâces enfantines; ses jolis yeux de demoiselle, que le pur éclat de son âge eût seul rendus si beaux, étaient inondés de pleurs; et son sein jeune et frais, qu'un amour innocent, peut-être, n'avait pas même agité, palpitait sous les brûlantes impressions du vice, jeté nu sur la scène.

Le petit cousin était pourpre, et sa pudeur de jeune amant, en présence de sa fiancée, ruisselait en sueur de son front.

On essuyait ses yeux, on mettait les châles, on exprimait ses émotions.

— Ah! maman! quel intérêt! quelle vérité! quel amour de femme! que c'est nature!... Regarde donc comme j'ai pleuré!

— Vous voyez, petit cousin, comme ma fille est sensible, nerveuse, impressionnable... Pauvre Amanda! elle comprend tout cela; n'est-ce pas, mon enfant?

— Ah! maman! quelle soirée charmante! Nous reverrons cette pièce.

. . . .

Le lendemain, au déjeuner, le petit cousin ne paraissait point. . . . C'est qu'il dort. —Montez chez lui, Joseph; appelez-le...

— Madame, la chambre de monsieur était ouverte, ce billet sur la table...

— Et lui?...

Le billet répondit... Le petit cousin était sur le chemin d'Avallon...

— L'impertinent!...

— Ne te fâche donc pas, maman! c'est un petit sot... N'aie pas peur que je manque de mari, va!

Je le crois bien, vraiment! Elle est si jolie, Amanda!

Ce soir-là sa charmante mère la mena voir... *Un de plus.*

Victor DUCANGE.







LES
APPARTEMENTS A LOUER.



Voici une lettre que j'ai reçue vers le milieu du mois de juillet dernier :

London, 4 juin 1832.

« Après tous les chagrins que j'ai éprouvés ici, mon cher ami, j'éprouve le besoin de quitter ma belle Angleterre pour quelques années, et c'est à Paris que je désire passer ce temps d'exil. Quoique assez jeune encore, mon brick et ma calèche ont tant couru, que je connais tous les petits

et grands états des quatre ou cinq parties du monde connu, aussi parfaitement que mon comté de M....; et ce que j'ai rapporté de plus clair de mes voyages, c'est que, lorsqu'on ne voyage plus, il faut en revenir à votre Paris. On parcourt, on visite d'autres capitales avec plus d'intérêt et plus de charme peut-être, mais c'est Paris qu'il faut habiter, quand on ne peut pas habiter un bon château de la Grande-Bretagne. Paris, c'est le grand asile et la fête perpétuelle. Tout le monde y trouve sa place; chacun y est le bien venu; personne n'y gêne personne. Paris est réellement la patrie de tous ceux qui fuient la leur; d'ailleurs, mon ami, vous y faites votre résidence habituelle, cette seule.... » (Je passe quatre lignes de flatteries amicales, afin que personne ne puisse dire que j'ai inventé la lettre entière tout exprès pour ces quatre lignes.)

« Et puis, vous le dirai-je? Mathilde N*** était de Paris!... Bref, aurez-vous le temps et la bonté de me chercher un *grand et bel appartement non meublé*, pour le mois d'octobre prochain. Ma mère et ma sœur m'y viendront voir tous les ans; il faut donc quelque chose de très-complet. Vous connaissez mes goûts, vous savez le prix que j'y puis mettre. Voyez le plus de maisons que vous pourrez, et ce que vous aurez choisi

sera bien choisi. Surtout un jardin; n'oubliez pas le jardin. Le quartier m'est indifférent, pourvu qu'il soit *comme il faut;* avec des chevaux, on est voisin de tout.

« J'ai encore quelques affaires à régler, mais j'irai bien certainement vous serrer la main au commencement de l'automne. Que deviendrais-je, bon Dieu, si j'attendais à Londres les brouillards de novembre!... de ce mois néfaste, à l'approche duquel l'Anglais le plus heureux a toutes les peines du monde à ne pas se brûler la cervelle!

« Tout à vous, *for ever.*

« ROBERT S***. »

P. S. « Pour que cette lettre vous arrive plus promptement et plus sûrement, je vous l'envoie par une bonne occasion. Répondez-moi vite un mot. »

Je répondis en effet par le premier courrier le billet suivant que j'eus l'attention, pour ne pas rester en arrière de politesse, d'écrire en *anglais*, tout aussi peu élégant que le *français* de la lettre de sir Robert.

(Traduction française de ma réponse.)

Paris, 18 juillet 1832.

« Comme vous m'avez adressé, mon cher Robert, par une occasion sûre et prompte, votre lettre du 4 juin, je ne la reçois qu'au bout de

six semaines et dans un tel état d'avarie, qu'en l'ouvrant elle est tombée en mille morceaux; on dirait du premier billet d'amour que vient de lire une jeune fille, ou du dernier miroir qu'une vieille coquette a brisé de dépit. Enfin, j'ai tout rapproché, tout recomposé ou deviné, et je vous envoie ce mot de réponse par la poste, la meilleure des occasions.

« Je sais les tristes motifs qui vous éloignent pour quelque temps de votre pays natal; j'approuve, pour mille raisons, et surtout pour une qui vaut les mille autres, le choix que vous avez fait de ce cher Paris que je ne quitte jamais; et c'est moi qui vous remercie de la peine, très-légère d'ailleurs, que je vais prendre avec un grand plaisir, pour vous trouver un appartement à votre convenance... J'allais dire *confortable;* mais c'est un mot qu'on a tant répété avec un rire bête, qu'il ne faudrait maintenant rien moins que la torture pour le faire sortir de ma bouche. Ne plaignez pas le moins du monde mes ennuis ou mes fatigues. Je vous dirai en confidence que je suis le *cent quarante-troisième* des *Cent-et-Un;* et, en cette qualité, rien ne peut me dispenser d'avoir de l'esprit ou d'en faire, à telle époque, sur quelque sujet qui se *rattache* à Paris, comme disent nos grands orateurs qui ne s'attachent pas à bien parler. Or, l'échéance approche, et j'ai le

désert dans la tête!... Peut-être en courant pour vous dans toutes les rues, attraperai-je quelques idées, accrocherai-je quelques observations?... Et le monde littéraire vous sera ainsi redevable d'un chapitre dont l'absence eût été vivement sentie par trois personnes : moi, d'abord, mon libraire, et puis, je ne sais plus qui.

« Toutefois, je n'userai pas des pleins-pouvoirs que vous me donnez. Je ne ferai que prendre note des appartements qui me paraîtront le plus selon votre goût, et j'irai les revoir avec vous à votre arrivée, et c'est vous, s'il vous plaît, qui choisirez parmi tous ces candidats; je ne me réserve que le droit de présentation. Car, il est aussi difficile de loger quelqu'un que de le marier. On a beau savoir qu'il veut un appartement de tel prix et de telle grandeur; une femme de telle dot et de telle taille; il y a toujours quelque petite chose qu'on ignore dans l'ami que l'on connaît le mieux, et c'est ordinairement une très-petite chose qui détermine nos préférences ou nos antipathies. Cela tient à l'organisme humain. Le plus sûr est donc de se marier et de se loger soi-même. — Et encore!...

« Ne craignez pas, mon ami, qu'on nous enlève, dans l'intervalle, les appartements que j'aurai notés. Hélas! dans tout Paris, en l'an de colère et de choléra 1832, les écriteaux sont fidèles aux

loyers de 6000 francs! c'est la solitude des palais de Venise, avec de bons impôts français!

« Puisse du moins notre Paris... ce qui reste de notre Paris, suffire à distraire votre mélancolie. Et le souvenir de vos chagrins! j'en retiens la moitié pour ma part; c'est déjà un allégement. Qu'en dites-vous, mon cher Robert?

« A bientôt, à toujours. Votre ami, etc. »

Sir Robert S*** avait fait son entrée, pour la première fois, à Paris, le 31 mars 1814, avec toute l'Europe; il était alors le plus jeune capitaine de cavalerie de l'armée anglaise. Le maire du premier arrondissement, ou le destin, si vous l'aimez mieux, voulut que cet officier nous fît une visite par billet de logement; la visite se prolongea un peu, elle dura trois mois! et pourtant, lorsqu'il se leva pour s'en aller, nous lui dîmes tous : « Quoi, déjà! mais il n'est pas tard! » C'est qu'on n'a jamais vu d'ennemi plus amical, de vainqueur plus attentif. Il comprenait, il ménageait toutes les susceptibilités de notre patriotisme blessé. Je me rappelle qu'il n'entrait jamais dans le cabinet de mon père avec son habit rouge. Il y avait dans ses jeunes manières quelque chose de la vieille politesse française; du

reste, blond, silencieux, et instruit comme un officier anglais.

Pour moi, à peine sorti du lycée, où j'avais dépensé dix ans à apprendre mal un peu de latin, je continuais, ou plutôt je recommençais mes études dans ma famille, et tout ce qui se passait ne me donnait pas cœur à l'ouvrage; pauvre petit bonapartiste que j'étais! Sir Robert, tout en causant fort peu, m'apprit l'anglais. Sans lui, je croirais encore, avec mon vieux professeur de seconde, et avec la moitié de l'académie, que Shakespeare est un *barbare!*

Depuis cette époque, sir Robert est revenu dix fois à Paris, et je l'aime dix fois davantage. Deux traits de sa vie: En 1814, il coupa de son sabre étranger la première corde que des Français avaient attachée au cou de leur empereur de bronze, pour le jeter à bas, et il cria: « Du trône, *very well,* mais de la colonne, *horror!* » — Dix-sept ans après, vers le mois de février 1831, il reconnut la même corde qui traînait dans quelque ruisseau la croix d'une église; de son pied hérétique il arrêta le sacrilége, et dit à cette populace: « Vos bazars et vos théâtres ont tous leurs enseignes; et Dieu, lui seul, ne pourrait pas avoir la sienne sur ses temples! Quelle égalité! quelle liberté! » Point de coups de pied au lion ou à l'agneau tombés! la vérité à tous les

pouvoirs de la terre, et l'encens à Dieu seul! voilà votre politique, sir Robert. Vous avez fait sagement de venir au monde avec de la fortune. Vous n'auriez pas habité de si tôt un appartement comme celui que je vais vous chercher.

Les chagrins de mon honorable ami sont bien *anglais;* je vous laisse en juger.

Il y a un an que le père de sir Robert se trouvant à Naples fut insulté de la façon la plus scandaleuse par un seigneur sicilien. « C'est de la mort qu'il s'agit entre nous, lui dit-il; pour de telles offenses, on prend chacun un pistolet, et on se les tire à bout portant dans la poitrine: c'est la seule manière dont je consentirais à me battre avec vous. Mais des affaires impérieuses me rappellent à Londres; il est indispensable que j'y mette ordre avant de mourir : qui sait ensuite où et quand nous nous retrouverions?... Il est un moyen plus simple et plus certain d'en finir. Jurons ici que, le 2 novembre prochain, jour des Morts, à 6 heures du soir, nous monterons, moi, sur le toit de mon hôtel de Portland-Place, vous, sur la terrasse de votre palais de la rue de Tolède, et que chacun de nous se précipitera du haut en bas, la tête la première. Acceptez-vous ce duel, ou sinon?... Vous acceptez; bien. Je jure par l'honneur de la marine anglaise! jurez par telle madone que vous voudrez. Adieu. »

Il revint à Londres, s'occupa de trois procès avec son sang-froid ordinaire et extraordinaire, et le 2 novembre, au moment où sa famille allait se mettre à table pour dîner, on entendit un bruit affreux, comme la chute de quelque cheminée... C'était lui, qui venait de se jeter par la fenêtre du grenier dans la rue. Un billet de son écriture, laissé ouvert sur son bureau, expliquait la chose, et pourquoi, et avec qui il *s'était battu*.

Malgré cette précaution, les hommes de justice ne voulurent jamais reconnaître qu'il eût été tué en duel, et ses amis furent obligés de le *certifier insensé*, afin de soustraire son cadavre au supplice des suicides.

Les malheurs arrivent par légions, dit le poète. En effet, peu de temps après, le jeune frère de sir Robert tomba *fabuleusement* amoureux de dona Léonora, jeune veuve espagnole, d'une conduite équivoque, mais d'une incontestable beauté, qui venait à Londres chercher un second mari ou un vingtième amant. Quoi qu'il en soit, le *gentleman* ne voyait rien... que ses yeux de velours noir, et ses mains de satin blanc. La dame, qui le trouvait riche et sans doute aimable, mais qui en espérait de moins aimables peut-être, et de plus riches encore, tenait son amour en haleine avec un art merveilleux. Le

tout pour elle était de gagner du temps, sans que lui crût perdre le sien. C'étaient donc chaque jour des jalousies inconcevables, des épreuves inimaginables, des exigences impossibles... Mais tout s'aplanissait et s'exécutait avec une grâce et une facilité désespérantes. Toute la science de la coquetterie venait échouer contre la naïveté d'un premier amour. Il n'y avait plus moyen de reculer. Poussée à bout par tant de résignation, elle s'avisa de prendre en haine la jument adorable sur laquelle il volait à sa porte soir et matin; un Anglais, lui dit-elle, renonce à tout, excepté à ses chevaux, qu'il aimera toujours plus que femme et maîtresse. Le malheureux gémit comme un cerf aux abois, mais le lendemain *Sylphide* était vendue, et il arriva dans un landau. —Bon! dit-elle; mais si je cède à votre amour... et au mien, qui me répondra que, bientôt après, je ne serai point seule à me promener dans ce landau, tandis que vous courrez sur quelque nouveau cheval, faisant admirer ses jambes et les vôtres! cette idée me tue. —Faut-il, Léonora, vous signer de mon sang que je ne monterai jamais à cheval? Donnez-moi cette aiguille d'or... Tenez, êtes-vous contente? — Elle étancha le sang avec ses lèvres; il posa les siennes sur les yeux de velours noir, et il partit triomphant.

Un soir de la même semaine, Léonora reve-

nait d'une longue promenade, dans une voiture bien fermée, avec *ce monsieur moins aimable, mais plus riche,* qu'elle avait enfin trouvé, lorsqu'elle aperçut, à deux milles de Londres, son jeune amant qui galopait sur une bête d'assez mauvaise mine. Oh! la bonne rencontre! Le pauvre enfant, avant de se coucher, reçut un billet dans lequel on lui disait: « Vous m'avez trompée indignement;... je ne puis croire à aucun de vos serments... Ne remettez plus les pieds chez moi... Je veux mourir seule! » Il eut beau répondre dans vingt lettres: « Mais c'est un mauvais cheval de louage que j'avais pris pour courir au château de ma mère, afin d'obtenir son consentement à notre mariage, ou de lui jurer désobéissance! » tout lui était renvoyé recacheté. — Ah! c'est ainsi, dit-il, nous verrons!

Pendant un mois, amis ni parents ne surent ce qu'il était devenu. Au bout de ce temps, il se rend chez Léonora, frappe avec autorité à la porte, écarte tous les domestiques sur son passage.... On entendait sur le tapis de l'escalier *pouf, pouf, toc, toc;* il entre dans le salon. — « Eh! bien, Léonora, dit-il avec une émotion qui laissait percer l'assurance, vous m'avez défendu de remettre les pieds chez vous; je n'y en mets qu'un. Voyez! j'ai trouvé un chirurgien qui a bien voulu me couper une jambe pour que je ne

lui brisasse pas la tête. Craindrez-vous encore que je monte trop à cheval, avec ma jambe de bois? Oh! ma chère Lé... — Ah! mon cher, quelle sottise vous avez faite là! Vous étiez mille fois mieux avec vos deux jambes. Mais prenez garde de vous blesser en descendant... et de marcher sur le pied de lord B*** que j'entends monter. » Le pauvre jeune homme tomba roide mort. Que vouliez-vous qu'il fît?

Quant à Mathilde N***, c'est une jeune Parisienne que sir Robert rencontra aux eaux de Bath, avec son mari, il y a plus de quinze mois. Il m'écrivit alors qu'un regard de Mathilde avait décidé de sa vie entière. Je croyais donc qu'il n'y pensait plus. Mais les Anglais ont le cœur entêté.

Avec tout cela, nous nous amusons (nous amusons-nous?) et nous ne cherchons pas d'appartement. Commençons.

Si vous voulez bien connaître une ville, il faut avoir, comme moi, un Anglais qui vous a prié de le loger. Jusque-là, à l'exception des lieux publics, et de quelques domiciles amis, vous ne connaissez que l'écorce des cités. Cela est vrai, surtout de Paris, qui cache souvent au fond de ses cours, et derrière quelque insignifiante façade, un majestueux château, avec son parc, ou quelque gracieuse maison d'Athènes, avec ses

grands vases de fleurs et son petit bois sacré. On dit qu'il n'y a qu'un Paris dans le monde; on devrait dire qu'il y a deux Paris bien distincts dans Paris même : la ville des boulevarts, des quais, des promenades, des magasins, des monuments, la ville *officielle*, en un mot; et puis, la ville *intime*, belle aussi, mais voilée et variée à l'infini, et toujours imprévue. Londres a je ne sais combien de rues magnifiques, bordées de bâtiments alignés et assez réguliers, mais sans caractère architectural, et dont les intérieurs sont fatigants de convenance et d'uniformité. Un étranger qui s'est promené dans Londres, a vu les plus belles rues de l'Europe, et peut se vanter de connaître Londres à fond. Au contraire, il y a telles rues de Paris, d'un aspect assez mesquin, qui ne sont composées que d'hôtels splendides ou d'habitations charmantes; mais vous n'en voyez que les murailles extérieures ou les *communs*. On n'en a jamais fini avec Paris; c'est une capitale dont l'observateur doit faire le siége maison par maison. Il faut sauter par-dessus les murs pour y surprendre des palais tels que ceux qui vous sautent aux yeux dans les rues de Gênes ou de Berlin. J'habite depuis six ans la même maison, et je sais depuis six semaines que j'ai pour voisin, porte à porte, un Trianon, un palais de fée!...

Il se trouve à louer en totalité ou en partie, et c'est par là que j'ai commencé mes perquisitions. Un grand valet de chambre m'en a fait les honneurs avec une prévenance très-digne. En me conduisant de pièce en pièce, il ne manquait jamais de me dire avec un ton de respect orgueilleux : « Ceci est le cabinet de monsieur le duc;... voici l'appartement de madame la duchesse;... l'appartement de mademoiselle est auprès;... ces trois pièces étaient occupées par monsieur le vicomte quand il venait en semestre, etc., etc. » Puis il ajoutait, en baissant son diapason : « A gauche est le billard; plus loin, la bibliothèque; à droite, la salle de bain; et, dans le fond, là-bas, un oratoire avec son prie-Dieu, mais dont la personne qui prendrait l'appartement, continuait-il avec une intention marquée, pourrait facilement faire un boudoir. » Du reste, grand vestibule, salle à manger en marbre, salons en boiseries dorées, tentures de damas partout; enfin, un de ces beaux hôtels du faubourg Saint-Honoré, qui sont les frères cadets de ceux du faubourg Saint-Germain, presque aussi grandioses, avec des distributions plus commodes, des ornements plus modernes, et les mêmes valets de chambre. Je sortis par le jardin qui va se perdre dans les quinconces des Champs-Élysées.

« Cocher, au faubourg Saint-Germain, par le

pont Louis XVI... c'est-à-dire, le pont de la Révolution... non, le pont de la Concorde... je disais bien, le pont Louis XVI;... enfin ce pont aux grandes statues. » Nous passâmes au milieu de cette double haie de grands hommes, qui se termine à la Chambre des Députés, et nous voilà dans la rue de Lille. — Une haute et large porte cochère de bois de chêne, sculptée comme le chœur de la cathédrale de Rheims, encadrée de colonnes corinthiennes, et surmontée d'armoiries de pierre qui se découpent blanches sur le ciel bleu : j'entre dans une cour spacieuse, semi-circulaire; tout à l'entour, de grosses bornes enchaînées; des deux côtés, des arcades dessinées comme des arches d'aquéduc; au fond, l'hôtel, ou pour mieux dire, le château avec ses deux ailes et son vaste perron. C'est l'architecture un peu vague, mais noble et sévère de la fin du siècle de Louis XIV; des colonnes plates, des balcons saillants, des fenêtres énormes, dont quelques-unes ont encore des petits carreaux; un toit à mansardes aussi élégantes que mansardes peuvent l'être, et des cheminées monumentales. A l'intérieur, même style : d'abord, au rez-de-chaussée, une salle d'armes, avec des faisceaux et des trophées en bas-reliefs, puis des antichambres, salle à manger, salon de 22 pieds de hauteur, et partout doubles portes et dou-

bles croisées, plafonds peints et corniches d'or. (Moi, je me trouverais pourtant mieux là-dedans avec une banquette de jonc, et une peau de tigre, que dans nos jolis appartements, bourrés de meubles et si commodément *distribués.*) Je montai au premier étage par quarante marches longues de deux toises. Un aigle volerait à l'aise dans la cage de l'escalier. Là, sont les chambres à coucher d'hiver et d'été pour Monsieur et pour Madame, avec toutes leurs dépendances; les unes sur la cour, au midi; les autres, au nord sur le jardin et la Seine. C'est, avec les maisons de la rue de Rivoli, la plus belle position de Paris; de même que les maisons du boulevart Italien sont celles qui ont la vue la plus animée et la plus amusante. Au deuxième étage sont les logements des enfants et des amis. Quant aux mansardes (avant la première révolution), elles étaient habitées par l'abbé, un musicien, un homme de lettres et trois perroquets attachés à la maison. — Telle fut jadis l'ancienne distribution de l'hôtel, qu'on a depuis divisé en autant d'appartements qu'il a d'étages. Voilà ce que m'expliqua un petit vieux concierge qui, du fond de sa loge, avait vu entrer, briller, gesticuler, et disparaître, douze propriétaires et cinquante locataires, comme autant d'acteurs dont le rôle est fini. Lui

seul était resté, avec les jambes torses, un œil de moins, cinquante ans de plus, des douleurs par tout le corps, pauvre comme Job, et gai comme Piron ; il avait en outre une femme acariâtre et sept enfants sans ouvrage. Si cet homme-là était triste, comme il serait malheureux! Mais Dieu est juste. En descendant, je lui demandai pourquoi on avait laissé, dans des chambres démeublées, deux douzaines de grands portraits de famille. — « Oh! monsieur, c'est la famille de tout le monde; ils sont à louer avec le reste... Excusez que je remette mon bonnet de coton de soie noire... Mon maître actuel s'étant fait marquis en 1816, avait acheté des aïeux sur le quai, pour 20 ou 25,000 francs... A présent, ceux qui en ont vendraient leurs vrais aïeux pour moins que ça, n'est-ce pas, monsieur?...—Eh! mais, mon cher, vous êtes un savant, et je vois que vous marchez avec le siècle. — Tout comme un autre, reprit-il en boitant des deux jambes.

J'ai visité, je crois, dans le même quartier, des appartements vacants pour quinze cent mille francs de loyers. Et les propriétaires qui ont horreur du vide, comme les philosophes cartésiens! mon Dieu, mon Dieu, où en sont-ils logés? Soyons justes pourtant; il y a, de ce côté, quatre ou cinq hôtels parfaitement occupés, et qui même, dit-on, sont retenus d'avance; ce sont

les hôtels du ministère de l'intérieur, du ministère de la guerre, du ministère des cultes, du ministère des travaux publics, du ministère, etc.

Sir Robert m'ayant recommandé d'étendre mes recherches dans tous les quartiers *comme il faut*, je ne pouvais pas oublier la Place-Royale qui, dans son temps, a remplacé l'île Saint-Louis, en qualité de quartier à la mode, et qui, plus tard, a été remplacée elle-même par le faubourg Saint-Germain, qui l'a été par le Palais-Royal et la place Vendôme, qui l'ont été par la Chaussée-d'Antin, qui l'a été par le faubourg Saint-Honoré, qui le sera par Beaujon et la ville François Ier. Paris va toujours s'allongeant au sud-ouest vers Auteuil et Neuilly, tandis qu'il est comme paralysé du côté de Charenton et de Saint-Mandé, et que la vie se retire peu à peu de ses extrémités nord-est. Toute ville, par une pente irrésistible, suit le courant de sa rivière; elle est, pour ainsi dire, embarquée. Les deux préfets, soutenus du conseil-général-municipal, tenteraient en vain, pendant quinze ans, de reculer de quinze toises la barrière du Trône; et demain Passy sera dans Paris, sans que personne n'y ait songé; mais la Seine est là qui commande. C'est une loi naturelle que les populations exécutent aveuglément et d'instinct. On ne fait pas plus rebrousser les fleuves et les villes que ré-

trograder le temps : il faut que tout le monde en prenne son parti; c'est le meilleur qu'on ait à prendre.

Revenons à la Place-Royale. Il tombait une pluie fine et serrée quand j'y arrivai; mais, grâce aux longues arcades qui règnent tout autour, j'ai pu faire à pied sec mes perquisitions. Ces arcades de larges pierres écrasées sous leurs grosses maisons de briques; la teinte garance des façades, d'une construction assez irrégulière, quoique uniformes entre elles; le vaste carré qu'elles décrivent; la grille carrée qui, au milieu de la place, entoure quatre allées d'arbres taillés et plantés carrément; le bruit faible et monotone des quatre fontaines épuisées qui pleurent aux quatre angles de ce maigre jardin; tout cela, par un temps de brouillard, a quelque chose de mélancolique et de monacal, comme Louis XIII, dont la statue n'était pas possible ailleurs. Cependant, cette tristesse a de la majesté; cette architecture, quoique d'un ordre peu harmonieux, a encore un caractère et une physionomie qui décèlent une époque et une école. A tout prendre, ces constructions sont infiniment supérieures aux faces de plâtre de nos maisons blafardes : c'est la différence de l'architecte à l'entrepreneur.

La disposition des hôtels de la Place-Royale

ne ressemble en rien à ce que j'avais vu précédemment. — Ici, l'on entre d'abord sous un portail assez bas, où débouche le grand escalier; après le portail, la cour entourée de trois côtés par des bâtiments; au fond de la cour, le jardin emprisonné dans une grille. Les escaliers sont beaux, sans avoir rien de très-remarquable, si ce n'est leur rampe qui, ainsi que les balustrades des balcons, sont tortillées et embrouillées comme des logogriphes de fer. Le plus bel appartement que j'aie visité est un premier étage qui se trouvait encore occupé; à cela près de poëles et de cheminées immenses qui auraient avalé en quinze jours le bois de Boulogne, quand il avait des arbres; de quelques tapisseries à jets d'eau, à guirlandes et à Dianes poudrées; de solives saillantes et dorées à quelques plafonds, tout y est moderne et presque à la mode. Un domestique très-âgé, très-goutteux, et surtout très-prévenant, s'offrit à me conduire. Quand nous entrâmes dans le salon, une dame, jeune encore, brodait un meuble au métier, en souriant à ses deux filles, déjà grandes, dont l'une peignait des fleurs, et l'autre faisait de la porcelaine du Japon avec des découpures de robes; tandis qu'un cousin leur lisait des vers que je reconnus à une rime pour être de mes amis. Je traversai le salon en baissant la tête et en me

faisant petit, comme un conscrit qui passe au milieu des balles; on me conduisit de là vers la chambre du fils de la maison. Ce grand jeune homme travaillait avec son maître d'allemand; je ne fis qu'entr'ouvrir la porte, et je la refermai honteusement comme un voleur qui se trompe. Nous passâmes ensuite dans le cabinet du père; c'était une bibliothèque de quatre mille volumes: un vieillard, poli et coiffé comme autrefois, vint à moi avec une physionomie sereine et un sourire grave; puis, après m'avoir dit deux mots de l'appartement qu'il quittait, il saisit l'occasion de sa bibliothèque pour m'entreprendre sur la littérature. On voyait que c'était sa grande affaire; il en avait suivi toutes les révolutions, sans être jamais abandonné du goût qui critique, et du goût, bien plus rare, qui admire. Aussi conservait-il la jeunesse et la mobilité des impressions, n'ayant de la vieillesse que l'expérience et la mémoire. On peut dire de lui : Il a tout appris, et rien oublié. J'oubliais les heures dans son entretien, et la pendule, en sonnant, me réveilla d'un songe pour me rappeler que j'avais manqué l'heure d'une affaire très-essentielle. — Tant mieux.

De la poésie qu'on écoute, au lieu du journal des modes; un maître d'allemand, au lieu d'un tailleur ou d'un chien de chasse; une bibliothè-

que de quatre mille volumes dans le siècle des cabinets de lecture,... et un domestique de quatre-vingts ans!... Oh! oh! me dis-je, en reprenant mon cabriolet, nous sommes bien loin du centre de Paris; bien loin des quêteurs de places, des quêteurs d'argent, des quêteuses de regards et de frivolités. C'est à la Place-Royale que s'est réfugiée la vie de famille, la vie du cœur et de l'intelligence; on ne vit noblement qu'à la Place-Royale. Aussi n'est-elle guère peuplée. Tous les poètes devraient y aller demeurer.

Continuons. — Pendant une semaine entière je ne sortis pas de la Chaussée-d'Antin. Là, malgré le haut prix des loyers, on voit peu d'écriteaux; les locataires y sont beaucoup plus communs. Nous ne nous arrêterons qu'à la rue de Londres, qui est la plus nouvelle *expression* de ce riche quartier. D'ailleurs, ne serait-ce pas tout concilier que de loger Sir Robert, à Paris, rue de Londres? — C'est donc là où fut Tivoli! Tivoli, les délices des soirées de 1799; le jardin des feux d'artifice et des amours du *Directoire;* le rendez-vous des *muscadins,* ces prédécesseurs classiques des *dandis!* Tivoli, l'aristocrate, le parfumé, l'illuminé! le salon d'été, la promenade nocturne de l'ex-bonne compagnie; l'endroit de l'Europe, enfin, où les femmes honnêtes ont étalé les plus belles épaules, et attrapé

les meilleures fluxions de poitrine! A peine reste-t-il quelques tilleuls mourants avec leur lampion mort; et ces belles épaules, où se cachent-elles!!.. Mais rien ne périt, tout change. Quel magicien, venu d'Orient, a bâti dans une nuit ces portiques, ces belvédères, ces colonnades, ces kiosques, ces maisons-pagodes, qu'on appelle la rue de Londres? — Voici la plus extravagante et la plus jolie. Entrons. Aux formes élégamment bizarres de l'architecture, à l'extrême délicatesse des murs et des toits, à l'air d'étrangeté fantastique de tout l'édifice, on croirait voir une charmante décoration de Daguerre ou de Cicéri. Quelqu'un siffla dans l'arrière-cour, et je trouvai que le changement à vue se faisait attendre. Si l'on peut faire du feu dans ces cheminées, si un porteur d'eau peut monter par cet escalier sans qu'il croule avec lui dans la cave; si, dans cette rotonde magique et sous ce plafond aérien, il ne faut pas dîner, la moitié du temps, avec un parapluie; si, enfin, tout cela est habitable, c'est une délicieuse habitation.

La divinité de ce temple était en plein déménagement, mais elle paraissait n'en rien savoir. Étendue sur un sopha dans la seule pièce encore meublée, elle écoutait les propos de quelques jeunes élégants, et la romance d'un vieux fat, au

piano; et elle bâillait fréquemment, en signe d'attention, tandis qu'un petit singe lui dénouait ses souliers et les emportait par toute la chambre. J'entrevis cette scène à travers une porte en glace, et je passai rapidement aux autres parties de la maison. Cependant, douze laquais, en bas blancs et en gants blancs, avec des aiguillettes sur l'épaule, présidaient à l'emballage de tout le mobilier. Ce n'étaient que vaisselle et *surtout* de vermeil, fauteuils de velours et d'or, lustres et candélabres, tableaux et statues; à remplir un palais, que sais-je? Deux carrosses s'arrêtèrent à la grille de la rue; deux ambassadeurs en sortirent, et coururent à la déesse, que ses domestiques n'abordaient qu'avec un religieux respect. Je me dis, c'est une princesse russe, ou une danseuse de l'Opéra.

En sortant, j'eus la curiosité de regarder plus fixément. — Eh! mais... oui... Oh! non. — Si fait... — C'est Agathe, la gentille grisette d'autrefois, maintenant la *prima dona*. — Comment, c'est toi, belle Agathe! — Comment, c'est vous, madame! — Oh! comme tu étais fraîche et pauvre! — Comme vous voilà riche et fardée! — A peine avais-tu un petit jeune homme pour t'aimer le dimanche dans ta chambrette; et votre hôtel, madame, ne désemplit pas de courtisans et d'adorateurs. — Tu avais dix-huit ans, tu étais mince

et grasse, tes joues faisaient honte aux pêches de Montreuil ; tu portais deux colliers de perles dans ta bouche, et un ruban de velours au cou; et tu donnais à un seul tout ton amour pour quelque fleur ; car qui connaissait la pauvre Agathe! — Vous avez, madame, l'âge qu'une femme n'a jamais ; votre cou est éblouissant... de perles et de diamants; votre blancheur, votre fraîcheur, vos paroles d'honneur et d'amour, toutes ces choses ne sont pas très-vraies ; et la moindre de vos faveurs est, dit-on , hors de prix; car, qui ne connaît pas la célèbre *prima dona?* — On te plaisait avec la moindre chose, un rien, bonne Agathe, quand tu valais des trésors. — Aujourd'hui, madame, on jette à vos pieds des trésors, quand vous ne valez plus... Oh! double sottise des hommes! ce n'est pas le cœur, ce n'est pas la beauté, c'est le nom d'une maîtresse qu'ils convoitent! Ils n'aiment plus par amour, plus même par les sens, mais par vanité! Ce ne sont plus des plaisirs secrets, mais du scandale public qu'ils achètent. — Adieu donc, ma petite Agathe!... Va, je ne t'aurais pas *changée* pour tout l'or que vous avez gagné, madame, depuis que vous l'êtes tant.

Arrêtons-nous un peu, et réfléchissons. Ce serait grand'pitié que de toutes ces courses il ne nous restât dans la tête que des écriteaux, des

numéros et des portiers. Autant vaudrait voyager comme ces Anglaises qui ont fait trois fois le tour du monde, et n'en ont rapporté que leur ombrelle.

Donc Paris, à ce que j'ai pu voir, est une œuvre qui ne brille point par l'ensemble et la composition, mais par la richesse et le charme des détails. C'est une ville qui manque d'harmonie et d'unité. Regardez-la bien, elle n'a d'autre caractère que le caprice, d'autre physionomie que la mobilité. Ce sont de belles parties qui ne se coordonnent point entre elles. Il y a de tout à Paris, et cela ne forme pas un tout. Les différents quartiers de Paris, comme les provinces de France, n'ont rien d'homogène. Le type parisien, le type français, pour la nature comme pour l'art, est peu saisissable. C'est un thême qui disparaît sous les variations. Mais, en cherchant un peu, vous trouverez, dans les monuments, dans les figures, dans les sites et les productions de ce peuple et de ce pays, des modèles perfectionnés de tous les genres de beautés et de mérites qui sont divisés entre vingt autres peuples. La *spécialité* de Paris et de la France, c'est l'*universalité*.

Si l'aspect des rues et des maisons de la capitale offre tant de contrastes heurtés, tant de bigarrures architecturales, c'est sans doute parce

que *Paris n'a pas été fait dans un jour;* sorti de son berceau romain, il a passé par une adolescence gothique pour arriver à sa virilité. Mais, à cette raison chronologique, il faut ajouter une autre cause, tirée de l'irrésolution même du goût français; car des constructions de dates pareilles n'ont bien souvent, entre elles, que cette seule analogie. Encore une fois, les Parisiens n'ont point de parti pris sur les plus simples choses. Sont-ils Grecs ou Gaulois, anciens ou modernes, hommes du Nord ou du Midi? Ils ne se rendent pas bien compte de ces petits détails. De là les variétés et les indécisions de leur *architecture domestique.* Rien n'y est franchement abordé. Sous le prétexte fort léger d'un climat tempéré, on y a négligé le plus essentiel: les cheminées, par exemple. Toutes fument, et aucune ne chauffe; ce sont deux grands défauts sans doute pour des cheminées, mais passe encore pour cela. Ce qu'elles ont d'impardonnable, c'est qu'elles sont abominables. Les toits de Paris sont monstrueux et barbares, et si j'étais *le Diable boiteux,* je les ferais sauter d'un coup de béquille, moins pour voir ce qu'il y a dessous que pour ne les plus voir eux-mêmes. Je ne suppose pas d'architecture possible avec toutes ces oreilles de plâtre ou de fonte, dressées sans symétrie et sans grâce, sur la tête de nos habi-

tations. Nos plus jolies maisons ne seront-elles jamais que des élégantes mal coiffées? Dans les pays chauds, le peu de cheminées dont on a besoin se trouve facilement caché derrière les grandes corniches des toits dits à *l'italienne;* dans les pays froids, où le gothique est resté en vigueur, les cheminées, sculptées et disposées artistement, se groupent dans un ordre pittoresque, autour des toits en clocher, et simulent, à l'œil, comme un grand jeu d'échecs, dont les figures verticales remplacent, par d'autres agréments, la pureté des lignes horizontales de l'architecture grecque. Mais nous, dans notre pays tiède, avec les toits simplement inclinés de la plupart de nos maisons modernes, comment dissimuler nos horreurs de cheminées, ou comment en faire un ornement qui s'harmonise avec le reste de l'édifice? — Et comment aucun architecte n'a-t-il tenté la solution de ce problème, en se rappelant surtout que le toit est le trait caractéristique, et, pour ainsi dire, le *générateur* de tout ordre d'architecture?

Puisque, par mille raisons d'économie, de convenance, ou d'habitudes impérieuses, les toits à *l'italienne*, ainsi que les toits *gothiques*, ne peuvent être appliqués à nos maisons ordinaires, le gouvernement devrait ouvrir un concours solennel sur la question suivante :

« Proposer, *pour les habitations bourgeoises de « Paris*, une forme de toit appropriée au climat, « et qui donne la possibilité ou de cacher les « cheminées, ou de les employer comme orne- « ment architectural. »

Pendant que nous y sommes, j'ouvrirais encore un autre concours, en ces termes :

« Proposer, *pour les monuments publics de « Paris*, plusieurs ordres d'architecture *natio- « nale* et *actuelle*, de manière à ce qu'on puisse « distinguer extérieurement une église d'une « bourse, un musée d'une halle, et une chambre « de députés d'un théâtre. »

Telles étaient mes petites réflexions en courant d'appartement en appartement. J'achevai ma tournée par les magnifiques quartiers du cœur de Paris ; entre la rue de Richelieu et la place Vendôme (la place Vendôme, Louis XIV et Napoléon tout à la fois!); entre le boulevart des Capucines et les Tuileries. On y remarque peu d'hôtels à jardins, mais un grand nombre de belles maisons à plusieurs locations, et dont beaucoup de gens fort riches préfèrent les premiers étages à des hôtels entiers dans d'autres parties de la ville. C'est encore le contraire de Londres, où le moindre bourgeois un peu aisé a sa petite maison pour lui, dont il emporte la clef dans sa poche, et où il rentre, le soir, tout

seul, comme un égoïste. Ce que j'ai vu de logements dans ce Paris central serait à tuer mille fois de lassitude un homme mille fois plus fort que moi, s'il n'y apportait que l'esprit *locataire.* Mais la philosophie nous soutient dans toutes les circonstances de la vie; et un philosophe ne se fatigue point, tant qu'il observe. — Savez-vous qu'il n'y a pas de commissaire de police, dans les temps même de grande liberté, qui puisse lutter de persécutions et de visites domiciliaires avec le plus simple particulier qui cherche des appartements? C'est un inquisiteur qui pénètre partout, et à toutes les heures, et qui poursuit les plus chastes mystères du domicile jusque dans le fond des *gynécées*, sans aucune pitié des pénates effarouchés. — Combien de jolies demoiselles se sont-elles enfuies à mon approche, de peur que je ne reconnusse, sous le tablier de Cendrillon, les nymphes couronnées de nos bals! Combien ai-je entendu, à travers quelque indiscrète cloison, de gentilles pensionnaires babiller hardiment sur des choses!... elles qui encore, hier au soir, osaient à peine répondre: Oui, monsieur! Combien de beautés, de diamants et d'amabilités *du soir*, qui, le matin, ne sont que mauvaise humeur, créanciers et jaunisses! — J'ai trouvé, devant un déjeuner splendide, trois banqueroutiers qui ont fait mourir de faim trente

familles; j'ai trouvé, sur une mauvaise couchette sans rideaux, un jeune fashionable qui répand l'or sur toutes les tables de bouillotte. Et nos grands politiques, nos profonds diplomates qui, dans les cercles ébahis, pèsent et traînent leurs paroles, *houa! houa!* et qui hochent la tête et se grossissent les épaules, *oh! oh!* comme s'ils portaient le fardeau du monde et le secret de Dieu.... combien en ai-je trouvé de ces messieurs, gravement occupés, chez eux, à de misérables futilités dont nos petites filles ne se mêleraient plus.

J'ai eu vraiment du bonheur; j'arrivais toujours aux bons moments, comme au signal d'une fée qui voudrait

Étaler devant moi les cœurs, la vie à nu,
Et des types humains le revers inconnu;

d'une fée qui m'aurait dit, de grand matin :

Viens, et lorsqu'il se glisse à peine hors du lit,
Prenons Paris entier comme en flagrant délit.

Mais je l'ai souvent pris aussi en *flagrante vertu;* et, dans mes *visites domiciliaires*, je me suis convaincu de tout le bien que fait, avec peu d'argent, l'ingénieuse charité. C'est le vice qui est cher; l'or s'y abîme comme dans un gouffre; tandis que le denier de l'aumône prospère et se multiplie miraculeusement comme

les pains de l'évangile. Les riches, qui, en général, aiment à s'enrichir, ne devraient pas chercher d'autres plaisirs que la bienfaisance; ne fût-ce que par économie.

Une autre vérité dont je me suis convaincu encore, en étudiant, avec ma méthode expéditive, le langage et les manières de tant de propriétaires ou locataires, si différents de professions, de naissance et de fortune, c'est qu'un étranger, sir Robert, par exemple, qui voudrait se former, à Paris, une société charmante d'instruction et d'éducation, devrait la prendre çà et là dans tous les états et dans tous les étages, comme l'abeille compose son miel du suc de mille fleurs. Il n'y a plus, comme autrefois, de castes, de rangs, de professions qui présupposaient l'élégance ou la vulgarité des mœurs, l'érudition ou l'ignorance, l'esprit délié ou l'intelligence épaisse. La société entière a été *déclassée* par les révolutions; le fort et le faible, le commun et le distingué, sont épars et mêlés sur les divers degrés de l'échelle sociale. L'individu est tout par lui-même aujourd'hui, et peu de chose par sa position. On demande beaucoup moins : *Qui est-il?* et beaucoup plus : *Comment est-il?* C'est presque le dernier mot de la philosophie chrétienne. Voilà pourtant le progrès moral qui s'est accompli graduellement depuis 1789, à tra-

vers toutes les turpitudes de l'esprit de parti, *le plus bête des esprits* (je le répète), quelque drapeau qu'il prenne. Il faudra bien que la politique, qui est toujours en arrière du mouvement intellectuel, reconnaisse à son tour que l'argent même a perdu de son poids dans la balance de l'opinion, et que l'aristocratie flottante du mérite personnel est la seule aristocratie de l'avenir.

J'en étais là de mes prophétiques méditations, lorsqu'un équipage à quatre chevaux m'éclaboussa depuis la cheville droite jusqu'à l'œil gauche, pour me rappeler que l'argent garde encore quelques-uns de ses priviléges. Tacheté comme un zèbre, je me réfugiai sous une porte-cochère... Est-ce bien l'ancienne maison que nous avons occupée vingt ans?... Oui; c'est elle, c'est notre chère maison de la rue Saint-Florentin! Et notre vieux appartement est vacant! Oh! j'y monterai! J'y monte; j'y suis monté! Je veux en baiser tous les murs, regarder par toutes les fenêtres, m'asseoir dans tous les coins, là,... là,... comme autrefois,... quitte à en mourir de joie ou de douleur! Le toit de notre enfance, l'appartement de nos belles années, c'est une patrie; tout autre, c'est l'exil! un exil bien désert, bien froid! Hier, hier, toujours! Jamais, demain!... Voyons, voyons:

on ne t'a point changé; j'avais peur qu'ils eussent voulu t'embellir, les barbares! Personne ne t'habite, oh! non! personne ne t'habitera, n'est-ce pas? Ferme religieusement tes portes. Ce sont des ombres qui t'occupent; trois fantômes adorés ont passé avec toi le bail éternel de la tombe; et moi, je reviens demeurer avec eux! Je te ramène tous mes amis, et nos fraîches amours qui ne devaient point se faner, et nos rires, et nos fêtes poétiques;... mais, pourquoi donc ne les vois-je pas, ces trois pauvres ombres... dans cette glace, au moins, comme dans un tableau magique!

Oh! qui me rendra ma jeunesse,
Ma jeunesse de dix-huit ans!
Qu'avec vous encor je renaisse,
Première saison, heureux temps,

Où l'azur du ciel se reflète
Au fleuve indolent de nos jours;
Age où la famille est complète,
Age où l'on aime pour toujours!...

Auprès d'une mère et d'un père,
Quel malheur peut nous effrayer? etc.

Ces stances me reconduisirent, tout en pleurs, jusque chez moi. J'y trouvai sir Robert qui descendait de sa calèche de poste, et je l'abordai

en souriant,... même en riant. — Toujours gai, me dit-il. — Toujours, lui répondis-je, quand je vous vois. — Je devrais être ici depuis deux heures, ajouta-t-il, mais j'ai fait le tour de Paris, pour entrer par la barrière de l'Étoile. Aucune capitale du monde n'a une entrée comme celle-là. Si nous pouvions la transplanter à Londres!... Ah! çà, mon ami, m'avez-vous retenu un logement? — Mais vous avez le mien d'abord; nous verrons les autres ensemble. — Pourquoi? je ne comptais que sur votre choix. C'est mal.

Je revisitai avec lui les soixante et quinze appartements que j'avais mis en réserve, sur trois cent trente; aucun ne lui convint. Quand je vous le disais! — Un jour, nous entrâmes dans une nouvelle maison à louer, dont les domestiques étaient en demi-deuil. Une dame d'un certain âge nous pria fort poliment de revenir le lendemain, parce que sa fille, qui occupait le grand rez-de-chaussée, était en conférence avec des hommes d'affaires. Il fallait que je partisse le soir même pour quinze lieues et pour quinze jours, de sorte que sir Robert dut y retourner seul. J'étais à peine arrivé au but de mon petit voyage, que je reçus le billet suivant :

« Revenez vite, my dear; c'était la mère de « Mathilde!... Mathilde est veuve depuis près

« d'un an!... Mathilde m'aimait!... Qui eût pu « imaginer tant de hasards?... Enfin, je prends « l'appartement, et Mathilde y reste. Vous aviez « raison : il n'est pas plus difficile de se marier « que de se loger. »

Ils sont mariés depuis hier : c'est un des ménages les plus unis que je connaisse.

ÉMILE DESCHAMPS.





LE NAPOLÉON NOIR[1].



La génération présente doit s'attendre à être encombrée de fils de Napoléon, concurremment avec les faux dauphins : chaque dynastie déchue nous léguant ses glorieux bâtards et ses faussaires. Ce n'est pas que les branches nouvelles s'alarment beaucoup de ces prétendants apo-

[1] Il a fallu l'immense intérêt qu'inspire le livre de M. Ladvocat pour m'obliger à livrer au vent de la publicité cette vie si tragiquement exaltée, et dont la confidence m'était personnelle. J'aurais voulu ne pas le savoir. Mais c'est de l'histoire : cela ne m'appartenait pas.

cryphes; il y a mille raisons pour cela : d'abord le nombre exclut la vraisemblance; et, dans le contingent des héritiers présomptifs, les imbéciles nuisent trop aux fripons. Mais les superstitions populaires s'alimentent à cette source équivoque; et pour peu qu'on ait le nez ou la bouche offrant quelque ressemblance avec le masque de l'ex-souverain, le chapeau fait le reste. La foi nationale est robuste. On a compté cinquante-huit faux Néron, trente-deux faux Charles-Quint; on a perdu le nombre des faux Louis XVII. Qu'on juge, après cela, si le vol de filiation souffre le moindre blâme, quand les pères sont dans une proportion si effrayante.

Ce préambule accuse, par anticipation, et le peu d'envie que j'ai de séduire la crédulité du lecteur, et mon indifférence à lui faire partager une conviction. Je suis jaloux seulement de lui inspirer, par la simplicité de ce récit, et l'autorité des dates, des faits et des noms que j'invoque, quelque confiance dans mes doutes.

Rien n'est moins prouvé que cette stoïque froideur de Napoléon pour les femmes; ceux qui ont voulu en doter le vainqueur de Wagram, n'ont jugé de Napoléon que le buste; ils en ont fait une dame qui écrit ses mémoires. Il en eût singulièrement ri lui-même, si la flatterie était allée jusque là devant lui. Corse, Italien par tout

son sang, d'une constitution ardente, toujours en combustion d'idées, faisant de la passion avec tout, n'aurait-il trouvé de la froideur que pour ce qui en suppose le moins? Soutenir cette thèse, c'est abuser du silence que n'osent rompre des regrets superbes; d'un autre côté, c'est s'exposer à voir fondre sur nous de nouveau ces révélations d'alcôve qui ont déjà touché le prix de leur spéculation dans les mémoires.

Je ne conclus pas pour cela, et en faveur de mon anecdote, que Napoléon ait eu autant d'enfants qu'il a gagné de batailles et conquis de contrées: au contraire, je pense surabondamment avec le poète Boursault, que les personnes d'esprit, fort estimables d'ailleurs, ont fort peu de talents pour créer leurs semblables. Je ne réclame ici, en faveur des héros et des gens d'esprit, que le bénéfice des chances. Napoléon a pu avoir des enfants.

Si je voulais indirectement raffermir les probabilités du fait que je rapporte, j'ajouterais qu'à l'époque de l'expédition d'Égypte, Napoléon était dans toute la hardiesse du tempérament et de l'âge: c'est à cette époque que je dois remonter.

Dans les loisirs des mille prodiges qui ont fait de cette campagne un poëme, une féerie, Napoléon, qui ne se nommait alors que Buonaparte,

promena ses caprices dans les amours colorés des femmes égyptiennes. Belles, soumises, nues, couchées sur le sable ou sur les divans, exaltées par la vue d'un homme qui projetait son ombre du Caire à la Haute-Égypte, comme une pyramide, il n'est pas étonnant que ces femmes aient demandé par enthousiasme, et obtenu par reconnaissance ce que les hommes ordinaires n'obtiennent guère que par amour. Ainsi le caractère du héros est sauvé, quoique au fond l'observation de Ninon subsiste: Il faut finir par où finissent les paysans.

Je suis d'accord avec tout le monde qu'il est prodigieux de vaincre, et d'avoir vaincu les Anglais, les Mamelucks, la peste, l'ophthalmie, la soif, et le désert; convenez qu'il l'est beaucoup moins d'avoir un descendant. Je vous concède le merveilleux, passez-moi le possible; passez-moi que Napoléon ait eu un fils en Égypte, et que ce fils ait été mulâtre, petit, taillé comme son père, cuivré comme sa mère.

Je connus à Marseille, et au sortir du collége, en 1824, un jeune Égyptien âgé de vingt-six ans, nommé Napoléon Tard... Une certaine communauté d'opinions politiques, les mêmes goûts d'isolement, nous eurent bientôt étroitement liés. Tout le désavantage de cette union était pour lui: car je puisais dans sa conversation,

forte des plus belles études dans les langues grecque et arabe, sillonnée de mille traces de voyages en Nubie, en Éthiopie, et à travers le Jourdain, des connaissances nouvelles, de ces aperçus que les livres ne donnent pas, parce que les livres, stupides muets, n'ont, pour arriver à l'âme, ni la surprise du geste, ni l'éclair des yeux, ni la musique de la voix, ni le tremblement des muscles. Sa mémoire, qu'il se plaignait d'avoir perdue, était une encyclopédie : si vous lui demandiez un mot, elle vous donnait un volume. Je ne l'écoutais pas : je le lisais. Mais, dès que ce débordement de poésie, de science, de pensées, d'enthousiasme, tarissait, Tard... tombait dans la plus sourde mélancolie. Rien ne pouvait l'éveiller. Un rire continuel et doux dénotait seul chez lui la mobilité de la vie. C'était dans cette tranquillité léthargique qu'on était frappé par ce qu'il y avait de puissant dans le jet ramassé de son corps, dans ses épaules pensives, arquées et modelées à l'antique. Il était petit; à peine devait-il atteindre cinq pieds; mais, dans de pareils hommes, le corps, c'est la tête. La sienne était dans une effrayante disproportion avec son buste, bien que très-fort, et avec ses jambes grêles et nerveuses comme les ont, sans exception, les Orientaux qui habitent la lisière des déserts. Elle offrait le concours du

plus large développement cérébral chez un Européen, du plus beau choix de caractère dans un Africain. Son nez, énergiquement aquilin, descendait sur des lèvres plus naïves de forme que fines : on voyait que sa pensée sortait plus habituellement de ses yeux que de sa bouche, qui n'était ni déchirée par la colère, ni renversée par le mépris. Seulement son menton, tendre et caressé, rebroussait trop vers la bouche : ce qui donnait au bas de son visage, une expression énervée et un peu monacale. Mais il était impossible de s'arrêter à ce défaut, devant ce qui caractérisait chez lui la prétention la plus légitime à la ressemblance dont il était fier. D'un bleu hasardé et transparent, ses yeux peignaient cette supériorité d'âme que Dieu jette, de siècle en siècle, dans le cœur de certains hommes, pour prouver aux niveleurs de tous les âges le mensonge de l'égalité. La persécution de son regard vous entraînait dans le cercle de sa volonté; il fallait y demeurer pour subir le choc de ses émotions, et l'ébranlement de sa masse nerveuse. De ces yeux, qu'on n'aurait jamais voulu avoir vus, et qu'il était impossible d'oublier, selon la belle expression du P. Mathurin, il jaillissait du feu; et, à l'orbe noir et fatigué qui enfermait ces deux miroirs ardents, on comprenait à quel prix Dieu verse le génie, et quelle

perpétuelle souffrance il allume dans les cœurs qui en sont les autels. A ce signalement, qu'une exécution inhabile laisse manquer de précision, le lecteur retrouvera dans sa mémoire cette grande figure de Napoléon, qui passera à l'éternité comme celles du Christ et de Voltaire : ce sont les portraits de famille de l'humanité.

On n'aurait qu'une idée incomplète de la figure de Tard... si l'on oubliait qu'il était mulâtre. Sur son crâne vaste, épais et dur, s'étendait une peau tannée et toujours en sueur. Les cheveux plats du Corse baignaient deux oreilles primitives, longues, et à peine plissées : c'était la charpente de Napoléon sous la peau de Sésostris.

Que ceux qui comprennent la mission de Napoléon sur la terre, qui savent quel énergique ressort il a dû emprunter au sang corse, génois et florentin, dont il était formé, mesurent, s'ils l'osent, le désordre qu'eût jeté, dans l'économie sociale, le même homme, né en Afrique, gorgé de sang noir, galopant nu sur un cheval nu, montrant aux peuples soulevés l'Occident au bout de son sabre, comme on le ferait d'un quartier de viande fraîche à un lion; et cet homme ne remuant pas les hommes avec des idées d'indépendance et des mots de gloire, symboles qui n'ont un sens que chez les peuples

vieillis et les civilisations usées, mais avec des miracles de faits; prolongeant le désert partout où il passe; réalisant l'unité des empires par la mort, la paix universelle par le silence; laissant dans chaque ville pour drapeau de conquête une flamme, l'incendie pour garnison.

La conscience de sa haute naissance et de sa double origine ne laissait jamais Tard... sans sombre préoccupation. Dès que notre intimité put oser toutes les confidences, il ne manqua pas de me parler de ses espérances folles, tournées vers l'Orient. — « L'Orient est à moi, me disait-il, comme l'Occident fut à Napoléon mon père. Je dirai mon sang, mon nom, mes projets; je me mettrai à la tête, non des Turcs, mais des Arabes : les Turcs sont finis. Avec les Arabes, je reprendrai la civilisation des Ptolémées. Je parle leur langue, je suis de leur race, de leur chair; ils m'écouteront. J'appellerai chaque ville, chaque hameau, chaque homme, chaque enfant par son nom. Tout viendra à moi; et le Nil, et les sables, et les vents rouleront sur le Caire et sur Alexandrie, comme les soldats de Cambyse. La croix cophte et les trois couleurs opéreront des prodiges nouveaux. Je ferai pour l'Égypte ce que mon père n'a pas eu la générosité de faire. Il la destinait à un grand chemin pour passer aux Indes, au lieu de la rendre indépen-

dante. Elle sera avec moi, et par moi, libre; libre par mon épée, par la croix, et par les trois couleurs. Plus de beys, ni de pachas, ni d'esclaves. L'affranchissement comme au temps des kalifes, et voilà! Voyez-vous cette casquette, disait-il, je la poserai sur l'aiguille de la Mecque, et la civilisation tournera tout autour. Je ne la quitterai qu'à ce moment. Et alors nous rouvrons les saintes bibliothèques. Nous appelons chez nous la science esclave en Europe. Nous l'appelons de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne; les chaires retentissent. L'arabe des kalifes, le grec de Platon, le latin de Tacite, courent les rues d'Alexandrie. La lumière vient encore de l'Orient: les prophéties s'accomplissent. »

Et je l'ai vu plein de ces idées étranges, et de ces projets conquérants, courir à demi nu sur le sable, emporté par un cheval, le long de la mer, appelant de sa voix forte toutes les populations qui bordent le Nil, le désert, qui s'échelonnent jusqu'aux montagnes de l'Éthiopie, tendant la main au vent, comme si le sabre courbe s'y balançait, et criant en arabe : « Peuples! peuples! voilà le fils de Kébir! »

Puis s'arrêtant tout-à-coup pour reprendre ce sourire doux et continuel dont j'ai parlé, tandis que le haut de son visage gardait la plus profonde immobilité. Et insensiblement la teinte

joyeuse se dégradait, allait se perdre dans la tristesse qui descendait de son front; et c'était encore cette immortelle douleur de Napoléon, si admirablement reproduite dans le tableau de la bataille d'Eylau.

A une époque où des vanités bourgeoises n'avaient pas encore déshonoré l'attitude familière de l'empereur, où les tailleurs et les chapeliers, à défaut de son génie, ne nous avaient pas rendu la redingote et le tricorne de Marengo, je voyais souvent Tard... croiser, par un pli héréditaire, ses bras sur sa poitrine, arrêter sa tête comme sur un piédestal, et enfoncer sa pensée dans l'espace.

Admettons un instant, sous le privilége de la poésie, que le fils légitime de Napoléon, le duc de Reichstadt, eût réalisé quelques-unes des espérances sublimes rêvées par les idolâtres du nom de son père, gens assez enthousiastes pour adorer ce nom comme un prodige, et assez irréfléchis pour le déshonorer en croyant à la facilité banale de l'illustrer deux fois de suite, et par bénéfice de race; admettons que les liens de la politique si bien et si adroitement tordus autour de l'existence du duc de Reichstadt, fussent tombés d'eux-mêmes, et que, soldat à Saint-Roch, canonnier à Toulon, général en Italie, le fils de Napoléon eût mérité de pousser nos ar-

mées sur les plages de l'Égypte où nous serions allés chercher une seconde fois ce qu'était allé chercher son père, du soleil assez chaud pour sécher les taches de sang d'une autre révolution (car après des meurtres civils il faut de la gloire : il faut choisir entre la guerre au dehors et les bourreaux au dedans); qui sait si alors la Providence n'eût pas mis face à face deux principes sortis, comme Oromase et Arimane, de la même origine, et n'eût renouvelé pour nous, peuples incrédules, ces mythes qui, d'abord sous des formes réelles, mènent les hommes par troupeaux à quelque régénération ou de sang ou de feu, et qui, plus tard, lorsqu'ils disparaissent, sont des vérités morales comme Typhon, Isis et Osiris? Pourquoi celui-ci, le Napoléon légitime, n'aurait-il pas résumé cette éternelle tendance de l'Europe à s'emparer de l'Égypte, pour remonter dans l'Inde, berceau de tout; et pourquoi celui-là, le Napoléon adultérin, n'eût-il pas été la figure de ce besoin déjà senti pour l'Afrique, sous les Mamelucks et sous les pachas, de sortir de la tutelle hébétée des sultans? C'eût été un prodige bien grand pour la terre, que ces deux hommes nés d'un même sang; mais l'un pâle comme l'Europe, l'autre bronzé comme l'Afrique, se rencontrant sous la courbe de leur sabre dans une première marche l'un vers l'au-

tre, se demandant leurs noms, et répondant tous deux : « Napoléon! — Napoléon! »

Oui, je crois à la puissance énergique et divine de la rencontre des nombres et de certaines syllabes; je crois, sans dérouler ici tous les trésors mystérieux de la cabale, que ces deux noms auraient réveillé de leur sommeil de pierre, Alexandrie, et son phare, et ses rues qui toutes regardent la mer; les bazars, les arsenaux, les tours, neuf cent mille âmes; je crois que le souffle puissant de cette double apparition aurait emporté le sable fin qui ronge tant de granits; que de cette poussière se seraient élancés les pilastres, les chapiteaux, pétrifications du dattier, et toute cette population de statues qui sont les productions naturelles de l'Égypte.

Le sol de l'Égypte ne produit que des statues qui sont faites de son sable, et du sable qui n'est fait que de ses statues. Le néant et la forme vont et viennent : aujourd'hui une pyramide, demain quelques tombereaux de sable. Le grand désert n'est qu'un amas de villes pilées.

Mais laissons le champ des suppositions, et rentrons dans la réalité de mon histoire.

Tard... joignait à son caractère, d'une trempe si énergique, des goûts simples et une grande innocence de distraction : il aimait passionnément les fleurs; un coucher du soleil dans notre Mé-

diterranée le tenait en extase; la vie orientale reprenait toujours le dessus dans ses habitudes européennes; il faisait excès de bains et de parfums, et quand la chaleur était ardente, un voile de sommeil jetait sur ses yeux cette langueur qu'ont, aussi bien que les lions et les tigres, les femmes de l'Orient.

Avant d'aller plus loin, je dois prévenir que Tard... était fou : mais sa folie n'était qu'une monomanie philosophique; elle était si bizarre qu'il serait puéril de la rapporter, si elle n'expliquait le dénoûment de sa vie, si elle ne justifiait pleinement la fatale circonstance qui l'a amené. Je ne sais dans quelle lecture insensée il avait puisé son système. Il ne croyait ni à la mortalité de l'âme, ni à la mortalité du corps. La mort, autant qu'il a pu me le définir, n'était qu'une mutation de pays, un voyage forcé. L'homme assassiné ou présumé mort à Paris se retrouvait à Berlin ou à Londres; il niait hautement la disparition complète. Ainsi il disait avoir rencontré quelque part, se promenant ensemble, Rousseau et Raynal, Buffon et Linnée; et, selon lui, les fossoyeurs étaient des sinécuristes, les cimetières des plaisanteries. Avec de pareilles croyances et le secours officieux de la logique, le meurtre n'était qu'un enlèvement, l'arrêt de mort un passeport visé pour l'étranger. Je crois que sa fatale extrava-

gance provenait d'un accident assez explicable au fond : dans son enfance, et peut-être à propos de quelque soulèvement tenté en faveur de ses droits au trône des Pharaons, il avait poignardé au Caire un conducteur de chameaux; quelques années après cet assassinat ou ce duel, il avait rencontré ou cru rencontrer le même homme à Alep. Maintenant, le conducteur de chameaux avait-il été la victime de l'application de son système, ou l'idée première de son erreur? c'est ce que je n'ai jamais su. Quoi qu'il en soit, il niait la mortalité du corps.

Il était arrivé à cet âge de la vie où le contraste d'une position précaire avec les vœux immenses de l'avenir cesse d'être en équilibre. La poésie s'évanouissait. « La douleur, m'assurait-il un jour, n'est pas d'ignorer son père : on pleure sur le sort des bâtards; il y a du préjugé dans cette compassion. Citez-moi une famille, une seule, à la circonscrire du grand-père au petit-fils, qui n'ait dans son sein une fille sans mœurs, un fils débauché, un membre enfin dont l'existence ne compromette le nom qu'il porte? Je ne parle pas des douleurs gratuites qu'on est obligé de partager à la mort de ses proches; on a toujours cinquante décès à regretter avant la fin de sa carrière. Le bâtard est exempt de ces chagrins-là. Du reste, jusqu'à la preuve du con-

traire, il a le droit de se croire fils de duc, de prince, de roi même. Si je n'étais le fils de l'empereur, je voudrais être bâtard; mais ce qui est un éternel désespoir dans le cœur, c'est de savoir qui l'on est, et de voir l'immense intervalle qui sépare ce qu'on est de ce qu'on pourrait être : à quel signe, par quel nom se faire reconnaître, légitimer par la foule qui me croirait plutôt si je lui annonçais, qu'au lieu du fils de Napoléon, je suis le fils de Dieu? »

Ces réflexions amères présageaient la résolution qu'allait prendre Tard.... Fatigué des lenteurs qu'apportaient à son voyage deux oncles respectés, négociants recommandables, dont l'un avait été proposé plusieurs fois avec succès à la représentation nationale, Tard... se plaignit de leur parcimonie; il ne concevait pas qu'ils lui refusassent l'or nécessaire à sa prise de possession de la couronne des kalifes. Les honnêtes commerçants, sans nier la naissance auguste de leur neveu, eussent préféré augmenter leur famille d'un bon teneur de livres, plutôt que d'un Pharaon Ier, d'un Aroun, ou d'un Abasside. L'argent de l'expédition fut refusé.

Un jour que je me promenais sur le port de Marseille avec lui, il se prit à jouer avec un petit couteau de deux pouces de longueur, puis il me pria de l'attendre; il revint ensuite froide-

ment me dire, en pliant son couteau : — « Je viens de faire partir mes oncles pour l'Amérique; dans votre langage, je viens de tuer mes deux oncles [1]. »

En même temps deux gendarmes de la marine complétèrent ma stupéfaction, en arrêtant par ces mots l'expéditif neveu : — « Au nom de la loi! Napoléon Tard..., vous êtes notre prisonnier; vous avez assassiné vos deux oncles. »

Conduit aux assises d'Aix, Napoléon Tard... ne démentit point son caractère. Sa folie métaphysique sur la mort ne le sauva point. Que pouvait-il y avoir de commun entre dix ou douze jurés de province et cet être excentrique qui ne daigna pas même leur expliquer la moralité de son action. Des négociants de Marseille décidèrent gravement s'il fallait lui couper le cou ou le brûler à l'épaule. Ce jour-là, ces estimables patentés durent négliger la bourse. Je ne veux pas dire par là que cette considération entra pour beaucoup dans la sévérité de leur jugement, et que c'est parce qu'ils manquèrent la vente de douze sacs de cochenille, au moins, que Tard... fut condamné à mort.

Il marcha au supplice sans peur, sans plainte, fort de l'idée qu'il n'allait point mourir. Il ne

[1] Un des deux a survécu à l'assassinat.

laissa échapper que ce sourire moitié sinistre, moitié divin qu'on lui connaissait.

Il dut même être bien content de voir tant de fleurs et de fruits sur la place où on le conduisait.

Ce lieu de supplice est embaumé deux fois la semaine de toutes les merveilles végétales de la Provence; le Delta du Midi. Le Nil n'est pas plus généreux que le Rhône et la Durance. Il crut qu'ils étaient pour lui, ces parfums! Dépouillé de la cravate, le cou libre, l'œil clair et riant, il marcha à travers la foule, comme il allait à travers la campagne.

Si l'on avait voulu lui permettre d'avoir un œillet à la boutonnière et un jonc à la main!

Il était sur la place du marché, à Aix, un jour de marché.

C'est l'usage: à Aix, on guillotine les jours de marché, afin que les paysans qui retournent dans leurs montagnes aient quelque chose à raconter de la civilisation des villes. Il ne faut pas qu'ils rentrent les mains vides.

A Aix la guillotine est fixée au milieu des pyramides de pommes, entre des corbeilles de raisins et des gerbes de fleurs. On est très-poétique dans le Midi. On finira par attacher un chapeau de bergère au sommet de la guillotine. Et quelle

guillotine encore! une guillotine de province, vieille et sale comme un juge au parlement.

Par un beau soleil de Provence, sa tête impériale tomba sous le couteau de la guillotine : le sang de Napoléon jaillit sur le pavé.

Un jour que le bourreau était venu à Marseille pour acheter une meilleure lame et deux ais plus solides, un jeune homme, on me permettra de ne pas le nommer, reçut de la part de Tard... une casquette.

C'était celle qui devait couronner le minaret de la Mecque, et rallier la civilisation de l'Orient.

Léon GOZLAN.





LES MUSÉES EN PLEIN VENT.



On doit regarder comme un des plus notables agréments de Paris toute la jouissance qu'on peut s'y procurer pour rien. C'est une des villes du monde où le pauvre s'amuse le plus, et, parmi ces plaisirs qui s'offrent gratis à un chacun, les boutiques de gravures occupent incontestablement un rang fort distingué.

Les boulevarts, les passages, les quais, particulièrement le quai Voltaire et le quai Malaquais,

sont des espèces de galeries populaires, d'expositions permanentes, où les amateurs trouvent sans cesse à se récréer. Ce n'est pas comme le Louvre et le Luxembourg qui ne s'ouvrent au public que le dimanche; ce n'est pas comme le salon des peintres modernes qui revient une fois tous les trois ou quatre ans : les magasins d'estampes sont là tous les jours et pour tout le monde. Point de suisse ni de factionnaire qui vous observe; s'y arrête qui veut; personne n'est repoussé, pas même celui qui porte une casquette au lieu d'un chapeau, une veste au lieu d'un habit. Je ne connais guère de plaisir moins aristocratique et qui réalise mieux, pour un moment, la chimérique égalité des philosophes. Le millionnaire est coudoyé par le mendiant, l'homme de génie supplanté par le garçon perruquier : en un mot, c'est un nivellement parfait, une promiscuité plus que saint-simonienne.

Une seule chose m'intrigue, je l'avoue, quand je songe à un magasin d'estampes : comment le marchand peut-il vivre? Ou je me trompe fort, ou ce commerce-là doit donner de maigres profits. Je comprends très-bien qu'un marchand de comestibles étale ses denrées, son gibier, ses volailles, ses pâtés, ses poissons, ses fruits : s'il s'adresse à la vue, c'est pour tenter un autre sens; il sait bien qu'on ne mangera pas

tout cela avec les yeux. Mais une gravure, c'est différent; tout ce qu'on peut en faire, même quand on la tient, c'est de la regarder. Or, je le demande, est-il probable qu'on ira l'acheter, lorsqu'on est libre de la voir tant qu'on veut, sans qu'il vous en coûte un sou? Tous les promeneurs se sont fait une douce habitude de cette jouissance économique; ils vont de boutique en boutique, de station en station, et, quand ils ont bien regardé, ils s'en retournent pleinement satisfaits; cela ne leur laisse aucun regret, aucun désir. Remarquez-le, les curieux sont toujours en grand nombre : quant aux acheteurs, on n'en voit point, et c'est précisément là ce qui m'inquiète et m'embarrasse. A moins que la province n'offre de larges débouchés, c'est pour moi un problème que l'existence du marchand d'estampes.

Du reste, si le marchand n'est pas heureux, le passant par compensation l'est infiniment. Je suppose que mon lecteur a plus d'une fois passé dans la rue du Coq, devant la boutique du célèbre Martinet. C'est là qu'on peut juger quel attrait a pour l'homme la représentation de lui-même. Il n'y a presque pas un individu, jeune ou vieux, homme ou femme, désœuvré ou appelé par ses affaires, qui ne s'arrête un moment pour contenter sa curiosité, ou qui du moins ne jette en

passant un coup d'œil scrutateur sur ces vitres bariolées de figures. Aussi la presse y est-elle toujours fort grande. Comme ce musée se trouve dans un quartier singulièrement fréquenté, on s'y précipite avidement, on s'y dispute les places. Il faut faire queue si l'on veut voir, il faut attendre son tour; et, lorsqu'à force de persévérance et de poussades on s'est faufilé au premier rang, lorsqu'on a fini son examen, c'est un autre travail pour sortir de là : on se trouve cerné, bloqué, emprisonné par une épaisse muraille de badauds qu'il faut démolir à coups de coudes, de genoux et d'épaules, avant de continuer sa route; car le Parisien est d'une patience mirifique, dès qu'il y a quelque chose à voir; il attendrait des siècles derrière vous, plutôt que de s'en aller sans avoir vu. Et notez que, parmi les regardants, il se trouve parfois de minutieux observateurs qui, sans pitié pour le prochain, restent des heures immobiles devant une gravure, l'étudient dans tous ses détails, la savourent avec une lenteur allemande, sans se soucier le moins du monde des malheureux qui aspirent à leur succéder.

Il n'y a qu'un moyen à Paris de circuler librement, même dans la foule la plus compacte; voulez-vous que je vous donne ce beau secret? le voici : c'est d'être maçon, c'est d'avoir ses ha-

bits de travail, une veste et un pantalon tout blancs de plâtre. Ces vestes et ces pantalons-là sont bien connus, je vous en réponds, des élégants qui vont à pied. C'est une espèce de fléau qui fait trembler tout le monde : aussi du plus loin qu'on aperçoit un maçon, chacun s'empresse-t-il de se détourner et de lui laisser le passage libre; il n'a jamais besoin, lui, de s'écarter de sa route; sans crier gare, il se fait faire place. La presse est-elle grande, on se tient à distance; on fait cercle autour de lui comme autour d'un pestiféré. Il peut, tout en déjeunant, regarder à son aise les caricatures; personne ne le touche, et, s'il veut se retirer, il verra le flot de l'assistance s'ouvrir respectueusement devant lui. La cause de tout cela est sa redoutable veste, épouvantail des habits propres, attendu que qui s'y frotte, je ne dirai pas s'y *pique,* mais s'y *blanchit* infailliblement; et, à coup sûr, il y a tels de nos fashionables qui aimeraient beaucoup mieux être piqués, blessés même, pourvu qu'il n'y parût pas, que de voir ainsi leur beau drap, noir ou bleu, poudré à neige en pleine rue.

La foule, suivant moi, est un grave inconvénient qui gâte le plaisir. Aussi n'est-ce pas chez Martinet qu'il faut s'arrêter : il y a tant d'autres étalagistes dont les cartons sont bien fournis, et chez lesquels on peut badauder plus à son aise.

Quelques spectateurs, fort bien; mais il ne faut pas de cohue. Quelle suprême félicité, une fois tous les mois, de rôder, de faire sa ronde, de passer en revue la devanture du magasin d'estampes, pour se tenir au courant des nouveautés! Quelle variété d'objets! des gravures au burin, des lithographies, des aquarelles, marines, paysages, monuments, vignettes, caricatures! tout se présente pêle-mêle et dans un piquant désordre: croquis informes, boutades d'artistes, assortiments de portraits, compositions grotesques, diableries, scènes de caserne et de guinguette, archives de nos mœurs, de nos ridicules, de nos opinions, de nos révolutions. Les anciennes célébrités et les notabilités contemporaines, les princes, les députés, l'Institut, M. Enfantin et Paganini, le duc de Reischtadt et le duc de Bordeaux, tous les temps, tous les partis sont là, confondus, forcés de se souffrir et de vivre ensemble.

Ce serait chose curieuse de suivre l'historique de la caricature, et de voir les révolutions que ce genre a subies dans notre siècle. Quelle immense différence, pour les idées et pour l'exécution, entre ce qui se faisait sous l'empire et ce qui s'est fait depuis la restauration! Comme nos anciennes charges paraissent plates et insipides auprès des délicieuses et bouffonnes es-

quisses d'Henri Monnier, des têtes d'animaux de Grandville, métempsycose si plaisante, et des innombrables bambochades, des tableaux si naturels et si fins du grand artiste Charlet!

Mais, il est temps de le dire, la description de toutes ces œuvres d'art, que chacun connaît et peut voir encore tous les jours, n'est point le but spécial de ce chapitre. Une pensée plus grave m'occupait lorsque je l'ai entrepris : c'est ici, à proprement parler, une réclamation au nom de l'honnêteté et de la décence publique; c'est un réquisitoire, un acte d'accusation contre des hommes coupables que l'autorité semble craindre de réprimer. Tout le monde comprend déjà ce que je veux dire, car tout le monde les a vues ces compositions licencieuses qu'on étale ouvertement dans Paris et qui nous inondent depuis quelque temps.

La vérité exige que nous en fassions la remarque : c'est depuis juillet 1830 qu'on s'est mis à outrager ainsi publiquement les mœurs; non que je veuille tirer de cette date et de ce rapprochement aucune conséquence fâcheuse pour notre révolution; je ne prétends pas lui faire porter la responsabilité de tout le mal qu'on peut commettre en abusant de la liberté qu'elle nous a donnée; mais il n'est pas moins vrai que l'invasion de ces estampes scandaleuses coïncide

avec l'établissement du nouvel ordre politique. Depuis long-temps on n'avait osé porter à ce point l'indécence et le cynisme, et pour retrouver pareil déréglement, pareil oubli de toutes les lois de la pudeur, il nous faudrait, que sais-je? rétrograder jusqu'au directoire, jusqu'au dix-huitième siècle, jusqu'à la régence.

De tout temps, en effet, il s'est trouvé des malheureux que le besoin ou une imagination dépravée poussait à déshonorer leur plume ou leur burin par des productions licencieuses; mais le public n'en était point scandalisé, et si un marchand se hasardait à vendre des gravures libres, du moins il les vendait en cachette, sous le manteau.

Maintenant, au contraire, les peintures les plus immodestes paraissent à découvert, et cela est venu si subitement qu'il est difficile de n'en pas être frappé. Pour ma part, je doute que l'autorité ait fait son devoir en tolérant si long-temps un pareil dévergondage. Elle laisse publier les gravures qui l'attaquent et la vilipendent elle-même, et de cela on peut la louer, bien que dans ces derniers temps la caricature politique soit descendue aussi à d'étranges licences, et qu'elle n'ait pas craint de faire usage de personnalités; mais bien certainement l'autorité a le droit d'empêcher qu'on ne blesse, comme on le

fait tous les jours, la pudeur et la morale, et ce n'est pas dans cette occasion qu'on l'accuserait d'employer l'arbitraire et de gèner la liberté individuelle. Tous les honnêtes gens, je l'affirme d'avance, l'appuieraient de leur suffrage, et il n'y aurait qu'un cri pour approuver sa conduite.

A son défaut, c'est à nous, particuliers, de faire la police, et je vais l'essayer ici. Je suis même surpris, je l'avoue, de n'avoir entendu encore aucun moraliste, aucun journal élever la voix pour flétrir les excès dont je parle. Il est impossible qu'on ne les ait pas remarqués; il est impossible également qu'on les approuve. Pourquoi donc se taire? Serait-ce qu'on regarde cela comme une chose de nulle importance? Dans ce cas, je pense bien différemment, et c'est pour cela que je prends la parole. Je me porte dénonciateur des outrages qu'on fait chaque jour à la décence; je cite les coupables au tribunal de l'opinion, dont nous sommes tous en tout temps justiciables. Si on les a laissés tranquilles jusqu'ici, je vais leur payer les arrérages de blâme qu'on leur doit. Il ne faut pas que de semblables exemples puissent être donnés impunément; il faut que la pudeur publique trouve un organe et un défenseur, de peur que, si aucune protestation ne se faisait entendre, nous ne parussions tous de connivence avec les délinquants.

Certes, ce serait un grand, un effroyable malheur, si les estampes dont je parle exprimaient la pensée générale, s'il fallait expliquer leur apparition par un besoin correspondant des esprits, si elles avaient été provoquées et inspirées par la corruption intime de nos cœurs, si enfin on les exposait chaque jour avec l'approbation tacite du public. Dans ce cas, je les regarderais comme le plus sinistre des présages.

Mais, je puis bien le dire ici sans être démenti, des gravures libres, publiquement mises en vente, sont de nos jours quelque chose d'étrange, d'intempestif, une sorte d'anachronisme moral.

Il s'en faut bien que tout le monde applaudisse à une pareille impudeur, et il suffit, pour s'en convaincre, d'observer l'impression que les passants en reçoivent : j'ai vu plus d'une fois de bons bourgeois, des pères de famille, d'honnêtes citoyens portant l'uniforme de la garde nationale, que ces estampes scandalisaient profondément, et qui confiaient hautement à tout ce qui les entourait l'impression de leur vertueuse indignation.

Ainsi donc le désordre que j'attaque est loin d'avoir l'approbation publique. J'aime à croire, au contraire, que ce sont là des excès purement individuels; j'aime à supposer, dans ceux qui s'en rendent coupables, de l'irréflexion, du ver-

tige. Quelques écervelés, qui ne savent pas mesurer les conséquences des choses, n'y voient peut-être qu'un badinage, que des joyeusetés pardonnables à la rigueur. Peut-être aussi, dans notre siècle industriel où le lucre est la règle de tout, n'est-ce là qu'une spéculation mercantile, une entreprise comme une autre, qu'on espérait voir prospérer et donner de gros bénéfices. J'ignore si on en trouve effectivement le débit, de ces dessins effrontés; mais ce que je sais, c'est qne le plus brillant profit est une triste chose, lorsqu'il résulte d'un travail déshonnête, lorsqu'auteur, éditeur, acheteur sont obligés, pour ainsi dire, d'entrer en complicité de crime et en partage d'ignominie. Je ne conçois même guère les marchands comme j'en ai remarqué quelques-uns, qui ont des filles, des jeunes personnes, et qui n'en exposent pas moins derrière leurs carreaux des images libidineuses.

Eh quoi! les promenades seront donc désormais des endroits dangereux, où mille embûches attendront l'innocence et la pudeur! Un père, une mère devront craindre que leurs enfants, à peine échappés des lisières, ne soient fatalement impressionnés par des images lascives! Quelle école, en effet, pour ce premier âge à qui l'on doit tant d'égards, que les gravures qui se pu-

blient depuis quelque temps! quels instituteurs pour lui que de pareils artistes!

Non, cela ne peut être toléré. Nous avons tous des filles, des sœurs, des épouses, des mères que nous voulons qu'on respecte. Laissons à l'enfant son ignorance et à la femme sa modestie. C'est un scandale que celle qui n'y voit point de mal, contemple ingénûment ces coupables productions; c'est un autre scandale que celle qui comprend, jette en passant un furtif regard sur ce qu'elle n'ose envisager en face. Un homme même, ne craignons pas de le dire, un homme ne peut se défendre de quelque confusion à l'aspect de ces figures impudiques. Grande est en effet la différence entre les conduites privées et les principes ostensibles et publics.

Que peut penser un étranger, un Russe, un Allemand, qui se promène pour la première fois dans Paris, et qui ne voit dans nos magasins d'estampes que des compositions libres et des groupes lascifs?

Quelle idée veut-on qu'il prenne de nous?

Malheureusement c'est à qui, dans ce genre, ira le plus loin : il y a émulation; on enchérit les uns sur les autres; car il est de la nature de l'homme d'avancer toujours, dans le mal comme dans le bien. Aussi Dieu sait où l'on en viendra,

si cette licence n'est promptement réfrénée. De coupables artistes ont trouvé moyen de rendre indécents les sujets naturellement les plus chastes. S'ils représentent l'intérieur d'une famille, une scène de ménage, ils y impriment le cachet de l'immoralité; on sent que c'est la main du vice qui a souillé, en le traçant, le portrait de la vertu. Tout a été pollué par eux, les caresses conjugales, la maternité, l'allaitement; on ne peut regarder, sans que la rougeur de l'embarras et de la honte vous monte au front, les compositions même où ils ont mêlé des enfants, innocentes et saintes créatures, dont ordinairement la présence purifie tout!

L'intrépidité du vice est poussée si loin, qu'il y a, si je ne me trompe, quelques-unes de ces estampes qui ne sont pas mêmes anonymes : on les signe, on en fait trophée, on en réclame la gloire. Quel mépris de toutes les convenances! quelle fureur de se diffamer soi-même! comme il faut être cuirassé d'impudence, pour ambitionner une aussi flétrissante célébrité! Est-il possible que des artistes connaissent si peu les obligations que ce titre leur impose? Puisqu'ils les ignorent, je m'en vais les leur apprendre : la plume, le pinceau, le crayon, le burin, le ciseau, sont choses sacrées; celui qui abuse de ces nobles instruments pour encourager les coupa-

bles passions de l'homme se rend indigne de les manier. Il n'y a pas de sophisme qui puisse ébranler le principe que je pose. La mission des lettres et des arts est d'augmenter l'attrait de la vertu, d'élever les âmes par la contemplation du beau, d'épurer nos sentiments et nos pensées, de tempérer nos mauvais désirs, de nous rendre meilleurs, de nous fournir d'honnêtes distractions, et non de démolir les peuples, de salir les imaginations, de préparer des amorces au vice, de multiplier les tentations du crime, de seconder en un mot et d'irriter les perverses inclinations de notre nature. C'est déroger à la dignité de l'art, c'est avilir et déshonorer une profession sublime, c'est dégrader tout ce qu'il y a de noble au monde, c'est tomber du ciel dans la boue, c'est enfin faire œuvre de mauvais citoyen, que de blesser la décence, d'outrager les mœurs par des ouvrages destinés à la publicité, que ces ouvrages soient des écrits, des dessins, des tableaux ou des statues.

Parcourez la série des hommes célèbres : tous les grands poètes, tous les grands artistes ont été chastes dans leurs productions. Tous ont montré sur ce point une retenue, un scrupule, un sentiment des bienséances, une circonspection admirables. Le génie sent confusément qu'il serait infidèle à son mandat, s'il oubliait de rester fi-

dèle à la pudeur. Aussi voyez Homère quoique Grec, voyez Virgile quoique Romain; voyez, dans le christianisme, Dante, Raphaël, Michel-Ange, Le Corrège, Milton, Racine, Bernardin de Saint-Pierre, Châteaubriand, Walter-Scott, Lamartine. Quels hommes! quelle chasteté de pinceau! comme ils ont respecté, comme ils ont maintenu dans sa pureté virginale ce génie qu'ils reçurent du ciel pour enchanter et pour édifier la terre! Qui ne voit combien cette palme est à envier? qui ne sent combien cette gloire sans reproche est une belle auréole au front de l'artiste ou de l'écrivain?

On a beau faire et beau dire; on a beau entasser les subtilités et les quolibets : la conscience décide nettement que ceux qui font ainsi font bien, que ceux qui font autrement font mal. Le talent, don magnifique de la Providence, ne saurait avoir été jeté parmi les hommes pour les égarer, pour leur complaire au détriment des mœurs et de la vertu. Il a une plus noble tâche à remplir, et tant pis pour lui s'il trompe sa destinée; car une loi équitable et mystérieuse semble avoir établi que la supériorité serait la récompense de la sagesse, et voilà pourquoi, dans l'histoire de la littérature et des arts, on trouve que les plus austères et les plus purs sont aussi les plus renommés et les plus grands.

En vain m'objecterait-on que les gravures dont je parle ne sont pas précisément des obscénités, qu'on y garde une certaine mesure, qu'on n'y soulève point tous les voiles. Je maintiens que le délit d'outrage aux mœurs est ici parfaitement caractérisé. A qui ferait-on accepter ces excuses dérisoires? ne sait-on pas qu'au moyen de semblables escobarderies on éluderait toutes les lois de la morale? ne sait-on pas qu'il y a moyen d'être indécent avec des draperies, comme il y a moyen aussi d'être chaste, même avec la nudité la plus entière? Certainement, il y a tel Apollon, telle Vénus antique, mille fois moins inconvenants et surtout mille fois moins dangereux que ces figures gazées tout juste assez pour allumer l'imagination sans trop effaroucher l'honnêteté. Mieux vaudrait une effronterie complète, mieux vaudraient des peintures tout-à-fait immondes; car alors, il faut le croire, l'indulgence cesserait et on mettrait un terme à l'audace des coupables; au lieu que ces malheureuses compositions, qui ont l'air de ne pas franchir toutes les bornes, apprivoisent doucement au vice sans que la luxure y perde rien.

Et observez que la lithographie, cet ingénieux procédé qu'on a tourné au mal comme tant d'inventions utiles, donne le moyen de les multiplier et de les répandre avec une profusion et une faci-

lité déplorables. Mais qui donc enfin exploite une si dégoûtante industrie? Je ne crois pas me tromper en disant que ce sont des jeunes gens. Chose étrange! funeste délire dont l'aspect contriste le philosophe! Ceux qui contaminent ainsi le crayon et le papier sont peut-être (car aucune contradiction ne doit étonner dans l'homme), sont peut-être les mêmes qui affichent un ardent civisme, qui demandent à grands cris plus de liberté, plus de bonheur pour la France : ils prétendent aimer la patrie, et ils lui font un mal irréparable. Quelle absurde inconséquence! vice et liberté, choses incompatibles, véritable antinomie! Quoi! nous vivons dans un siècle de réformes, dans un temps de régénération, comme on dit, et voilà les principes qu'on y propage! On croirait vraiment parfois que certaines gens ont compris notre dernière révolution comme le droit acquis à chacun de braver toutes les censures, de mépriser toutes les bienséances, de secouer tous les jougs, de contrevenir à toutes les lois. Si c'était là, en effet, cette civilisation et cette perfectibilité tant vantée, mieux vaudrait cent fois la barbarie : la barbarie est inculte, mais du moins elle n'est pas moisie.

Jeter dans la circulation des ouvrages immoraux est à mes yeux une action des plus graves, et beaucoup de ceux qui s'en rendent coupables

n'ont pas réfléchi, j'en suis sûr, aux conséquences qu'elle entraîne. Le mal que peuvent produire ces productions déhontées est immense et incalculable. Qu'on y songe, en effet : cela ne se borne pas à un lieu, à un temps; cela reste, cela circule, cela exerce une influence dont on ne peut assigner les limites. Le mal en existe-t-il moins, parce qu'il n'est pas immédiat et visible, parce que ce n'est point un fait accompli à telle heure et en tel endroit, un acte du corps qui se puisse constater comme un vol ou un meurtre sur le lieu et à l'instant même du délit? Un mauvais livre, un dessin obscène iront corrompre les générations futures après avoir corrompu les contemporains. On ne sait dans quelles mains ils tomberont; on ne sait quelles pensées ils feront naître, ni quels crimes seront conseillés par eux. Et nul doute que la responsabilité de tous les excès et de tous les malheurs auxquels ils auront contribué jusqu'à leur anéantissement ne doive peser sur ceux qui ne rougissent pas de les mettre au jour.

Si l'on avait l'histoire fidèle d'une de ces indignes productions depuis qu'elle a été lancée dans le monde, si l'on pouvait suivre, récapituler, additionner toutes les passions qu'elle a stimulées, tous les enfants qu'elle a corrompus, tous les cœurs qu'elle a pervertis, tout le venin,

tous les ferments de vice qu'elle a jetés dans le corps social, il y aurait de quoi effrayer l'auteur lui-même.

Il n'y a que les esprits frivoles, les hommes à vue courte, les gens qui rient de tout, même de l'opprobre, qui puissent regarder les égarements de cette espèce comme d'innocentes plaisanteries. On prend des précautions contre les fléaux physiques : n'en doit-on pas prendre aussi contre l'invasion des vices? n'y a-t-il pas l'hygiène des âmes comme celle du corps? si une épidémie qui attaque notre chair est une chose si terrible, ne redoutera-t-on point celle qui vient gangrener nos cœurs? sera-ce un forfait irrésistible que d'enfreindre les lois sanitaires d'un pays et d'y apporter la peste, et ne sera-ce rien que d'y infecter la pensée publique? Qui osera dire que la pudeur soit moins importante que la santé? qui osera dire que la salubrité des mœurs ne mérite pas autant d'attention que celle des rues?

Je regarde donc un livre et un dessin licencieux, rendus publics, comme des objets très-funestes, et si on me demandait lequel des deux l'est davantage, je répondrais, je crois, que c'est le dessin. Il n'y a rien de tel que ce qui frappe nos yeux : la vue est dans l'homme le sens le plus énergique, celui qui nous transmet les im-

pressions les plus vivaces et les plus profondes. Il faut acheter un mauvais livre, et tout le monde n'a pas de l'argent à mettre à de pareilles emplettes; tout le monde non plus ne sait pas lire. Mais une estampe exposée dans la rue, et dont la vue ne coûte rien, porte son poison dans tous les cœurs sans exception : elle parle un langage qui n'a pas besoin d'être interprété, et que tout le monde comprend sans truchement; elle exhorte au vice avec la plus terrible éloquence.

Ce qu'il y a de plus affligeant, c'est de voir que l'art en général s'engage, depuis quelque temps, dans cette malheureuse voie. Je ne sais qui lui a imprimé une si pernicieuse tendance; mais, sous ce rapport, le dernier salon frappait l'observateur. Or est-il étonnant qu'on voie dans la rue des gravures immodestes, lorsqu'au Louvre même on se complaît à nous représenter des tableaux voluptueux et des nudités sans motif.

Assurément, pour blâmer cela, il n'est pas besoin d'être bigot, rigoriste, puritain : il suffit d'être honnête homme et d'avoir un tant soit peu réfléchi. Ce n'est pas comme chrétiens, ce n'est pas au nom d'une loi divine que j'interpelle ici les artistes : je leur parle au nom de l'honneur, qui est la dernière religion du peuple, et dont on reconnaît toujours la juridiction, pour peu qu'on s'estime soi-même. J'invoque la seule chose

que l'on comprenne aujourd'hui, les intérêts positifs, matériels, palpables de la société.

Des hommes qui se croient de profonds penseurs traitent la pudeur de préjugé : à la bonne heure. Mais, à moins que ces gens d'esprit-là ne soient les plus grands sots de la terre, je parie bien que, quand ils veulent se marier, ils n'ont garde d'aller choisir une compagne délivrée du préjugé de la pudeur, et que, s'ils ont une fille à élever, ils ont grand soin de la laisser et de l'entretenir dans le même préjugé. Pour mon compte du moins, quoique j'aie aussi l'orgueil de me croire au-dessus de quelques préjugés, je sais qu'il m'eût très-fort déplu d'avoir ou une mère, ou une sœur, ou une épouse, ou une fille, dégagée du préjugé dont nous parlons. Les esprits étroits peuvent seuls regarder la pudeur comme une convention frivole; les hommes d'état et les véritables philosophes savent bien quelle est son importance sociale, et combien il y a de danger à la laisser outrager impunément.

On voit qu'en réfléchissant sur cette nature, il est possible de rattacher des considérations bien sérieuses à un désordre que beaucoup de personnes regardent peut-être comme une bagatelle. Que les artistes respectent donc le public et se respectent eux-mêmes; car, ainsi que l'a dit excellemment Victor Hugo, c'est quand

on a toute liberté qu'il sied de garder toute mesure. Si on persiste à nous inonder de lithographies indécentes, les honnêtes gens seront obligés de réclamer l'intervention de l'autorité, et elle défendra au moins de les exposer en vente, si elle n'a pas le droit de les faire supprimer. N'y aurait-il pas, en effet, une insigne contradiction à les laisser paraître, tandis qu'on distribue des prix de vertu, que la philantropie cherche à augmenter la moralité des masses, qu'on affecte un respect délicat pour la décence, qu'on fait couvrir les écoles de natation et mettre des feuilles de vigne aux statues dans les jardins publics?

Peintres, dessinateurs, gens de lettres, ne jouez pas avec les mœurs; ce n'est point là de la gaieté, sachez-le bien; c'est de l'impudence. Laissez à l'homme ses illusions, dans l'intérêt même de son bonheur; rappelez-vous qu'ici-bas la réalité est toujours affligeante, et que l'imagination seule est poétique.

Amédée POMMIER.





LES FILLES D'ACTRICES.



Mlle ROSE D*** A Mlle JENNY R***.

Paris, 1er mai 1832.

Ma chère cousine,

Je suis bien malheureuse, et je veux te faire part de toutes mes peines; car, dans les rôles que l'on me fait apprendre malgré moi, j'ai lu souvent que les peines diminuent à les partager avec une amie. Oh! mon Dieu, je suis tout effrayée; mon sort est décidé; je sais déjà mon

rôle par cœur; j'assiste aux répétitions tous les jours ; mon nom est sur l'affiche; me voilà livrée au public; on veut que je débute avant un mois : j'en mourrai. Mon Dieu! mon Dieu! quand on n'a qu'une fille, peut-on la destiner au théâtre! Mais elle est perdue. Cette vie-là me répugne et me dégoûte. Que ne suis-je née dans la rue Saint-Denis, entre deux ballots! Que ne suis-je la fille d'un marchand de bonnets! Ma Jenny, tu as du bonheur, toi, ta mère ne te fait pas réciter des vers du matin au soir; tu n'es pas condamnée à Racine et à Molière du soir au matin. On ne te traîne pas au théâtre en plein jour, au moment où il est si doux de se promener aux Tuileries! A midi, quand le soleil est chaud et l'air pur, il faut, moi, que je respire dans les coulisses! Tu vas au spectacle, toi; moi, je vais au théâtre. Si tu savais ce que c'est qu'un théâtre à midi, sans spectateurs et sans lustre; c'est affreux comme une tombe vide. Figure-toi d'abord trois quinquets qui fument plus qu'ils ne brillent; un pompier qui s'ennuie, un directeur qui gronde, s'il est vieux; qui vous dit des douceurs (ce qui est pis), s'il est jeune; des acteurs qui se disputent, des actrices sales et fières; de temps en temps un pauvre auteur qui hasarde une observation avec une timidité d'écolier; enfin quelques habitués qui ont leurs entrées, qui donnent

des poignées de main aux *jeunes premiers*, qui lorguent toutes les figures nouvelles. Ces mœurs-là me sont odieuses! Quand on te parle, on te dit *Mademoiselle Jenny*, à toi! Moi, c'est fini! on m'appelle à présent *la Rose D****, tout court; car il n'y a plus de respect possible pour moi: j'ai perdu cette obscurité qui fait l'indépendance, qui permet de sortir sans être reconnue, sans qu'on vous montre au doigt, sans qu'on vous dise en passant: C'est *la Rose D****. Je suis marquée! Chacun, pour cinquante sous, achètera le droit de me reconnaître. Quand tu seras mariée, eh bien! tu porteras le nom de ton mari: on mettra *madame* sur ton adresse. Moi, j'aurais beau me marier cent fois, je suis demoiselle à tout jamais! Ah! je suis bien malheureuse. Si mes parents avaient été riches comme les tiens, comme toi j'aurais existé dans le monde, j'aurais été une bonne femme de ménage, je le sens; j'aurais vécu dans l'obscurité la plus profonde, entre les quatre murs de ma maison, pour mon mari et mes enfants! Hélas! je n'étais pas destinée à ce bonheur bourgeois, si simple et si vrai. On me lance dans une vie de confusion, de tourbillon, de rotation continuelle; cela me fatigue et me tue; il faut que je n'aie pas une organisation d'artiste, car j'aimerais mon mari, j'aimerais à ranger un ménage, à tricoter, à plier des

chemises, à tenir un petit enfant sur mes genoux; je ne voudrais être que la femme de mon mari, je voudrais n'avoir de charmes que pour lui, ne plaire qu'à lui! J'ai des goûts, tu vois, très-peu dramatiques; je rougis facilement; ma timidité est excessive. Comment, avec cela, paraître sur la scène! Ah! que l'on est bien dans une loge, à côté d'une mère, à regarder avec la lorgnette une pauvre actrice qui s'efforce de rire ou de pleurer! On vient la voir quand on veut; quand on a envie de rire ou de pleurer, on prend son billet au bureau, et tout est dit. Mais l'acteur est forcé; c'est le fou du peuple, il faut qu'il le fasse rire ou pleurer! Et si je suis joyeuse, moi, lorsque vous me demandez des larmes; et si j'ai perdu ma mère lorsque vous voulez ma gaieté. C'est affreux, Jenny! Plains-moi, écris-moi, relève un peu mon courage, si tu peux, j'ai besoin que tu penses à moi, que tu me consoles; dis-moi que tu ne rougiras pas de m'appeler ta cousine, même quand j'aurai débuté, quand je serai une actrice? Ce mot-là m'épouvante, je ne peux ni l'entendre, ni le prononcer sans frémir. Adieu, ma bonne, ma chère Jenny; plains-moi comme je t'aime.

Ta cousine Rose D***.

Mlle JENNY A Mlle ROSE.

Paris, 15 mai 1832.

Ma chère cousine,

De quoi te plains-tu donc? que désires-tu? Nous ne nous comprendrons guère, car nous ne nous ressemblons pas. Ce qui fait ta peine, fait mon bonheur; ce qui cause ta joie, cause ma désolation. J'envie ton sort autant que tu regrettes le mien! Oh! si j'étais à ta place! oh! quelle brillante carrière! Si tu étais la fille de ma mère, quel ennui pour toi! quelle vie monotone et insipide! sans accidents, sans émotion, tranquille et sereine, et longue à me faire croire que les jours sont des années. C'est la mer vue toujours avec un calme plat. Si tu savais comme j'ai été élevée. Ah! je voudrais bien, comme toi, être née de parents pauvres! Au moins, j'aurais fait comme les enfants de la vieille Égypte, j'aurais exercé le métier paternel. Au contraire! on veut me marier au fils d'un banquier, moi, enfant de troupe dramatique, moi, née au théâtre et par le théâtre, moi, comédienne dans le sang, dans l'âme, qui sais tout Molière par cœur! car je l'ai appris en cachette; j'ai acheté la plus petite édition, et je cache le livre dans mon fichu quand ma mère entre. Oh! c'est moi qui

ai besoin de consolations : écris-moi souvent, longuement; révèle-moi tout le théâtre, explique-moi tout, emmène-moi derrière le rideau, au fond des coulisses; que je sois initiée à tous ces mystères si poétiques, si pleins de charmes pour nous autres bourgeois! Que j'entende parler ces acteurs, ces auteurs, ces hommes qui ont le privilége d'émouvoir les masses, qui règnent sur les esprits! Ils ne doivent pas parler comme d'autres, ces hommes-là! Mon Dieu, que tu es heureuse! Que dirais-tu, si, comme moi, on te sevrait de tout ce que tu aimes, de tout ce qui est grand et beau; s'il fallait te cacher pour pleurer avec la pauvre *Iphigénie;* si tu n'avais que le matin, au lever du jour, avant le réveil de ta mère, pour lire ces beaux vers de Racine; si l'on ne te menait au spectacle qu'une fois par an; si l'on te faisait apprendre la musique, la danse, le dessin, tout cela pour amuser froidement quelques vieux habitués du salon maternel? Là, vois-tu, ni applaudissements, ni pleurs, ni trépignements; c'est un compliment fade, une félicitation à froid; mais il n'y a que le public payant qui s'emporte et se passionne, qui applaudisse à vous faire venir les larmes aux yeux, et tout le sang au cœur! Oh! la scène! la scène! Changeons, si tu veux. Sois Jenny, je serai Rose : veux-tu ? Je te demanderai

un peu : c'est bien la peine d'avoir pâli sur mes livres de solfége et sur mes tableaux; d'avoir étudié long-temps, d'avoir travaillé avec tant de patience et d'exaltation; d'avoir eu les leçons de Hertz et de Redouté, pour faire de la musique à des sourds, ou de la couleur à des aveugles!

Que me parles-tu d'un mari, d'enfants! Si tu voyais dans le monde ce que sont les maris; la plupart, absorbés par leurs intérêts et leurs affaires, s'occupent moins encore de leurs femmes que de celles des autres! A toi, heureuse cousine, la haine des femmes et l'amour des hommes! Mariée, au contraire, tu aurais le déplaisir, dans ta loge, dont tu me vantes la douce obscurité, d'entendre ton mari applaudir une autre femme, l'admirer des pieds à la tête! Et cette autre femme, c'est l'actrice, la femme de tout le monde, dont tout le monde s'inquiète, qui est aimée et fêtée, qui a, dans les journaux, ses bulletins de voyage et de santé comme un prince: le beau métier! et c'est le tien; et tu te plains, et tu parles de mari jaloux et injuste, de ménage, d'enfants, de chemises à ranger! que sais-je! tu es folle, ma chère. Ton bonheur t'a fait perdre la tête! Voilà ma mère qui entre dans ma chambre; je jette mon mouchoir sur ma lettre pour la cacher, risque à tout effacer : mais si elle voyait ce que je t'écris, je serais morte! Bientôt

viendra l'heure du salon. Il me faudra me poser fille nubile, m'habiller avec recherche, me tirer à quatre épingles, être bien roide et bien froide, bien élevée, c'est-à-dire baisser les yeux, fermer la bouche, clore ses oreilles, c'est-à-dire n'avoir pas la permission de ses sens! être ennuyeuse autant qu'ennuyée; faire dignement les honneurs de la maison! Tant pis! je ne suis pas née pour ce genre-là! Pourquoi suis-je la fille d'une actrice? Il ne faut pas être si près du feu quand on ne veut pas brûler: je vais tout te révéler; ma mère n'en saura rien: ma mère, qui aime beaucoup sa fille et beaucoup la fortune, m'a dit plus d'une fois en confidence: Je te mettrais bien au théâtre, mais le métier est perdu; la révolution de juillet a tout gâté. Le bon temps est passé pour les actrices surtout; le temps des grands seigneurs, des maréchaux de l'empire, et des calèches. A présent, il n'y a plus de calèche pour nous; les grands seigneurs sont morts, les maréchaux sont vieux. Il n'y a plus que des banquiers, et les banquiers épousent les femmes, et ne les entretiennent pas! Les banquiers sont funestes à l'art dramatique: ils ont des épouses, et non des maîtresses! Il n'y a donc pas d'autre avenir pour nous, toujours selon ma mère, que d'être la femme d'un banquier, faute de mieux. Alors il faut renoncer au théâtre, il faut se faire

bonne bourgeoise; il faut savoir ce que c'est qu'une lessive, et un pot-au-feu! Alors il faut composer son maintien, prendre un air sage et réservé, ne pas rire quand les hommes rient; ne parler que lorsqu'on interroge, mais non toutes les fois qu'on interroge; être enfin un modèle de réserve et de dignité, à faire perdre la raison à un négociant de la place des Victoires; à figurer admirablement au comptoir d'un change de monnaies, dans la boutique d'un orfèvre, ou à la tête d'un grand magasin de confiance, à prix fixe. Voilà pourtant ce qui m'arrive. Un papillon doré s'est déjà pris, ma chère, à l'éclat de toutes ces qualités! M. Jules C***, marchand quincaillier en gros, est reçu chez ma mère tous les soirs: il est stupide comme un quincaillier en gros; il me sourit toujours, parce qu'il prétend avoir des dents blanches; il met peu de gants, quoiqu'il ait les mains rouges; il parle toujours de la tenue des livres, du compte courant, de la prime, de ses commis, de ses débiteurs! Il est insupportable! Voilà pourtant l'homme qui probablement me fera quitter mon nom pour le sien! Voilà l'homme pour qui Dieu m'a fait une âme, pour qui je suis belle et jeune, pour qui je lis couramment Mozart et Beethoven; j'aurai appris Corneille, tout Shakespeare, tout Schiller, et l'admirable *Faust*, de Goëthe, cette tragédie

qui résume si fortement l'inquiétude et la curiosité humaine, pour aller tenir des registres en partie double, pour écrire le *doit* et l'*avoir*, balancer la recette et la dépense, et tenir un fonds de quincaillerie! Non! ma mère dira, fera tout ce qu'elle voudra, je me révolterai, j'irai te retrouver! je m'engagerai à ton théâtre. Tu me donneras des leçons, n'est-ce pas? N'aie pas peur; je profiterai, je serai bientôt en état de débuter; j'ai une mémoire excellente, à force de l'exercer le matin dans ma chambre. J'ai de la bonne volonté, des dispositions. Je m'entends dire tous les jours au salon que je suis jolie. Mais le public payant est plus difficile. N'importe, je travaillerai tant et tant, qu'il faudra bien que je réussisse. Donne-moi des conseils, écris-moi comment il faut faire pour étudier; dis-moi les principes que tu as appris de tes maîtres de déclamation; je suis résolue à ne pas être quincaillière, vois-tu; je t'en prie, une lettre longue, bien longue, à ton amie et cousine

JENNY.

MLLE ROSE A MLLE JENNY.

Paris, 10 juin.

Ma chère cousine,

Il faut que je te raconte toute mon existence, pour te faire adorer la tienne. Il faut que je te

fasse voir le théâtre à nu, dépouillé de ses prestiges, de ses décors, et de ses illusions, pour que tu le prennes en horreur avec ses femmes fardées, ses cartons peints, ses hommes laids et flétris, au teint hâve, aux yeux brûlés par la rampe.

Le matin, ma mère me fait lever de bonne heure; alors on m'enferme dans une chambre où se trouvent une chaise, une table, et une psyché, le meuble indispensable de l'actrice. On m'enferme là avec une tasse de café et un Molière, et puis, mange si tu veux, mais apprends tant que tu peux, car à dix heures viendra le professeur de déclamation qui fera réciter, qui fera lever les bras, qui fera marcher, qui fera poser la tête, qui me mettra à la torture pendant une heure. Lorsque j'aurai été bien serinée, lorsque j'aurai appris comme un perroquet toutes les inflexions du maître, que j'aurai imité tous ses gestes comme un singe, que j'aurai observé comme lui la cadence du vers, le sens de la phrase, la ponctuation, les repos; que j'aurai pris haleine où il aura pris haleine, que j'aurai couru où il aura couru; enfin, quand je serai un calque ridicule et faux, sans idées, sans inspiration à moi, que je serai montée comme une horloge qui doit tourner pendant soixante minutes comme toutes les horloges, alors viendra la répétition

au théâtre. Je me mets un châle sur les reins et je vais avec ma mère à ce maudit théâtre infect; là, j'entends les plaisanteries les plus grossières sur les mères d'actrices; les compliments sur ma beauté à me faire rougir, même quand j'aurais du fard! Là, il se passe des choses étranges, inouïes, que je vais te dire, puisque tu me demandes, dans ta dernière lettre, des avis et des renseignements sur les acteurs et les auteurs, sur *ces grands hommes qui ont le privilége d'émouvoir les masses;* écoute bien. Si l'auteur est peu célèbre encore, il paraît humble et rampant; il a une tabatière, et offre du tabac aux acteurs. Il les reprend quand ils font des fautes, mais d'un air si contrit, qu'on dirait que c'est lui qui a fait la faute. Si au contraire, il est déjà connu par plusieurs succès d'argent, oh alors, il est fier et despote; les acteurs tiennent la tabatière alors et lui offrent la prise à leur tour! ils lui demandent servilement des rôles, et lui demandent même des conseils, entends-tu bien! Faut-il qu'ils se fassent violence! Entre eux, les auteurs se déchirent; les acteurs se dévorent. Dans ce monde-là, ils sont tous jaloux, plus que des femmes qui n'ont que cela à faire, des sultanes par exemple. Tu me parles de poésie, d'illusion, d'art: l'art est une chimère; la poésie n'existe pas, l'illusion serait un ridicule. C'est le trafic

le plus prosaïque, le plus positif, et le plus ignoble. Les auteurs se volent entre eux, ils se vendent des idées; ils s'associent; les acteurs s'achètent des rôles: j'en ai entendu un qui disait à l'autre: Tu as de beaux vers dans ton rôle, vends-moi-les... et les vers étaient vendus. Et il fallait que, bon gré mal gré, le pauvre auteur trouvât moyen de les enchâsser au rôle de l'acheteur; parce que le vendeur ne les voulait pas apprendre, parce qu'il prétendait que ces vers le gênaient, lui coupaient la respiration! J'en ai entendu un autre forcer l'auteur à retrancher les derniers vers de son rôle, parce que les vers étaient de rime féminine, et que l'acteur ne voulait pas sortir sur une finale en *e* muet, et qu'il voulait sortir bruyamment par la rime masculine. Enfin, j'ai vu les tripotages les plus honteux, les plus ridicules; oh! cette vie de trouble et de querelles n'a pas assez de compensation pour être préférée à la paix d'intérieur, aux joies tranquilles de la vie domestique.

Après la répétition, je rentre dans ma chambre étudier encore! alors on me fait essayer ma robe de théâtre, pour m'y habituer, pour m'apprendre à marcher avec, et à ne pas marcher sur la queue; pour que je n'aie pas l'air gauche et neuf dans mes atours de reine. Si tu me voyais ainsi vêtue, toute de velours de la tête aux

pieds, avançant, reculant, faisant des mines et des gestes devant l'immense psyché, tu rirais de ta pauvre cousine. Et ta pauvre cousine pleure, emprisonnée dans son royal corsage; apprenant à saluer, à sourire, à s'indigner, à s'évanouir, à embrasser, à parler sans montrer les dents; car tu sais, malheureusement que je n'ai pas les dents belles! Ah! oui, je déchirerais mes rôles, je jetterais les livres par la fenêtre, je briserais la psyché, quand je suis seule, enfermée dans cette chambre, en tête-à-tête éternel avec Pyrrhus, ou Oreste, ou Pylade! Que je m'ennuie! Et je n'ai rien pour me distraire dans cette maudite chambre, rien de ce qui fait le charme d'un appartement de jeune fille... Des romans, des pinceaux, des aiguilles à broder! Tout cela m'empêcherait de travailler.

22 juin.

Voilà plusieurs répétitions qui ne servent qu'à me mettre en colère. Tu vas voir. Tu sais que l'odeur des fleurs me fait mal. Eh bien! l'actrice qui joue avec moi, et qui, dit-on, est jalouse de ma jeunesse, ne manque jamais d'apporter en scène ces énormes bouquets dans lesquels le seringat domine, de façon que je ne peux l'approcher, ni jouer avec elle, et les répétitions n'ont pas lieu; pourtant elles seraient nécessaires, car le

temps presse. Je débute après demain! Depuis long-temps ma robe est prête! c'est ma robe nuptiale, car je vais aller me marier, mais à un mari bien autrement fantasque que ton quincaillier! si tu songeais combien c'est un mari quinteux, inégal, brutal, bizarre, volontaire, jaloux de son pouvoir, et difficile à contenter! Je tremble de paraître devant ce public inexorable, qui a tant de goûts, blancs et noirs, dont les volontés sont si mobiles et si contradictoires! moi qui aurais voulu être la femme d'un seul homme, moi qui l'aurais tant aimé, qui aurais élevé mes enfants moi-même avec tant de soin et d'amour! Ah! personne que moi ne les eût allaités, personne que moi ne les eût habillés, lavés, soignés, mes enfants! et je n'en aurai pas! ou, si j'en ai, il faudra m'en séparer, les donner à nourrir à des mercenaires; car le théâtre me réclamera chaque soir avec ses cruelles exigences qui ne vous tiennent compte ni de l'amour maternel, ni de vos joies, ni même de votre deuil. Votre nom est sur l'affiche, il faut paraître. Mais vous voulez bercer vos enfants, vous voulez les veiller s'ils sont malades, les pleurer s'ils meurent: une autre fois! car le public vous attend, le public vous appelle; mettez votre joie ou vos larmes où vous voudrez. Le public a pris ses billets au bureau.

Je ne t'écrirai plus qu'après mon début, ma chère Jenny, et je crains bien que tu ne reçoives plus jamais de lettres de ta cousine Rose. Je crains de tomber malade! je crains de ne pouvoir supporter la terrible secousse du début; je crains que toutes ces émotions fortes ne détruisent ma santé après avoir détruit tout mon bonheur. Adieu, ma chère cousine, c'est peut-être la dernière lettre que je t'écris.

Adieu. ROSE D***.

MLLE JENNY A MLLE ROSE.

24 juin.

Rose, d'où vient donc ce désespoir, ces pressentiments si tristes, mon Dieu! Du courage, le public ne te mangera pas; le public est bon enfant; il te trouvera charmante et applaudira! Tu m'as peint le monde artiste sous un jour bien défavorable; mais avoue que le trait est chargé; et puis d'ailleurs, que de compensations! que de récompenses! Qu'importe ce qui se passe derrière la toile? qu'importe ce qui se fait dans le jour? l'artiste ne vit que le soir, de sept heures à minuit, devant le public, quand le lustre brille de toutes ses étoiles; quand les loges sont pleines, quand l'orchestre éclate; quand les femmes pénétrées, et respirant à peine, agitent leurs

mouchoirs, en s'essuyant les yeux; quand les hommes battent des mains et jettent des couronnes de fleurs; quand la foule enivrée t'envoie de toutes parts mille acclamations et mille baisers! La coulisse est oubliée, n'est-ce pas? les décors de carton s'agrandissent et se solidifient; on ne pense plus aux taches d'huile, aux propos des jaloux; on ne sent plus le seringat de la rivale. Alors tout le public est à toi, corps et âme; tu l'animes, tu le domines, tu en fais ce que tu veux; il est à tes pieds, haletant, hurlant, prêt à rire ou à pleurer, ton amant, ton esclave! O femme heureuse, femme idolâtrée! dans ces communs transports, tous les cœurs s'élèveront vers toi, et tu ne seras soumise à aucun d'eux, et tu n'auras juré fidélité à aucun; et tu ne t'es engagée à personne pour la vie; et l'existence est un droit que tu n'as aliéné au profit de personne, et tu es libre autant qu'un homme. Rose, sois donc heureuse! comprends donc un peu ce que c'est que le bonheur! on ne le trouve pas avec un mari quelquefois sans intelligence, à coup sûr sans amour. Dis-moi quel homme à lui seul a autant de passion que la foule, autant d'ivresse qu'un parterre, autant d'amour que tout un peuple, autant de transports et d'embrassements que la multitude; trouve-le celui-là si tu peux, et sois sa femme!

10.

Tu trouveras, comme moi, quelque quincaillier, quelque bonnetier, quelque propriétaire ayant un domaine en Beauce, ou une maison dans la rue Montmartre ; tu lui sacrifieras pleinement toute ta liberté, tes sympathies, tes goûts les plus chers, et il ne t'en aura aucune reconnaissance! il s'imaginera avoir payé tout cela en te donnant sa fortune et son nom!

Moi aussi je vais débuter dans le triste emploi des femmes mariées. Car décidément j'épouse M. Jules dans huit jours. Je t'invite à mes noces, comme tu m'invites à t'aller voir au théâtre; et tu ne seras pas plus timide, pas plus ennuyée que moi! La corbeille de noces m'a été apportée par le futur hier soir. Il m'a fallu savoir combien les bijoux avaient coûté, dans quel magasin on les avait achetés, pourquoi ils avaient telle forme plutôt que telle autre. Puis, on me les a essayées toutes ces parures! j'avais l'air d'un devant de boutique de joaillier, d'un étalage du quai des Orfèvres! Puis il a fallu faire des visites de famille; je dîne en ville presque tous les jours, chez les grands parents; je fais connaissance avec les gens de mon *prétendu*. Tu comprends combien je dois être enrouée à force de chanter! car chaque famille veut une romance; chaque dîner une cavatine! Si tu les entendais parler musique, littérature, beaux-arts, tous ces

quincailliers, bonnetiers, rentiers, c'est à mourir de rire quand on n'en meurt pas d'ennui. C'est ce dernier parti que je prendrai. Je ne pourrai jamais m'habituer à vivre dans ce monde-là. Tout en eux me choque et me blesse, même leur honnêteté. Le chagrin me ronge; je ne me sens pas la force de consentir à cette complète immolation! Encourage-moi, je t'en prie, ne m'abandonne point, ma chère Rose, je suis souffrante, très souffrante. Ma santé s'altère au milieu de toutes ces contrariétés; je suis obligée de sourire à des êtres qui me dégoûtent; de faire bon visage, de paraître gaie, aimable, quand j'ai envie de pleurer, quand les larmes me sortent des yeux! Je n'y tiendrai jamais! Oh! mon Dieu! vivre jusqu'à la fin dans une boutique, la femme de M. Jules, marchand quincaillier; aller tous les dimanches d'hiver dîner chez son papa, qui a une toux de quatre-vingts ans; aller tous les dimanches d'été à Montmorenci! bien sûr j'en mourrai. Adieu. Réjouis-toi de ton sort en connaissant le mien.

JENNY D***.

ROSE A JENNY.

1er août 1832.

Pardonne-moi, chère cousine, d'être restée si long-temps sans t'écrire. Je ne t'ai pas oubliée.

Mais les embarras de mon début m'ont empêchée de causer plus tôt avec toi. Es-tu heureuse, dis-moi, maintenant? Je commence, moi, à m'habituer à ma nouvelle position. Mon Dieu, le public n'est pas si méchant qu'on pense! Il ne m'a pas mangée, comme tu me le disais. J'ai débuté, et débuté avec succès. J'ai vaincu la grande difficulté; j'ai fait le premier pas. J'éprouve moins de répugnance maintenant pour le théâtre, même pour l'odeur du seringat; je m'accoutume à mon métier et à ses inconvénients; je commence à mieux comprendre tous ses avantages; enfin je suis guérie de cette maladie d'ennui et de désespoir qui m'avait prise au cœur le jour de ma dernière répétition, la veille de mon début; il faut bien que la joie soit moins bavarde que la peine; car, après t'avoir dit que je t'aime, je ne trouve plus rien à te dire maintenant.

Ta cousine Rose.

JENNY A ROSE.

4 août 1832.

J'ai reçu ta dernière lettre avec plaisir, car tu m'apprends que tu es heureuse! Eh bien, je suis heureuse aussi, moi, à te parler franchement. Je t'écris au comptoir avec une lettre qui a en tête : Maison *Jules D*** et Compagnie.* Je

t'avoue que j'avais craint de ne pas m'habituer si vite à la vie bourgeoise. Je ne regrette rien. Mon mari s'occupe peu de moi : aussi, je suis libre et maîtresse dans la maison! je vais, je viens, je tourne, je range. Sais-tu que je fais déjà très-bien une chemise, et que je m'occupe à présent, je te dis cela en confidence, de faire un petit trousseau. J'aime mon mari. Je l'aimerai davantage lorsque ce petit trousseau servira. Je compte les mois; il y en a encore sept à passer! Je te retiens pour être marraine, toi, la première tragique du théâtre, avec le frère de Jules, qui fait le commerce des cuirs, et qui sera le parrain. Je suis forcée de m'arrêter là, car on m'appelle au magasin. Au revoir, ma charmante cousine, viens dîner un soir avec nous, et apporte-nous un billet de spectacle.

Ton amie et cousine Jenny.

Ainsi, par ces lettres que le hasard nous a fait tomber entre les mains, et que nous avons l'indiscrétion de publier, vous voyez que mademoiselle Rose avait fini par ne plus penser aux maris, aux enfants, à tout le bonheur de la vie privée; que mademoiselle Jenny avait oublié Racine, Molière, et toutes les émotions de la vie dramatique. Ce qui prouve la force de l'habitude, la malléabilité de notre nature, toutes choses qui n'ont pas

besoin d'être prouvées ; ce qui prouve enfin qu'on peut se faire à toutes les positions sociales, s'accommoder à toutes les circonstances, s'arranger des mœurs bourgeoises, ou de la vie d'artiste ; puisque, des deux femmes les plus opposées de caractère, l'une, si prosaïquement organisée, s'habitue à l'art ; et l'autre, si poétique et si hostile au code civil, s'habitue même au mariage !

JULES MAYRET[1].

Spa, ce 10 septembre 1832.

[1] M. Jules Mayret, qui a bien voulu nous faire part de ces lettres, dont il possède l'original, est l'exécuteur testamentaire de M. Paul Robert, dont nous avons annoncé les Mémoires en tête du sixième volume des *Cent-et-Un*. (NOTE DE L'ÉDITEUR.)



L'HOTEL CARNAVALET.



> Le sixième personnage, qui n'avait encore rien dit, se leva et se mit aussi à raconter son histoire.
>
> *Candide.*

Au fond du Marais, à deux pas de la place Royale, est encore la maison qui fut habitée si long-temps par madame de Sévigné. On l'aperçoit à l'angle de la rue Culture-Sainte-Catherine, ou de la Couture-de-Sainte-Catherine, comme on disait autrefois. Cette culture ou terrain cultivé appartenait aux religieux de Sainte-Catherine; ce qui n'empêchait pas les courtisanes d'y de-

meurer; car à ce même coin de rue logeait, du temps de Charles VI, la belle Juive, dont son frère, le duc d'Orléans, était si épris, et à la porte de laquelle fut assassiné le connétable de Clisson, meurtre fameux, si curieusement conté par nos historiens, qu'il semble qu'on y assiste. On le voit passer, par une nuit sombre, ce grand connétable, armé seulement d'un petit coutelas, et fongeant au trot de son bon cheval cette étroite rue déserte. On est caché avec les assassins sous l'auvent du boulanger, où ils l'attendirent; on entend le bruit de la lourde chute du cheval percé de trois grands coups d'estramaçon, le bruit de la chute du connétable, dont la tête va frapper contre une porte qu'elle fait ouvrir; ses plaintes, ses gémissements, les pas des assassins qui s'enfuient, puis le silence. Puis les cris des bourgeois accourant avec des flambeaux, pieds nus, sans chaperon, et le roi qu'on a réveillé comme il allait se mettre en sa couche, à qui on a annoncé la mort de son bon connétable, et qui, au lieu de refermer le rideau et de se rendormir comme fit l'évêque de Châlons en apprenant la mort de M. de Turenne, se couvre d'une houppelande, *se fait bouter ses souliers ès pieds*, et accourt à l'endroit où on disait que son bon connétable venait d'être occis. Lisez l'histoire du connétable de Clisson, elle est bien belle.

A deux portes de là, deux siècles plus tard, une autre maison de courtisane s'ouvrit au petit jour, et un homme en sortit le manteau sur le nez, et tirant le long des murailles. La maison était bien connue : c'était celle de la belle Romaine, la fille de joie la plus renommée du temps de Henri II; l'homme, bien connu aussi; il se nommait Charles de Lorraine, duc de Guise, cardinal, archevêque; l'homme le plus hardi, le plus éloquent et le plus vicieux de son temps. Sa compagnie des gardes qui ne le quittait jamais, même à l'autel, où elle mêlait l'odeur de la poudre à canon et de la mèche au parfum de l'encens, n'était dispensée de le suivre qu'en de semblables lieux. Il s'en trouva mal; car il faillit subir le sort du connétable et laisser sa dépouille sacrée dans cette rue dangereuse, où il eut toutes les peines du monde à échapper aux rufiens qui l'attendaient, et à gagner son bel hôtel de Cluny gardé par trois cents hallebardes.

En ce même temps, peut-être la veille de ce jour, dans cette même rue, un nommé Jean Goujon, debout sur un échafaudage, était occupé à orner à sa manière, de quelques gentilles figures, le devant d'une maison qu'on venait de bâtir. C'était à l'hôtel Carnavalet que travaillait le bon sculpteur. Jean Goujon mourut comme mourait presque tout le monde dans son temps et

avant lui, comme mouraient les connétables, les cardinaux, les hommes illustres et ceux qui passaient tard à travers la Culture de Sainte-Catherine. Il eut son coup d'arquebuse à la Saint-Barthélemy, ainsi que bien d'autres hérétiques. Le lendemain de la grande nuit, Jean Goujon s'en alla, comme de coutume, à son échafaudage du vieux Louvre, où il venait de terminer sa belle salle des cariatides : l'artiste prit son ciseau et se mit à travailler paisiblement au fronton extérieur, à deux pas de la fenêtre du bon roi Charles IX, à deux pas de la rivière toute teinte du sang des protestants. Il achevait de sculpter sur les murs rougis, et encore humides de la veille, ses riantes et légères nymphes, ses gracieuses figures d'enfants et de sylphes, sans se laisser troubler par le bruit des coups de pistolet et d'arquebuse, par les cris et les hurlements qui retentissaient partout sur les pas des assassins; car il disait que l'art doit préserver la croyance, et que lui, protestant, qui n'avait pas hésité, par amour pour ce bel art chéri, à tracer le triomphe du saint-sacrement sur la croix des Innocents, ne devait rien avoir à craindre de l'épée des catholiques. Le pauvre sculpteur ignorait que l'éloquence n'avait pas préservé Ramus dans son collége de Presles, dont le fanatisme avait brisé les portes, et que la science n'avait sauvé Ambroise Paré

que grâce à la honteuse maladie de Charles IX. Comme tous les grands artistes, Jean Goujon n'entendait rien aux affaires de son siècle; une balle d'arquebuse qui lui fracassa les reins vint lui apprendre qu'il l'avait méconnu. Le Phidias français tomba au pied de son échafaud : peut-être expira-t-il victime de quelque détestable jalousie; peut-être un sculpteur obscur et envieux guida-t-il le bras du meurtrier, comme Jacques Charpentier avait guidé les assassins du pays latin jusqu'au grenier et au lit de paille de Ramus. N'importe! il périt devant son ouvrage et sa gloire, et la reine, suivie de ses femmes, put venir aussi parcourir son corps avec une impudique curiosité, et s'assurer si Jean Goujon, qui avait toutes les qualités du génie, possédait aussi toutes les puissances de l'homme! Puis, tout fut dit : ses amis chéris, ses élèves, Germain Pilon, Pierre Lescot, Bullant, passant par là, versèrent quelques larmes sur le cadavre de leur maître; mais le courage leur manqua pour lui creuser un marbre. Le restaurateur de la sculpture en France ne trouva pas un ciseau ami pour graver son grand nom sur une pierre, et son épitaphe ne fut tracée que sur le registre des dépenses de la ville, avec celle des douze cents victimes qu'on tira de la rivière, et pour lesquelles on inscrivit dans ce livre une quittance

de vingt écus comptés aux fossoyeurs qui les ensevelirent. — Heureusement, Jean Goujon avait achevé les frises de l'hôtel Carnavalet, immortalisé Diane de Poitiers par ses merveilleuses sculptures du château d'Anet, couvert de bas-reliefs la tribune de la salle des Suisses, la porte Saint-Antoine, et orné la fontaine des Innocents de ses cinq naïves et délicieuses naïades. Ne demandez pas ce que devint l'hôtel Carnavalet après la mort de Jean Goujon! L'hôtel Carnavalet ne réveille en moi que deux idées : le souvenir de Jean Goujon et celui de madame de Sévigné; le réveil des arts sous le règne de Henri II, et le goût spirituel et fin de la cour de Louis XIV.

Un jour que vous n'aurez rien à faire, dirigez vos pas vers les grands boulevarts déserts du quartier Saint-Antoine, vous suivrez la rue des Minimes, vous passerez devant le cloître de ces capucins qui s'intitulaient *Minimi*, les plus petits de tous. Ce cloître, jadis si fameux par sa messe, rendez-vous de toute la noblesse d'épée et de robe, de toute la livrée, de tout le luxe, de tout l'orgueil du temps, est devenu une caserne. Un garde municipal couche et fume sur la place où madame de Sévigné venait s'agenouiller, chaque jour, et prier délicieusement pour sa fille, à haute voix, afin qu'on pût l'entendre. Tout est flétri en ce lieu, passez; vous n'irez

pas plus loin que l'angle de la rue voisine; là, vous serez arrêté involontairement par les figures de Jean Goujon.

La porte est largement cintrée et surmontée d'une femme légère, à la robe flottante et diaphane comme les naïades de Jean Goujon, élégante, riante et svelte comme toutes ses figures, debout sur un seul pied, et ce pied appuyé sur un joli masque. Au-dessous du masque, qui faisait partie, je le suppose, des armes parlantes des Carnavalet, est un écusson mutilé par le marteau, où se trouvaient sans doute les armoiries noires et blanches des Sévigné, et les quatre croix des Rabutin dont le comte de Bussy était si jaloux et si fier. Des lions, des victoires, des boucliers romains et des renommées s'étendent en longs bas-reliefs de chaque côté de la porte, qu'un artiste de mauvais goût, du temps de Louis XIV, a travaillée en rocailles, en *bossages vermiculés*, ainsi que disent les architectes en termes non moins barbares que la chose. C'est un bel ornement que le bossage! Il produit un effet admirable sur la porte Saint-Martin, où Desjardins a étalé ses vermicelles de pierre tout autour de Louis XIV, armé de la massue d'Hercule et couvert de la perruque de Cassandre; le bossage est bien à sa place sur cet arc de triomphe, qui semble avoir été élevé par les Sicam-

bres au grand Attila, au retour du sac de quelque noble cité romaine; mais jeté près des sculptures de Jean Goujon, le bossage, tout ingénieux qu'il soit, est un odieux sacrilége.

Il y a quelque chose de si doux, de si terne, de si placide dans les traits des habitants de cette partie du Marais, qu'ils ne semblent pas appartenir à la génération de ce siècle. En franchissant une des deux petites portes de l'hôtel Carnavalet, je me trouvai en présence d'une de ces figures, celle du portier nommément. Tout ajoutait à l'illusion; la maison, qui est aujourd'hui une pension autorisée par l'Université, comme dit l'affiche, était déserte. C'était le temps des vacances; le maître, les écoliers, les valets, tout s'était échappé; le calme régnait dans cette vaste demeure, et de longs rideaux blancs, flottant au soleil, annonçaient seuls qu'elle n'était pas inhabitée. Un instant je fus tenté de demander à à cette bonne figure du vieux temps, qui m'avait accueilli à la porte, si madame la marquise de Sévigné était chez elle, ou à Grignan, à sa terre des Rochers, ou à Bourbilly? Quelque chose me troubla bientôt dans ces illusions, c'était la voix d'un pauvre cuistre qui expliquait Quinte-Curce à deux ou trois enfants encore plus infortunés que lui. Je me souviens que jadis, dans mon collége, j'allais rarement en vacances, et c'était

justement ce fatal Quinte-Curce qu'on me faisait traduire pendant ces jours de repos et de réjouissance. L'émotion que j'allais chercher en parcourant cette maison, fut remplacée par une autre émotion plus vive, mais je ne dirai pas plus agréable. Je ne m'attendais pas à trouver mon ennemi personnel, Quinte-Curce, établi sous l'alcôve de madame de Sévigné!

La cour est belle, la maison grande, tout ornée au dehors de ces belles figures de Jean-Goujon, gâtées partout par les artistes du grand siècle. Un gracieux fronton s'élève dans la cour derrière la porte, il est surmonté d'une galerie que couronnait jadis une terrasse; mais sur cette terrasse on a bâti un toit et des greniers, comme sur les frises du grand sculpteur de Henri II, on a jeté de lourdes figures des mois, surmontées des signes du zodiaque. Au dedans, tout a disparu. Les dorures, les panneaux, les boiseries, rien n'est resté. Hélas! telle que se trouve maintenant cette maison, Boileau y serait bien à l'aise. Pas le plus petit feston, pas la moindre astragale! On monte un grand escalier qui n'a même plus sa rampe gothique, et l'on parcourt à perte de vue des dortoirs blancs, peints à la chaux, qui a mangé jusqu'au moindre souvenir. Enfin, après avoir traversé ces longues distributions monacales, qui ne vous permettent de recon-

naître ni un appartement, ni un salon; au moment de sortir et de m'en aller, très-fâché de ma visite, le bon pédagogue, qui avait bien voulu quitter son Quinte-Curce et ses marmots pour me conduire, me dit négligemment sur le seuil de l'antichambre : « Il y a encore un petit cabinet de ce côté. Vous plaît-il le voir? » — J'allai au cabinet. Jugez de ma joie! dans le cabinet, je trouvai madame de Sévigné tout entière.

D'abord, le cabinet est petit et carré; il a deux doubles croisées encaissées, bien conservées, avec de lourds balcons en fer, dignement travaillés et chargés de ces bons ornements qui disent toute une époque. Les peintures, les sculptures en bois, les corniches manquent comme partout; mais une petite vieille cheminée de marbre s'est conservée intacte, et dès qu'on se met aux fenêtres, il semble qu'on voie tout le mouvement et qu'on entende tous les bavardages du temps. De l'une de ces fenêtres, votre regard plonge dans le grand jardin de l'hôtel de Lamoignon, avec ses débris de statues, de vases et ses restes de cascades. De la fenêtre d'une maison construite sous Henri II, vous examinez à loisir un hôtel bâti sous François Ier, et qu'on essaya, comme la maison où vous êtes, mais vainement, de terminer sous Louis XIV. C'est qu'il faut vous dire que l'hôtel Carnavalet est inachevé, outre

que par ses deux styles il est informe. On voit bien qu'on a tenté de temps en temps de pousser plus loin ce grand édifice. Un œil attentif y marquerait les dates. — Voilà une aile qui a été bâtie par madame de Sévigné avec la succession du bon abbé de Coulanges; une autre commencée avec celle de l'évêque de Châlons : mais bientôt il a fallu s'arrêter; le lansquenet et la dot de madame de Grignan ont empêché d'élever davantage cette façade : puis sont venues les dissipations et les campagnes du jeune baron; la Champmêlé a mangé tout ce qui manque à ce premier étage, et le second a été employé à faire les équipages du beau guidon, lorsqu'il s'en alla montrer sa valeur en Candie. Véritable et bon gentilhomme que ce baron de Sévigné, qui n'avait que de nobles passions, la gloire, le jeu et les filles!

Ce n'est pas certainement un de ces goûts de grande famille qui a mis obstacle à l'achèvement de l'hôtel Lamoignon. Fléchier a comparé la famille des Lamoignon à ces larges fleuves qui, se séparant en nombreuses branches, se creusent de nouveaux lits, et s'étendent sur toutes les campagnes sans rien perdre de leur abondance et de la pureté de leurs ondes; comparaison aussi vraie qu'elle est noble et belle. Dans ces antiques maisons de magistrats, nul trouble,

nul désordre, nul embarras, ne venaient déranger la sérénité des jours et le sommeil des nuits. On se léguait, de père en fils, une vie honorée, laborieuse et tranquille. Le président de Lamoignon succédait au président de Lamoignon, comme le roi au roi; ce grand nom, ce personnage docte et grave, siégeait toujours sur les lis de la grand'chambre, sous Henri II comme sous Henri IV, comme sous Louis XIV. A toute heure vous pouviez pénétrer dans son antique demeure; rien n'y changeait, pas même le maître. En tout temps le plaideur n'avait qu'à frapper à cette grande porte aux anneaux majestueux; dès l'aube du jour elle était ouverte à ceux qui demandaient justice; et, comme un grand orateur l'a dit sur la tombe du président Guillaume, on n'y essuyait jamais de mauvaises heures. Des laquais fiers et bien vêtus, mais sans insolence et sans luxe, étaient déjà debout, veillant à la porte du vaste cabinet où, à la lueur d'une lampe dont la clarté mourante combattait les premiers feux du matin, le maître lisait assidûment des recueils de jurisprudence et des mémoires, pénétrait dans les ennuyeux détails des procès, et se préparait de toute la force de ses lumières, de sa conscience et de sa raison, à rendre bonne et fidèle justice. Puis, le jour venu, selon le temps, selon les mœurs, l'austère chef

de cette famille mettait le pied sur l'étrier de sa mule, ou montait dans son carrosse suivi de sa livrée grise, pour se rendre au tribunal, et y consacrer tout son temps au repos des citoyens, à la conservation de leur honneur et de leur fortune. Aux seuls jours des grandes fêtes, au temps des vacations, l'hôtel de Lamoignon, l'hôtel Daguesseau étaient fermés et déserts; les grands présidents s'en allaient dans leurs belles retraites, à Bâville, à Fresnes, se décharger du poids de leur dignité, sourire librement au milieu des leurs, s'adonner sans contrainte aux plaisirs des champs, et terminer, pour se distraire, les différents des villageois, après avoir apaisé les querelles des princes, des seigneurs et des grandes familles. Aussi quelle succession de grandeur et de richesses; quelle transmission de bien-être et de prospérité! Si grande, qu'elle éclate encore au milieu des ruines de leurs habitations, et que de toutes ces pierres écroulées sortent les témoignages d'une fortune inouïe, et d'un éclat qui, pendant des siècles, ne s'est pas affaibli un moment!

De la fenètre du cabinet de madame de Sévigné, vous apercevez ces grands arbres qu'une main industrieuse a cessé de contenir et d'émonder, et qui périssent par un excès de vie et de sève; qui meurent comme notre génération,

faute de règles et d'appui dans leur liberté; des larges pans de murailles, des hautes croisées, d'immenses pavillons, une horloge muette et brisée, un écusson vide et rompu; et, comme par une dérision amère du temps que semblait défier cette longue et heureuse lignée, il ne reste plus, çà et là, sur la façade, que des ornements modernes inventés par quelque sculpteur facétieux. Un artiste du temps de Louis XIV, comme son style l'indique, employé par les Lamoignon à embellir cette maison, l'a décorée de mascarons bizarres formés par de maussades figures de robins dont le rabat et le manteau s'étendent en ailes de chauve-souris au-dessus de leurs têtes, et que des cornets d'épices, ingénieusement disposés, surmontent de deux longues cornes. Les artistes ont souvent exercé de la sorte leur verve satirique contre ceux qui les employaient, et l'on voit ainsi, dans les vitraux de la chapelle des princes de Corbie, en Westphalie, les injures les plus obscènes et les moins équivoques contre ces grands dignitaires de l'église.

Je vous ai dit que ce cabinet a deux fenêtres. La seconde fenêtre ouvre sur le jardin de l'hôtel Carnavalet. Le jardin est maintenant une cour où les écoliers jouent à la toupie et à la corde, où jure, où se bat, où s'injurie cette florissante

jeunesse. Il ne reste que deux grands sycomores qui ont été plantés par madame de Sévigné, m'a-t-on dit. Leurs larges feuilles, luisantes, sombres et découpées, s'échappent au dehors et ombragent la rue voisine, en formant un parasol de verdure au-dessus de la petite porte du jardin. Cette porte est fermée; les verroux, les gonds sont rouillés; jamais elle ne s'ouvre, cette porte inutile; la clef est peut-être restée dans le dernier justaucorps du baron de Sévigné; et, depuis, personne n'a songé à la réclamer ni à en faire usage. Que de fois le baron de Sévigné, quittant la rue des Tournelles, et s'esquivant de la maison de Ninon pour regagner furtivement la sienne, a dû rencontrer le président de Lamoignon, près de cette petite porte! Le joyeux et fringant gendarme-dauphin, pâle alors, débraillé et défait, ruiné par l'amour et par le jeu, sa perruque renversée, ses rubans chiffonnés et en désordre; tandis que le grave président portait sur ses traits toute la sérénité d'une nuit tranquille, et s'en allait, l'œil vif et frais, l'habit de velours bien boutonné, à la matinale audience de sept heures. En vérité, l'immobilité de l'hôtel Lamoignon n'était rien près de cet enchantement de la rue des Tournelles, où rien ne finissait non plus, où les générations passaient sans emporter une grâce à mademoiselle de Lenclos,

sans lui laisser une ride! Vingt-cinq ans avant, la jeune Marie de Rabutin, fière de sa beauté et de sa fraîcheur, accourant du fond de sa province pour se jeter au milieu des plaisirs et des inquiétudes de la Fronde, avait vu son mari prendre le chemin de cette maison fatale, et dissiper sa vie et son avenir aux pieds de Ninon. — Qu'elle est dangereuse, cette Ninon! s'écrie, vingt-cinq ans plus tard, la jolie fille, changée en une femme spirituelle, la jeune femme jalouse de son mari, devenue une mère inquiète de son fils. Son fils a trouvé aussi le chemin de la rue des Tournelles; il y passe ses nuits et ses jours; sur le coussin où s'agenouillait son père, à son tour il est à genoux aux pieds de Ninon; ses lèvres s'attachent aussi sur ses mains encore douces, blanches et polies; et il a pris possession du lit de la belle Lenclos comme on entre dans son héritage. — Qu'elle est dangereuse, cette Ninon! aurait encore pu s'écrier madame de Sévigné vingt-cinq ans plus tard; car, cette fois, le petit-fils avait pris la place de l'aïeul et du père; la maison, le boudoir, le lit de la rue des Tournelles s'ouvraient encore pour un Sévigné; et l'éternelle Ninon, toujours voluptueuse, toujours attrayante et adorée, semblait défier cette race qui finissait, et se plaindre qu'elle n'eût pas une quatrième génération à jeter dans sa ruelle.

Si la pauvre madame de Sévigné avait pu, du moins, échapper aux confidences! Mais, quand elle avait passé la nuit à se désoler, à calculer combien il faudrait couper de ses beaux chênes et de ses grands marronniers de Bretagne, pour payer les pertes que faisait en ce moment son fils à la bassette, le baron venait gaîment la relancer dans ce cabinet, et lui contait sans pitié ses amours burlesques et ses joyeuses histoires nocturnes. — « Il me conte toutes ses folies, » écrivait la mère; « je le gronde, et je fais scrupule « de les écouter, et pourtant je les écoute. » — Elle entendait en effet des mots étranges pour l'oreille d'une mère! Aussi n'y peut-elle tenir; elle écrit tout à sa fille. Les lettres sont curieuses : « Votre « frère est dans un grand embarras, » lui mande-t-elle; « la maladie de son âme est tombée sur « son corps, et ses maîtresses sont d'une manière « à ne pas supporter cette incommodité avec pa- « tience : Dieu fait tout pour le mieux. » — L'intention pieuse de ce retour à Dieu, n'est-elle pas admirable de la part de la bonne mère? Elle continue toujours d'écouter son fils : « Le baron « est plaisant; il dit qu'il est comme le bonhomme « Éson; il veut se faire bouillir dans une chau- « dière avec des herbes fines, pour se ravigoter « un peu. Il a de plus une petite comédienne, et « tous les Despréaux et les Racine, et paie les sou-

« pers; enfin, c'est une vraie diablerie. » — Le baron de Sévigné voyait assurément bien mauvaise compagnie; la Champmêlé, Ninon, Molière, Boileau, et Racine; des femmes galantes et des hommes de génie, deux espèces auxquelles n'a jamais pu pardonner le grand monde, et qu'il confond toujours dans son mépris. Encore les femmes de plaisir ont-elles un peu de contact avec les goûts et les idées de la société; aussi, quant à la comédienne et à Ninon, madame de Sévigné ne s'en plaint jamais que gaîment; elle se sent involontairement un fond d'indulgence pour ces vices et ces entraînements dont la nature l'a faite exempte. Ouvrez encore une de ses lettres à sa fille : « Le baron n'est pas « guéri de ce mal qui fait douter ses précieuses « maîtresses de sa passion. Il me disait hier soir « que, pendant la semaine sainte, il avait été si « épouvantablement dévergondé, qu'il lui avait « pris un dégoût de tout cela, qui lui faisait bondir le cœur. Il n'osait y penser, il avait envie « de vomir; il lui semblait toujours voir autour « de lui des *panerées* de baisers, des panerées de « toutes sortes de choses en telle abondance, qu'il « en avait l'imagination frappée, et ne pouvait « pas regarder une femme... Il me montra des « lettres qu'il a retirées de cette comédienne; je « n'en ai jamais vu de si chaudes ni de si pas-

« sionnées; il pleurait, il mourait; il croit tout « cela quand il écrit, et s'en moque un moment « après : je vous dis qu'il vaut son pesant d'or. » — Mais, qu'il s'agisse de Racine, de Boileau, des petits soupers littéraires, des innocentes débauches d'Auteuil, il n'y a pas de termes assez forts, de lamentations assez hautes pour déplorer ces grands désordres. La chose est bien simple et facile à concevoir : près de Ninon et de la comédienne, le baron ne risquait que sa personne, son corps, et sa santé; dans cette affaire, il n'aventurait que lui-même; au lieu que, vivant avec Racine et Boileau, disputant sur une règle d'Aristote et sur un vers d'Horace, il hasardait sa qualité et sa noblesse, et descendait de son rang de gentilhomme. Tout ceci n'avait pas besoin d'explication du temps de madame de Sévigné.

Tout le siècle de Louis XIV se trouve dans l'esprit, dans le caractère, jusque dans les traits de cette femme; le grand siècle qui commence, comme elle, dans les troubles de la Fronde, dans cette guerre de boue et de pots de chambre, avec la famine, les épigrammes, les intrigues de boudoir au milieu des camps, et une fin encore plus ridicule et plus futile que le commencement. Louis XIV qui plus tard devait fouler de ses bottes de chasse les tapis de velours du parlement et les déchirer de son éperon, fuyait alors

sur un cheval maigre devant la puissance de ces robes noires, et courait jusqu'à Saint-Germain, poursuivi par les cavaliers de Bussy et par les sarcasmes de sa belle cousine, qui riaient de son pourpoint troué et de sa misère, sans prévoir qu'un jour les Indes n'auraient pas assez de diamants pour orner la casaque de ce prince sans titre, sans château et sans refuge; qu'il le ferait languir, lui, dans un misérable exil; et que pour la jeter pâmée d'admiration à ses genoux, il n'aurait qu'à danser un menuet avec elle.

Le roi grandit : il devient beau, fougueux, passionné; tout se range, tout obéit. Bussy s'en va expier ses satires dans une obscure terre, et madame de Sévigné, que Ménage, son précepteur, avait trouvée pétrie de dédains et de glace; dont le mari avait été forcé d'aller près de Ninon se réchauffer du froid de la couche conjugale; que Bussy, son cousin, avait trouvée si insensible; que le comte de Ludre n'avait pu toucher par sa courtoisie; devant qui Turenne avait senti expirer sa timide tendresse, se prend de la plus vive passion du monde pour Louis XIV! Peu s'en faut qu'elle n'envie tout haut le sort de madame de Montespan; au moins prend-elle tout-à-fait le ton du siècle. Les rieurs avaient passé, mais non pas la licence. La duchesse de Mazarin qu'on voulait réunir à son mari, s'en allait crier à tue-tête à

Versailles, comme du temps de la Fronde : Point de Mazarin! point de Mazarin! Quand passait une fille d'honneur assez décriée de madame Henriette d'Angleterre, la prude madame de Lafayette ne se gênait pas pour s'écrier qu'elle sentait la chair fraîche, et le reste était à l'avenant. Madame de Sévigné, si rigide autrefois, trouve tout au mieux dans la plus belle des cours : elle fait violence à son tempérament froid pour ne pas paraître trop guindée dans ce monde de jouissances et d'amours, et je crois que Bussy-Rabutin eût réussi près d'elle, s'il l'eût courtisée, comme il l'avait fait gauchement dix ans plus tôt; cette fois elle l'eût peut-être écouté pour se conformer au bon ton, elle se fût rendue, crainte de choquer les bienséances.

Versailles change. Madame Scarron s'établit, avec sa coiffe noire et son mantelet de veuve, sur le fauteuil où la radieuse Montespan étalait ces robes d'or sur or, brodées d'or, rebrochées d'or, que lui donnait Langlée. Le roi devient lourd, scrupuleux, dévot, rigide. Madame de Sévigné, sans le vouloir, toujours par cette influence qu'à son insu la cour exerçait sur elle, se fait rigide, scrupuleuse, dévote. Elle passe sa vie aux Minimes et aux sermons du P. Bourdaloue. L'admiration qu'elle avait pour les yeux

du roi, pour la jambe du roi, elle la transporte tout entière au P. Bourdaloue. Elle n'a jamais rien entendu de plus beau, dit-elle, de plus noble, de plus étonnant que le P. Bourdaloue! Elle prêche la dévotion à son fils et à sa fille; elle ne veut plus entendre parler ni de Ninon, ni de la Champmêlé; et cette femme qui fatigue chaque jour trois courriers de sa sensibilité et de sa tendresse, qui a mal à la poitrine de madame de Grignan, qui pleure aux coliques de sa chienne Marphise, exalte la révocation de l'édit de Nantes, montre la joie d'un inquisiteur dans un auto-da-fé, et applaudit aux dragonnades!

C'est pourtant cette même femme qui gardait noblement fidélité à ses amis les jansénistes dans le malheur, et qui posait la première pierre d'une succursale de Port-Royal, le jour où madame de Maintenon faisait signer la destruction de Port-Royal à Louis XIV! Déjà cette femme s'était attachée seule, avec l'innocent La Fontaine, à la mauvaise fortune de Fouquet; elle avait passé des journées entières, le visage couvert de son masque, sur un toit voisin de l'Arsenal, pour voir passer le surintendant, gardé par cinquante mousquetaires; et quand elle avait obtenu de son pauvre ami un signe de la main et un triste sou-

rire, ses jambes tremblaient, et le cœur lui battait si vite qu'elle avait peine à lui répondre. Après cela, évertuez-vous, disputez, écrivez des volumes pour savoir si madame de Sévigné a aimé ou si elle n'a pas aimé sa fille : comme s'il était possible de savoir ce qui a passé dans le cœur d'une femme, — surtout d'une femme d'esprit !

Madame de Sévigné avait dit, en parlant de madame de Coulanges, que l'esprit est une dignité en France ; on peut en dire autant de sa tendresse pour sa fille. C'est une position qu'elle avait prise et qui lui rapportait les honneurs et les distinctions des positions les plus éminentes. Aussi quelle publicité dans cette tendresse maternelle ! A la cour, à la ville, on se passe les lettres de madame de Sévigné à sa fille, comme les nouvelles à la main. Sa fille se marie. Elle se jette aux genoux de son gendre : — « Monsieur le « comte, au nom du ciel, ménagez ma fille ! vous « m'en répondez sur votre tête, monsieur le « comte ! » Sa fille s'en va à Lyon. Elle se jette au cou du voiturier : — « Monsieur Busch, au nom « du ciel, ne versez pas ma fille ! vous me ré- « pondez de ma fille sur votre salut, monsieur « Busch. » Sa fille partie, elle la redemanda à son gendre, à sa gouvernante, aux états de Pro-

vence, à la reine, au monde entier; et sa fille revenue, elles se querellent, se tourmentent, se font mourir; elles ne peuvent vivre ensemble. Loin de moi la pensée de suspecter le cœur d'une mère. Oh! je n'en doute pas, madame de Sévigné avait bonne envie d'aimer madame de Grignan; elle avait arrangé sa vie de façon à la remplir par cette longue tendresse; ce n'est pas sa faute, à cette aimable femme, si l'objet de ses adorations se trouva un beau matin une créature roide, égoïste, pédante, qui oubliait souvent sa mère pour s'occuper de son *père* Descartes, qui s'éloignait d'elle pour se rapprocher de Peslages et de saint Augustin, prenant parti pour M. de Cambrai et M. de Meaux contre Claude et Arnaud, et subtilisant si fort sur les cinq amours célestes qu'il ne lui restait pas de loisir pour l'amour filial au milieu de toutes ses controverses. Madame de Sévigné fit alors ce que tout autre femme d'esprit eût fait à sa place; elle continua d'aimer sa fille avec violence pour ne pas changer ses habitudes, et sa tendresse maternelle alla son train dans le salon de l'hôtel Carnavalet, à l'hôtel de Sens et à Versailles. Mais les portes fermées, elle faisait, je pense, d'étranges retours sur elle-même, et le petit cabinet où je me trouvais hier, dut entendre souvent des exclamations

et retentir de mouvements d'impatience qui eussent bien étonné les belles âmes qui lisent en toute confiance les six gros volumes de lettres qu'elle y a tracées! Quant à moi, vraiment, je montre une bonhomie tout aussi grande en agitant cette importante question qui faisait les délices et le tourment des littérateurs de l'empire. Si elle se fût présentée avant le seizième siècle, à la bonne heure! Au temps où le P. Kirchmann écrivait son lourd traité sur les anneaux, Balduinus sur les chaussures, un savant serait monté dans son grenier, il eût vitement taillé sa plume, et après deux ans de solitude et de travail en fût descendu tenant à la main une effroyable thèse tachée d'huile, par laquelle il eût prouvé que madame de Sévigné aimait beaucoup sa fille et que cette fille se nommait madame de Grignan. Mais nous, hommes graves et à tête froide, que nous importe?

Tout en me disant les choses au moins inutiles dont j'ai couvert ces pages, je m'en allais le long des grands appartements de l'hôtel Carnavalet, encombrés par des lits en fer, et je traversais la chambre à coucher qu'un procureur au Châtelet, du temps de Louis XV, a peinte en gris pour n'être pas distrait dans ses rêves de procureur par les peintures de Hyacinthe Rigaud et de Lebrun.

Tout ce qui m'avait manqué, en pénétrant dans cette demeure, se retrouvait alors dans ma pensée, avec son coloris et son éclat. Je revoyais cette antique société tout entière sur laquelle se sont modelées toutes les cours et toutes les sociétés de l'Europe; je m'étonnais de n'avoir pas aperçu en entrant les lourdes dorures, les peintures majestueuses, les tapisseries, les vastes fauteuils, les girandoles, et tout l'attirail de luxe et de grandeur dont ces murs étaient chargés. Il me semblait entendre, dans la chambre voisine, les causeries spirituelles, libres et folles, de madame de Coulanges, de madame Saint-Aignan; le bégaiement de la duchesse de Ludre, le rire éclatant de l'abbé, et la parole grave et fine du duc de La Rochefoucault. Les battants s'ouvrent. C'est le cardinal de Retz, le grand coadjuteur, bras dessus bras dessous avec le chancelier Seguier, avec Pierrot, comme on le nomme en ce lieu de bonne humeur; le parlement et l'Église n'ont plus rien à faire, sous cette royauté absolue, que se promener et deviser ensemble. Qui vient, en pâmant de rire, à travers l'antichambre pleine de laquais? C'est le marquis de Pomenars, qui n'a plus que deux petits procès, l'un pour un rapt, l'autre pour fausse monnaie. Hier il soupa et coucha chez le juge qui l'avait condamné la veille comme empoisonneur. Au-

jourd'hui il vient chercher le baron pour passer la nuit chez des comédiennes; il est doré, brodé, parfumé, couvert de dentelles et de rubans; demain il se confessera à Bourdaloue, ôtera sa perruque blonde, et se couvrira de cendres. Quel bruit dans la cour! quel mouvement! que de flambeaux! que de carrosses! Place à monsieur le Prince! place à M. de Turenne! Place, surtout, à son éminence monsieur de Marseille, car on l'a surnommé *la grêle;* il est brutal, et il se fâche. Le bon Corbinelli reçoit tout le monde dès la porte, et madame de Sévigné, sur son sofa, avec sa cour, entourée de Brancas, de Latrousse, de Thianges, brillante, parée, le sein découvert et garni d'une longue guirlande de fleurs, comme l'a peinte Petitot, prodigue ses grâces et son esprit, et recueille toutes les histoires, toutes les nouvelles du jour, pour les mander à sa fille. J'allais enfin entendre, par un trou de serrure, une de ces conversations dont l'esprit a disparu avec les dernières années du siècle de Louis XIV; j'allais m'initier au secret de cette pensée noble et grave, entremêlée de licence et de trivialité, de ces égards familiers, de ces personnalités innocentes, de cette ignorance gracieuse, que l'usage du monde, et la connaissance des hommes, rendaient presque semblable

à du savoir; toutes choses que madame de Sévigné a emportées dans la tombe, lorsqu'on me tira doucement par la manche. C'était mon bon pédagogue qui avait laissé ses écoliers sur les bords du Granique avec Alexandre-le-Grand, et qui avait hâte de retourner à son Quinte-Curce.

Ce fatal Quinte-Curce!

A. LOÈVE-VEIMARS.





LES AMOURS DE DILIGENCE.



C'était une femme comme on en trouve beaucoup à Paris, mais comme il n'y en a qu'à Paris : élégante, belle, jeune avec trente ans, et riche avec dix mille francs de rente. Ces femmes-là sont, pour l'ordinaire, réellement veuves, et gardent un fils de sept ou huit ans dans un des deux grands colléges. Quelquefois leur mariage les a fait baronnes, mais elles n'en tirent nulle vanité; elles comptent trop sur elles-mêmes pour se pa-

rer d'un mot. Elles ont des cheveux blonds, une peau de satin, des ongles blancs, un corps frêle, une physionomie douce, des bas de fil d'Écosse, des robes faites par la bonne faiseuse, des mouchoirs de batiste, et des gants de Suède. Toute leur personne est d'une délicatesse exquise, et elles laissent après elles un parfum presque insensible de mille odeurs délicieuses. Elles habitent une jolie maison dans la Chaussée-d'Antin, meublée avec recherche, toujours ornée de fleurs, dans laquelle on trouve un domestique attentif, une cuisinière indifférente, et une femme de chambre dévouée. Elles passent ordinairement l'été à la campagne, ne reçoivent pas avant midi, se promènent quelquefois sur les boulevarts, et jamais aux Tuileries. Elles ont une place le dimanche à Saint-Roch, et une loge le vendredi à l'Opéra. Saluées respectueusement par les vieillards, courtisées par les jeunes gens, beaucoup regardées par les jeunes femmes, elles vont dans le meilleur monde, où elles sont étudiées comme modèles de bonne compagnie. Possédant au plus haut degré ce que l'on appelle le bon goût, elles dédaignent profondément les salons de Louis-Philippe; et si elles avaient assez de cœur pour avoir une opinion politique, elles seraient républicaines. Du reste, elles sont fort ignorantes, lisent peu, ont une

écriture de mouches, qu'elles vous envoient, à propos de tout, sur du papier *bath*, et ne savent l'orthographe que des mots courants. Leur conversation est généralement nulle, mais il y a dans leur langage quelque chose de fin, dans leur société quelque chose de parfumé qui charme et captive. A tout prendre, ce sont des objets d'une valeur réelle assez mince; on peut les considérer comme une monnaie sans cours hors du département de la Seine; c'est enfin une création de fantaisie essentiellement parisienne, qui serait tenue pour inutile et vile, malgré ses formes séduisantes, par tout homme qui n'en connaîtrait pas l'usage, ou ne serait pas accoutumé à la voir.

Quand vous rencontrerez une de ces femmes-là quelque part que ce soit, en chemin ou dans un salon, au théâtre ou dans la rue, tenez-vous sur vos gardes, autrement vous en aurez pour huit jours à penser à elle; car elles ne rougissent plus, il est vrai, mais elles ont une voix douce comme celle des anges, des airs de tête et des regards à remuer l'âme la plus stoïque!

Or, celle dont je vous ai parlé au commencement de cette histoire, monta un matin dans le coupé de la diligence où je me trouvais pour aller je ne sais plus où; n'importe? Nous étions seuls, les chevaux couraient vite, et la route

était, autant que je puis me rappeler, peu fréquentée. Sitôt qu'elle fut assise, elle tira gracieusement son gant, et passa ses doigts avec élégance dans les touffes de ses cheveux : cela voulait me dire qu'elle avait de beaux cheveux blonds, de longs doigts bien effilés, et une grosse bague ciselée au dernier goût, non pas avec ces vilains chiens qui courent gauchement après de vilains lièvres, mais avec ces beaux feuillages enroulés, larges et brillants, comme les Anglais savent les faire.

Quand je vis cela, j'eus grand'peur, et je me mis à réfléchir sur ce qu'il pouvait arriver de moi.

Peu de minutes après, elle respira un flacon de vinaigre; je lui demandai si elle se sentait incommodée; elle me répondit froidement : Non, monsieur. Ma demande était assez sotte pour me valoir cette froideur. Je gardai le silence durant au moins un quart d'heure.

La femme était calme, et ne jeta sur moi, pendant cet espace de temps, qu'un coup d'œil assez indifférent. C'était un coup d'œil d'observation : elle voulait savoir à qui elle avait affaire. Ces femmes-là jugent très-bien un homme sur sa redingote et sa cravate. Cependant je me rappelai que ma mère m'avait mis dans la poche, avant de partir, une boîte de pastilles de cho-

colat. J'en mangeai une, et je présentai la boîte; on me fit un petit sourire tout plein de grâce, mais on refusa.

Je n'avais plus qu'à regarder la campagne; je commençais à être piqué: la diligence relaya, et je fus bien heureux d'avoir les chevaux à examiner.

Il se passa ainsi pour le moins une grande demi-heure!

Alors elle me demanda le nom d'une ville que nous traversions, et comme cette ville était célèbre par de grandes beautés d'art et d'antiquités dont j'avais entendu parler, je me mis à en causer, et la conversation s'engagea. Tout en bavardant, je lui faisais la cour sans savoir où cela me conduirait, sans un but bien déterminé. Notre société est arrangée ainsi, que, sous peine de passer pour un homme mal élevé, vous devez toujours être amoureux de la femme que vous voyez pour la première fois en tête à tête. Que voulez-vous que je fasse à cela? Ma compagne savait d'ailleurs trop bien son monde pour s'étonner de mes galanteries, et peut-être ne les prenait-elle que comme un moyen de passer sa journée sans ennui. Froide et blasée, elle se croyait en état de jouer impunément à ce jeu. Elle avait tort. Elle n'était pas si dévergondée assurément que de se prendre aux mots de tendresse d'un premier

venu, mais elle était assez pervertie pour chercher un combat toujours déshonorant, parce qu'elle se croyait sûre de la victoire.

Rien dans nos coquetteries ne fut d'abord personnel; toutes les choses d'amour se disaient indirectement, comme ces choses-là se disent en pareilles circonstances. Oh! nous savions notre métier l'un et l'autre! il était évident néanmoins que mon adversaire avait beaucoup d'envie de se moquer de moi; cette intention perçait malgré lui, et, de moment en moment, je me sentais frappé de traits ironiques, qui ne me laissaient pas de doute sur ses desseins.

Malheureusement il arriva ce qui m'arrive toujours: j'avais commencé en plaisantant, presque par devoir de société; j'avais fait la cour à cette femme, en diligence, comme je l'aurais saluée dans un salon; mais je ne puis prendre l'amour qu'au sérieux, mon cœur avide d'émotions tendres s'épanche avec enivrement sitôt qu'il est ému, et je ne sais plus tromper; je deviens grave, pénétré, fougueux; je suis sincère. La belle dame me voyant ainsi, devint sérieuse à son tour; en vain voulut-elle se débarrasser par des moqueries et de la légèreté, elle n'était plus maîtresse d'elle-même; et, soit entraînement, soit tout autre sentiment que vous voudrez lui prêter, au bout de quelques heures elle me regar-

dait avec tendresse à ses pieds, et me répétait: «Ivan, je vous aime,» quand je lui disais: «Lina, je vous aime.» Comment nous avons été amenés là, on concevra bien qu'il m'est impossible de le dire. Ce fut une foule de nuances qu'il faut renoncer à analyser, un échange de petites coquetteries et de mouvements passionnés qui s'épuraient à mesure qu'ils devenaient plus vifs. Il y eut des colères, des souvenirs, des confidences, des jalousies, et mille projets romanesques.

Une fois, après être descendu de voiture pendant un relais, pour me délasser un peu et respirer, je la trouvai en remontant triste et préoccupée. Il ne lui avait fallu qu'une minute de réflexion, disait-elle, pour être épouvantée de ce qu'elle avait fait, je devais mépriser une femme, ajoutait-elle, qui livrait ainsi son âme en quelques heures. Ce n'était là qu'une comédie. Restée seule un instant, elle avait déjà recouvré ses pensées du monde; mais j'avais, moi, trop d'intérêt, je trouvais trop de contentement à maintenir son exaltation, pour la laisser faire: aussi j'employai de bien tendres paroles afin de chasser ces vieilles idées, afin de la mettre au-dessus de nos étroites conventions sociales, et de lui prouver que l'amour ne se calculait à la journée qu'au milieu d'une société corrompue comme la nôtre qui, pour déguiser ses vices à

ses propres yeux, a tout réglé, tout étiqueté, même les sentiments les plus intimes. De tels principes lui plaisaient, l'ardeur que je mettais à les soutenir paraissait exciter sa curiosité, elle m'écoutait attentivement, et à la fin, la sérénité reparut sur son beau visage. Elle souriait en me remerciant, je roulais ma tête dans ses blanches mains, ses lèvres touchaient doucement mon front, les boucles odoriférantes de ses cheveux plus fins que la soie effleuraient ma figure, et je me mirais dans ses yeux humides. La route ne fut plus qu'une longue caresse d'une voluptueuse chasteté; nous sentions le besoin de paraître purs et candides aux yeux l'un de l'autre, de nous montrer dignes de cette passion rapide, qui était venue à nous comme un rayon du ciel, et, sans nous en rendre compte, nous cherchions à nous faire illusion sur nous-mêmes; car l'amour des enfants, cet amour sans regret et sans arrière-pensée, cet amour si vif et si doux, a tant de charmes dans son innocence virginale, qu'on voudrait toujours y revenir, même lorsqu'on a goûté les enivrements de la terre. Pour moi, quand nous vîmes les murs de la ville où nous devions nous séparer, quand elle s'écria d'un ton de regret, Déjà! j'éprouvai, je l'avoue, un véritable chagrin. J'étais heureux du bonheur factice que je m'étais créé; ne connaissant pas ma nouvelle maî-

tresse, je lui prêtais toutes mes qualités favorites, et elle les avait; je la faisais tendre, suave, mélancolique, timide, malicieuse, et elle était tout cela; mais je comprenais bien qu'une fois descendus de cette voiture, nous rentrerions dans la vie réelle pour reprendre les vices et les doutes que nous venions d'oublier; je comprenais bien que la société viendrait tomber de toute sa prosaïque lourdeur entre elle et moi, et j'étais triste.

Peut-être avait-elle la même pensée, car elle était triste aussi!

Enfin il fallut se résigner; nos adieux se firent long-temps d'avance, nous nous promîmes vingt fois de nous revoir dès notre retour à Paris, de nous écrire chaque matin; il fut bien convenu que Dieu seul avait pu faire en si peu de temps deux amants dévoués de deux indifférents, et qu'elle n'avait aucun reproche à s'adresser. La diligence arrêta; on m'attendait: je descendis après lui avoir pressé la main, puis nous saluant avec respect devant le monde, elle continua son voyage.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il n'y a pas de jouissance intime égale à celle de saluer avec respect, devant le monde, une belle femme bien habillée, à qui l'on peut toucher la main sitôt que le monde ne vous regarde

plus, à qui l'on peut dire *toi* sitôt que le monde ne vous écoute plus. Concevez-vous en effet une joie plus vraie que celle de voir une femme entrer pompeuse et superbe dans un théâtre, de vous trouver au milieu de la foule qui se récrie et admire à son aspect, et d'entendre cette divinité vous dire d'un regard plein de tendresse : « A vous ce triomphe, mon ange, tout pour vous? » Est-il un bonheur plus ineffable que celui d'être ainsi deux tout seuls sur la terre?

L'amour est au fond une impulsion simple et tranquille dont le cours régulier ne peut engendrer que plaisir. Tel honnête fermier éprouve le véritable amour, et cependant n'aime pas autrement qu'il ne s'assied à table avec un bon appétit pour prendre un bon repas; mais il y a des hommes qui ont été amenés, je ne sais comment, à sentir tout autrement que ce brave fermier; leur irritabilité n'est excitée que par la quintessence de perfections réelles ou imaginaires, et quand ils deviennent amoureux, ce qui leur arrive très-souvent, leur imagination se monte à un tel diapason, qu'elle n'est plus d'accord avec rien : de là des extases, des ravissements, des joies du ciel; mais bientôt après, des désappointements et des déceptions; car il est presque impossible que ces gens-là rencontrent des femmes assez folles pour répondre à leur délire par un délire égal.

Je n'ignorais pas ces choses, je n'ignorais pas que Lina avait perdu la primeur de pensée nécessaire à l'idéalité que je voulais conserver à notre union; et cependant, dès le lendemain, je lui écrivis: mais je ne tardai pas à être obligé de renoncer à toutes mes illusions; ses lettres étaient autant de modèles d'égoïsme, de lieux communs et de parti pris; rien de naturel ni de vrai dans cette correspondance, et c'était pitié de voir y grossir la froideur et l'insensibilité à mesure que le temps s'écoulait, à mesure que les souvenirs du voyage s'effaçaient. La première lettre était triste, on voyait dans le style les yeux de Lina à demi fermés, et elle disait en terminant, Je vous presse sur mon cœur; dans la seconde, elle écrivait plus tranquillement, Tout à vous; dans la troisième, Je vous serre la main; dans une autre, Mille tendres compliments; une dernière enfin était close presque avec civilité par, Je vous offre mes amitiés.

Quelques extraits de ces épîtres amuseront peut-être nos philosophes psychologistes. Je les leur livre sans accepter la responsabilité du style, je ne veux pas même corriger les fautes, afin de mieux conserver à toute cette histoire le cachet de la vérité. Dans la première on trouvait encore quelque sensibilité, elle se ressentait de l'influence du coupé de la diligence. « Votre lettre

a été bien douce à mes yeux, écrivait Lina, car elle m'a appris que vous m'aimez encore. J'avais peur vraiment, je suis si coupable! Mais je réclame votre indulgence; je ne puis vous dire par écrit ce que je voudrais vous confier, le temps me permettra un jour cette satisfaction.

« Dites-moi ce que vous faites et ce qui vous occupe. Si vous voulez que je vous le dise, mon bon Ivan, vous me paraissez un peu fou, mais c'est égal. Je veux partager vos peines et vos plaisirs. Adieu, mon ami, vos billets aimables seront reçus avec plaisir; j'ai dit ce qu'il fallait pour qu'on ne s'étonne pas que je les reçoive. Adieu encore, *je vous serre sur mon cœur.* »

Dans la seconde, il y avait déjà plus de calme, et moins d'intimité.

« Je voulais répondre hier à votre joli billet, mais impossible. Je suis accablée des visites de gens que je ne connais pas, et qui viennent directement à moi pour savoir de mes nouvelles; rien ne m'amuse comme cet usage. J'ai déjà reçu vingt invitations à dîner. On dit que c'est un honneur que l'on doit faire à ma famille.

« Votre lettre n'a pas servi à me rendre ma gaîté. Je suis d'un sombre à faire peur. Je connais tous mes torts, et quoi que vous disiez, votre jugement sur mon compte doit être défavorable. Je vous quitte, car je suis peu disposée à être

aimable aujourd'hui, et je crois que j'ai été déjà dérangée dix fois de ma lettre. Pour me dédommager des importunités dont je souffre, ne pouvant vous écrire en repos, *je vous presse affectueusement la main.* »

Voici l'avant-dernière. Elle est bien courte. Quinze grands jours de séparation avaient passé par-là.

« Je n'ai que le temps de vous dire que je pars demain. Vous ne pouvez douter du regret que j'ai de ne pas vous avoir vu ici, mais j'espère que j'aurai le plaisir de vous recevoir dès votre retour à Paris. J'écris au milieu des paquets, je ne puis vous en dire plus long, et je suis toute honteuse de vous envoyer un pareil griffonnage. *Mille tendres compliments.* »

La dernière n'est pas la moins curieuse, je la reçois après m'être présenté chez elle, lors de mon arrivée à Paris.

« Le hasard a voulu que je sois absente hier soir, j'espère qu'il vous sera possible de revenir demain avant onze heures, heure à laquelle je pars pour la campagne, au château de Leach. Un mot. *Je vous offre mes amitiés.* »

Je n'ai pas besoin de dire que depuis longtemps je ne considérais plus cette aventure que comme un sujet d'observation ; je prenais intérêt à étudier les phases de cette rapide décroissance,

et quoique je connusse bien la mauvaise qualité de la matière que j'avais employée pour faire mon idole, j'avoue que je m'émerveillais encore à la voir si vite se décomposer et tomber en poudre. Aussi je ne manquai pas d'être exact au rendez-vous de Lina, la chose en valait la peine. Je la trouvai brillante, penchée sur un riche canapé, ravissante de bon air et d'hésitation. Jamais je n'ai vu de tenture d'appartement qui allât mieux à une tête de femme, jamais je n'ai vu de petit jour qui fût plus avantageux à une figure un peu fatiguée. Je ne sais pas si l'on trouvera beaucoup d'esprit dans sa correspondance, mais je sais qu'il y en avait énormement dans son cabinet. Elle me reçut avec une grâce à me faire tourner la cervelle, et je crois que je serais retombé sous le charme, si j'avais été moins prévenu d'avance; mais j'arrivais froid, je restai froid. Elle, de son côté, était redevenue femme coquette, femme de Paris comme je l'ai décrite, belle, délicate, séduisante, mais blasée, vaniteuse, pleine de mensonges, sans passion et l'âme desséchée. Elle se fit grande dame: elle parut confuse des souvenirs de la diligence; elle voulait commencer une intrigue selon les règles, elle n'avait rien compris au rôle que je prétendais lui faire remplir; mais elle joua le sien avec un charme inexprimable. Tout cela me parut pitoyable, et au bout d'une heure, je me levai plein de dégoût

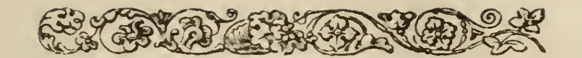
pour prendre congé. Je vis bien qu'elle comprenait ce qui se passait en moi. Mais elle ne voulut pas paraître s'en apercevoir, et me reconduisit jusqu'à la porte du salon avec une exquise politesse. Depuis je n'ai jamais remis les pieds chez elle, et quand nous nous rencontrons au théâtre ou à la promenade, elle ne semble pas du tout embarrassée. Nous ne nous saluons pas.

Quand une femme fixera sur vous ses regards, et vous laissera entendre de douces paroles, écoutez, mais doutez ; et si le lendemain elle a disparu, ne vous roulez pas dans la cendre, ne rasez pas votre tête, ne fuyez pas au désert.

Voilà mon histoire. Elle paraîtra peut-être assez futile, surtout dans un temps où l'on s'occupe sérieusement de choses sérieuses ; à moi cependant, il m'a semblé bon de l'écrire, pour l'instruction de ceux de nos jeunes frères au cœur ardent, qui s'en vont voyager en diligence dans notre pays de France.

V. SCHŒLCHER.





LE LUXEMBOURG.



Je me connais mal en architecture : aussi, au risque d'être appelé Vandale, je dis franchement que j'aime peu le palais du Luxembourg.

J'avoue que le travail en est savant et régulier; mais tous ces bossages qui sillonnent l'édifice et le zèbrent horizontalement me paraissent un enjolivement mesquin, sans grâce comme sans candeur. Il me semble voir une tête d'étude

qu'une main inhabile a voulu ombrer, et qu'elle a chargée de hachures roides et tirées pour ainsi dire au cordeau. Enfin quel qu'il soit, de grands souvenirs le recommandent à notre attention.

Passant de maîtres en maîtres, et d'usages en usages; tour à tour sanctuaire de plaisirs et sanctuaire de douleurs; poussant des cris d'allégresse ou des cris de terreur; ayant à ses portes des geôliers ou des gardes; tribunal et prison en même temps; se parant un jour pour une fête, se voilant le lendemain pour une mort; espèce de monument *factotum;* propre à tout, même à couvrir des têtes royales; insignifiant par cela même qu'il est sous la main du premier venu haut placé, et qu'il sert de pis-aller à tous venants; maintenant changé en un prytanée politique où toutes les vieilles gloires et les vieilles réputations vont prendre leur retraite, en cassant ou en sanctionnant des lois : voilà quelles ont été ses destinées!

Il fut bâti en 1615 par Marie de Médicis, sur le modèle du palais de Pitti à Florence, et d'après les dessins de l'architecte Desbrosses. Marie avait acheté quelque vieille maison d'un certain duc d'Épinay-Luxembourg, quelques arpents de certains chartreux, et sur cet emplacement avait jeté les fondements du palais qu'elle voulait ha-

biter. Son séjour y fut court, et bientôt elle le céda à Gaston de France, duc d'Orléans. Ce prince lui donna son nom, et le palais s'appela *Palais d'Orléans* jusqu'à la révolution, époque à laquelle on détacha de la façade la table de marbre où ces mots étaient gravés en lettres d'or. Plus tard Élisabeth, duchesse de Guise et d'Orléans, le donna à Louis XIV, sans doute pour attirer sur elle les regards bienveillants du grand roi. Après la mort de Louis XIV, il devint le théâtre des galanteries d'une princesse royale.

Sous la Régence, on sait qu'il était de bon ton d'avoir sa petite maison. Les grands seigneurs roués en outraient même la mode. Richelieu et le duc d'Orléans en comptaient au moins une dans chaque quartier. Dans ces petits harems bien coquets, bien élégants, nos sultans poudrés du dix-huitième siècle venaient *célébrer leur délire.* La petite maison était indispensable à un homme né. C'était le boudoir transformé en salle à manger, ou mieux le boudoir et la salle à manger à la fois : c'était le bosquet de Daphnis et Chloé transporté à Paris, au premier sur le derrière (crainte du bruit et du guet) : l'île de Cypre entre quatre murs avec ses amours ailés, sa Vénus nue, et son encens fumeux et odorant. La petite maison fit donc fureur : et les dames elles-mêmes voulurent prendre exemple

sur les hommes. Le croirait-on? les maris du temps accédèrent sans trop de difficulté au caprice de leurs femmes. La fille du régent, Madame de Berri, tenait beaucoup à avoir la sienne. Sans doute elle se plaignit à son père de ce qu'une femme comme elle n'eût pas sa petite maison. Le duc trouva la plainte juste, et lui donna le Luxembourg. Que de débauches alors, que de danses, que de repas ce palais ne vit-il point! Naguère il était une propriété de la couronne, peut-être alors était-il un peu abandonné, un peu désert; peut-être ne servait-il que comme un pied-à-terre aux têtes couronnées qui venaient en France. Louis disparaît, et le Luxembourg devient le *Thalamus* d'une femme de mauvaise vie et de bonne qualité. Vite des fleurs et des essences; qu'on l'éclaire, qu'on le parfume; la Messaline française va y célébrer ses dégoûtantes saturnales. Là, les raffineries de la luxure, et de la luxure sur le flanc : là, ces monstrueuses voluptés, ces indicibles saturations des sens : là, une fille de sang royal, se faisant déesse de l'orgie, dressant ses tréteaux, et jouant la farce scandaleuse avec un petit nombre d'acteurs. Elle fit murer toutes les portes du jardin, une exceptée, pour pouvoir se livrer, sans d'autres témoins que ses complices, à ses honteuses débauches. Par les beaux soirs d'été, demi-nue au

milieu de ses mignons, elle prostituait la dignité royale, et privait déjà Louis XV, enfant, de cette auréole majestueuse qui avait resplendi autour de la tête de son bisaïeul. A quoi bon vous récrier ensuite contre le Parc-aux-Cerfs? du temps de Louis-le-Grand et de la dévote Maintenon, cette reine de France à huis clos, les mœurs déréglées se cachaient sous le manteau de la religion : sous le régent, le manteau tombe, et les mœurs se montrent sans masque dans leur hideuse nudité. Louis XV les prit telles qu'il les trouva, et Saint-Cyr fut remplacé, ou du moins supplanté par le Parc. A qui la faute?

Le Luxembourg, après être retombé dans les propriétés du roi, fut donné par Louis XVI à M. le comte de Provence, qui l'habita jusqu'à son évasion de Paris.

La terreur arrive, et les cachots regorgent de prisonniers : les demeures royales sont vides par la mort ou la fuite de leurs hôtes : qu'elles servent au moins à quelque chose; on en fait des prisons. Des grilles aux fenêtres, des gardiens aux portes, et le Luxembourg remplace la Bastille démolie. « De quoi se plaignent donc ces « damnés d'aristocrates? » disait un montagnard, « nous les logeons dans des châteaux royaux! » Il n'eût plus fallu, après les avoir guillotinés, que de les enterrer à Saint-Denis : alors le mot

de Bossuet serait devenu d'une épouvantable vérité.

Que de noms, que de plaintes les murs ne révéleraient-ils pas à notre curiosité, s'ils n'avaient été recrépis! On m'a montré la fenêtre d'une petite chambre au second étage, donnant sur le jardin, où David fut renfermé. C'est là qu'il conçut le plan de son magnifique tableau des Sabines. Étrange privilége de l'artiste, de pouvoir toujours être lui, jusque sous le couteau de la guillotine, et d'être poète à sa manière alors que toutes les questions d'art se débattaient sur la place de Grève! Un jour, se sentant inspiré, David s'arme d'un pinceau ou d'un crayon, ou d'un charbon, n'importe; et il esquisse à grands traits le plan de son tableau. Au fort de son travail, le guichetier arrive suivi de gens armés. — « On demande le citoyen David au tribunal, dit une voix rauque. David continue sans rien répondre. Heureusement le guichetier avait été sobre ce jour-là, et les hommes qui l'accompagnaient n'étaient point par trop ivres. Sans quoi notre grand peintre aurait pu avoir le sort d'Archimède. — Allons, citoyen, reprend le porte-clefs, tu griffonneras la muraille à *ton retour*, le tribunal attend. — Je ne demande qu'une heure, répond David en se retournant à peine : mais il me la faut, je n'ai

pas le temps à présent. » Le geôlier sortit tout stupide : la réponse fut portée au tribunal : on mentionna le tout dans un procès-verbal. L'artiste se sentait dans un de ces rapides et précieux instants de la vie où la poésie et l'inspiration vous tiennent, et il ne voulait quitter ni l'une ni l'autre. Aussi faisait-il faire antichambre au bourreau. Par bonheur, ce dernier attendit en vain.

C'est là encore que fut écroué le vieux maréchal de Mouchy, serviteur fidèle de Louis XVI. Brusquement séparé de sa femme, et jeté dans un cachôt, il attendait qu'on le traduisît devant le tribunal révolutionnaire. La maréchale se présente au Luxembourg pour partager la captivité de son époux. « Puisque mon mari est arrêté, » dit-elle au guichetier, « je le suis. » Ce dernier haussa les épaules, et lui ouvrit la porte sans rien comprendre. Quand le maréchal comparut devant ses juges, la maréchale était à son côté : « Puisque mon mari est mandé, » dit-elle à l'accusateur public, « je le suis. » L'accusateur public eut la cruelle bienveillance d'accéder à sa demande. Lorsque enfin le maréchal fut extrait de prison pour marcher à l'échafaud, la maréchale, moins âgée que lui, guidait ses pas tremblants sur les marches sanglantes : « Puisque « mon mari est condamné, » dit-elle au bour-

reau, « je le suis. » Ce dernier ne se fit pas plus prier que le geôlier et l'accusateur. Touchante solidarité! sublime dévouement!

La terreur est détrônée : le Directoire lui succède, et va droit s'installer au Luxembourg. Alors recommencent les saturnales et les orgies dont ce palais avait déjà été le théâtre. Cependant un homme inquiète la liesse directoriale. Les lauriers de Napoléon empêchent les directeurs, je ne dirai pas de dormir, mais de se livrer sans crainte, pendant la nuit, à leurs longues débauches. Néanmoins, lors de son retour de sa grande campagne, quand il apporta au Directoire le traité de Campo-Formio, rien ne fut épargné pour donner à croire que la plus grande intelligence régnait entre lui et les directeurs. C'est dans la grande cour du Luxembourg qu'eut lieu la réception de Bonaparte. M. de Talleyrand le présenta, et prononça, à cette occasion, un long discours digne de remarque. Dans cette harangue d'apparat, M. de Talleyrand repousse loin de Bonaparte les soupçons qu'on pourrait concevoir sur ses projets ambitieux, et, à ce propos, il fait valoir le goût du général pour les poésies d'Ossian. Un homme qui choisit Ossian pour sa lecture favorite peut-il inspirer des craintes sérieuses? Peu s'en est fallu que M. de Talleyrand, pour laver Bonaparte des *injustes*

soupçons qui pesaient sur lui, ne le représentât comme un berger de Théocrite, amant de la campagne et du chalumeau, fuyant le fracas des villes, ou comme le vieillard des *Géorgiques* de Virgile, habitant les bords du Galèse. En vérité, je ne sais si tout cela fut une plaisanterie, mais Bonaparte; qui pensait déjà au 18 brumaire, dut trouver étrange l'apologie que M. de Talleyrand faisait de sa conduite. Quoi qu'il en soit, dans son discours au Directoire, il passa Ossian et ses poésies nébuleuses sous silence. Barras lui répondit très-longuement au nom de ses collègues, l'accabla de louanges comme d'ordinaire, et finit son allocution par l'accolade obligée. Bonaparte prit toutes ces marques d'amitié pour ce qu'elles valaient, et ne renversa pas moins le Directoire malgré les prévisions du célèbre diplomate.

Sous lui, le Luxembourg devient successivement *Palais du Consulat* et *Palais du Sénat conservateur :* enfin, depuis la restauration, il a pris le nom de *Palais de la Chambre des pairs*, et il le conserve de nos jours.

Le petit Luxembourg, qui fut bâti en 1629 par Richelieu, pour lui servir de demeure en attendant que le Palais-Cardinal fût construit, communiquait jadis au grand par un corps de bâtiment. Ce fut là que le *brave des braves*, le

maréchal Ney, attendit sa condamnation. Depuis la mort de Ney il avait été désert; la révolution de juillet s'est chargée de lui donner de nouveaux habitants. Les ministres de Charles X y furent écroués avant le jugement de la Chambre. Singulier rapprochement! Le premier hôte du petit Luxembourg fut ce cardinal qui le premier établit solidement sur sa base la monarchie absolue; et les derniers hommes qui en ont passé le seuil étaient les derniers soutiens de ce même pouvoir absolu battu en ruine par le peuple! Le temps, ou pour me servir du mot adopté par le dix-neuvième siècle, le progrès a fait cela.

Mais laissons ce pêle-mêle de tristes souvenirs : ne fouillons pas trop avant, de peur que notre pied ne se fige ou dans la boue, ou dans le sang. Je n'ai pas la prétention de dérouler ici les annales du palais du Luxembourg, j'aime mieux être l'historiographe du jardin.

D'autres loueront la célèbre Rhodes, ou Mitylène, ou Éphèse, ou les murs de Corinthe baignée par deux mers; d'autres célébreront les Tuileries avec son peuple fashionable, ou le boulevart de Gand avec ses promeneurs indolents, ou le bois de Boulogne avec ses cavalcadours, et ses rieuses amazones.

Moi je préfère chanter le jardin du Luxem-

bourg, dire comment les Faublas du quartier latin y font leurs premières armes auprès des marquises de B*** en bonnet de dentelle et en tablier de soie. Je ne vous passerai pas sous silence, dignes rentiers et rentières à 800 livres qui venez promener vos rêveries et vos petits chiens dans les fraîches allées. Ma plume ne vous oubliera pas, jeunes filles qui embellissez de votre présence ce riant Eldorado.

Quittons donc le péristyle du palais, et engagez-vous sous ma conduite dans ce labyrinthe verdoyant où le fil d'Ariane n'est pas tant à dédaigner que vous pourriez le croire.

Depuis nombre d'années il appartient à l'étudiant : il est inféodé à ses étourderies et à ses amours; c'est le Cours du basochien; le seul fief qu'il ait pu sauver du naufrage où se sont engloutis tous ses priviléges. Mal serait venu qui voudrait lui contester ce dernier débris : il a été érigé en majorat en sa faveur, bien que le *Bulletin des lois* n'en dise mot. L'étudiant, suzerain absolu, se montre peu insolent dans son jardin. Le temps des hommes d'armes rossés, des mules arrêtées par son bon vouloir, des estocs tombant sur l'échine des sergents, des femmes enlevées, des capes trouées autant par l'épée ou le poignard que par la misère, a disparu. L'étudiant ne bat personne, pas même les paisibles gar-

diens; il ne hurle, ni *sus sus*, ni houra sur les passants : le jonc inoffensif a remplacé dans ses mains le gros bâton ferré; il porte des gants et pas de trous à ses habits : effet de la civilisation. Néanmoins, il se promène dans son empire en homme sûr de son autorité, et certain que nul n'a l'envie ni le pouvoir de le tourmenter dans l'exercice de ses prérogatives. De tous les droits dont il jouissait, il en a conservé un seul : je veux parler du droit du seigneur; encore est-il restreint et ne s'étend-il qu'à certains visages : la grisette est la vassale du lieu; mais non plus vassale, telle qu'au moyen âge, assujétie aux caprices et aux baisers d'un haut, d'un puissant, et la plupart du temps d'un très-laid baron. La grisette est une vassale de bonne volonté, n'obéissant qu'au maître qui a su captiver son cœur. Rebelle à toutes les figures qui lui déplaisent, d'un abord aisé à celles qui lui conviennent, elle sait se faire respecter, et elle jouit d'une certaine puissance dans le jardin. Il faudrait une plume exercée pour peindre les attaques de sa coquetterie, son babil continu, ses colères, ses jalousies et ses faciles amours. Quoique la grisette ne soit pas ennemie de la gaîté, la mélancolie ne laisse pas que d'avoir une grande influence sur son cœur : elle s'attendrit à la vue d'un visage pâle et triste; elle résiste difficilement à deux

yeux languissants; enfin elle s'abandonne tout-à-fait à deux mains croisées derrière le dos et à un pas lent et rêveur. Aussi les Werther abondent-ils au Luxembourg : vous les voyez la tête baissée, soupirant ou se parlant à eux-mêmes, chercher dans une solitaire promenade un allégement à leurs souffrances. C'est ordinairement la grisette qui met un terme à ces douleurs : on se rencontre par hasard; par hasard on prend place sur le même banc; le hasard fait qu'une conversation s'engage; l'intimité s'établit bientôt; viennent les confidences, les épanchements. On se quitte pour se revoir le lendemain. On se revoit en effet : même abandon que la veille dans la causerie; on se plaint de ne *pouvoir trouver une âme qui comprenne son âme;* on s'apitoie mutuellement sur sa *bizarre destinée.* Puis, arrivent les demi-mots, les demi-aveux, les demi-consolations; enfin les amours, les plaisirs, les distractions, les froideurs, les reproches et les séparations. Il n'y a qu'au Luxembourg que les passions passent par toutes ces phases en aussi peu de temps. Charmant théâtre d'amours hebdomadaires, champs-élysées terrestres où l'on aime vite, et qui ont aussi leur Léthé, afin qu'on oublie encore plus vite que l'on a aimé.

Puisque je vous parle de la grisette, je vous prie de ne pas la confondre avec la gent commune

et trotte-menu des ouvrières des rues St.-Denis et Vivienne. Ce qui distingue la grisette du Luxembourg de ces demoiselles, c'est un fonds de paresse inépuisable. Toujours elle vient de sortir d'un magasin, et toujours elle est sur le point d'y rentrer. Cependant comme elle tient autant que personne à paraître travailleuse, la grisette emporte de l'ouvrage au jardin : d'ordinaire elle festonne. Je vais plus loin, il n'y en a pas une qui n'ait son feston dans le cabas qu'elle porte avec elle. Le feston est un des charmes de la grisette, et ce n'est pas le moins à craindre. Moi qui vous parle, je l'avoue à ma honte, j'ai été pris par le feston.

Insouciante à l'excès, vivant au jour le jour, de peu ou même de rien, ressemblant beaucoup au lazzaronne italien, moins la cruauté et le poignard cependant, mettant le *fare niente* au-dessus de tous les biens, s'acclimatant à tous les amours, la grisette se contente de ce que lui apporte le temps, peu soucieuse de l'avenir, entière au présent, se faisant oreiller de tout, même du sort le plus dur, dormant indifféremment sur le côté gauche ou sur le côté droit, égale dans la bonne et la mauvaise fortune, excellente fille au demeurant, mais qui rencontre tôt ou tard sur son chemin la porte d'un hôpital.

Elle a ses allées favorites, et ce ne sont pas les plus fréquentées : je ne dirai pas que c'est

par amour de la solitude, mais elle aime le bosquet; comme le bosquet manque au Luxembourg, elle choisit les lieux les plus retirés. Ainsi vous la rencontrerez de onze heures à deux dans l'allée qui longe la rue d'Enfer, et sous les arbres qui l'avoisinent. La grisette se place toujours sur un banc, ne voulant avoir aucune dispute avec la loueuse de chaises. Et là elle attend son amant ou celui qui veut l'être. Une chose remarquable, c'est qu'elle fait élection de domicile dans les mêmes lieux et sous le même couvert que là vieille fille. Ainsi, la vieille fille va tricoter ses bas dans l'allée d'Enfer et dans celles qui aboutissent à la rue de l'Ouest et à la grille Fleurus: et ces dernières allées sont du ressort de la grisette. Quoi qu'il en soit, elles se détestent d'instinct: quand elles se parlent, elles laissent tomber leurs paroles du bout des lèvres, en arrondissant la bouche avec précieuseté, et en mettant le mot *madame* dix fois dans une phrase. Sur les deux heures, la grisette et la vieille fille émigrent du Luxembourg pour n'y plus revenir que le soir. La révolution de juillet a fait beaucoup de tort à la grisette: la politique lui enlève ses adorateurs; aussi est-elle carliste ou républicaine: mais elle penche beaucoup plus pour les exilés d'Holy-Rood que pour les admirateurs de Marat et de Robespierre.

C'est à peu près à l'heure où ces dames s'en vont que les bonnes d'enfants arrivent. Elles établissent leur quartier-général sur la terrasse de droite. La bonne d'enfant est la rivale de la grisette, il existe de longue date une guerre sourde entre ces deux puissances.

La bonne d'enfant laisse ses petits maîtres sauter à la corde, se traîner sur le sable, déchirer leurs habits, se barbouiller la figure : elle se promène çà et là, admire les statues, s'arrête devant les gladiateurs et les Hercules, s'extasie devant les Vénus nues sortant de l'eau, qui, disons-le en passant, sont tellement noires, qu'on serait tenté de les prier de rentrer dans le bain qu'elles viennent de quitter pour se décrasser un peu. Je ne sais pourquoi Charlet ou Bellangé, dans leurs caricatures, nous représentent le simple conscrit cherchant à captiver la bonne d'enfant. Je n'ai jamais vu de bonnes se compromettre avec l'uniforme bleu de roi. Elles gardent leur rang et leur sérieux vis-à-vis du militaire, et si l'enfant de Mars voulait s'émanciper avec elles, et les pousser dans leurs derniers retranchements, c'est-à-dire, jusqu'au bout du banc, leurs paroles de dédain sauraient le remettre à sa place. La bonne d'enfant raffolle de l'étudiant, ce dernier la tient peu en estime.

Aussi ne parlerai-je pas des œillades indiscrètes,

et des minauderies infructueuses de la bonne d'enfant, pour vous faire lier connaissance plus vite avec le vieux garçon. Passons devant la façade du palais, donnons un coup d'œil au quinconce d'érables et au rosarium qui ont remplacé les bâtiments de communication entre le petit et le grand Luxembourg, et arrivons dans l'allée qui côtoie la rue de Vaugirard. Je pourrais ici vous faire une belle description imitée de Virgile, vous dire que cette allée est une allée Paria, que le soleil ne la visite jamais, qu'on l'évite et qu'on la fuit comme l'antre de Pluton, qu'un silence horrible y règne, silence interrompu par les cris funèbres des oiseaux de mauvais augure : mais pour laisser tout ce fatras mythologique de côté, je vous dirai tout simplement qu'elle est consacrée à la politique.

Que ce mot ne vous fasse pas reculer comme le voyageur à la vue d'un serpent caché sous l'herbe. La politique de l'allée de Vaugirard n'a rien d'effrayant. Elle n'a ni chapeau, ni bonnet rouge, point d'habits ou de redingotes boutonnées séditieusement jusqu'au menton, point de virgule ni de mouches barbues, point de paroles âpres surtout; ma politique est sexagénaire, porte perruque, marche lentement, a la goutte, un habit marron, des souliers carrés à boucles d'argent, canne à poignée d'ivoire, culottes courtes et pas de mollets.

Tous les politiques de l'allée Vaugirard sont des transfuges du jeu de boules. Quand ils sont fatigués du *cochonnet*, ils s'acheminent par l'allée de l'Observatoire à leur salle de délibération, et là ils agitent entre eux les hautes questions d'état. La chose se passe fort bien, je vous assure. On discute le pour et le contre, on propose des lois, on lance des amendements: on demande la parole, on monte à la tribune (métaphore), on fait des discours: on s'interrompt et on finit par ne pas s'entendre.

Je me suis souvent demandé quel rôle pouvait jouer la canne en politique, et je me suis répondu qu'il était immense. Je ne sais pas comment Fox et Pitt ont négligé la canne. C'est elle qui tranche le nœud gordien; c'est elle qui renverse les villes, crée les empires, bat les armées, et sauve les peuples. Vous penseriez comme moi si vous aviez vu mon aréopage en plein vent la faire servir dans les crises les plus difficiles. A l'aide de la canne, on décrivait sur le sable la position géographique de chaque peuple européen: on faisait avancer les corps de troupes: on intervenait en Belgique, en Italie: on sauvait la Pologne: on écrasait les Russes: on se couvrait de gloire, on garantissait l'honneur national, et on *rentrait couvert de lauriers dans la capitale, aux acclamations de la population entière.*

Que de fois, pour ma part, n'ai-je pas vu dans

l'allée Vaugirard, la Russie éventrée et les Hollandais en fuite! que de manœuvres stratégiques n'ai-je pas admirées! que de magnifiques protocoles n'ai-je pas entendus! Et quelles marches forcées : que de fleuves, de montagnes, mes généraux sédentaires ne traversaient-ils pas! J'aimais surtout, dans ce conciliabule, un petit bossu fort singulier. C'était le président, le doyen d'âge. Un petit chapeau d'étoffe grise, plissé sur les bords, dominait son vénérable chef. Une redingote, qui pouvait peut-être avoir été blanche, couvrait ses membres grêles et délicats. Un gros jonc guidait ses pas fort incertains. Le petit bossu était l'âme de la société, c'était lui qui ordonnait l'attaque et qui donnait le signal du combat; lui qui arrêtait l'effusion du sang avec sa canne : comme ces rois du moyen âge qui avaient le privilége de terminer le duel en jetant dans la carrière une baguette de bois vert. Avec quelle dignité il ouvrait la séance! avec quelle clarté il dirigeait la discussion, et surtout avec quelle ponctualité il prononçait la clôture. Quand trois heures sonnaient, il fermait les débats et coupait court à toutes divagations et à tous mouvements. Le temps du dîner était venu. Aussi, aurait-on été sur le bord d'un fleuve, serait-on arrivé aux portes d'une ville, n'importe, il fallait retourner à sa poule au pot, rue Cassette ou

rue des Canettes. « Messieurs, disait le petit bossu en s'en allant, nous reprendrons demain la discussion et la route où nous les avons laissées : à une heure précise nous passerons le Rhin, ou bien encore nous entrerons dans Ancône. »

Le digne homme n'a pas reparu au jardin cet été, et je crois bien qu'il faut mettre son absence sur le compte du choléra. C'est une grande perte pour les diplomates de l'allée Vaugirard. Aussi la session de cette année a-t-elle offert peu d'intérêt : les membres n'ont pas été exacts : heureusement il n'y a pas d'insertion dans le *Moniteur*, ni de mention dans le procès-verbal. Et puis le mauvais temps qui a régné ce mois-ci a singulièrement entravé les opérations. On est resté huit jours de suite devant une bicoque, pour cause de pluie. Enfin le froid et le brouillard viennent de dissoudre la chambre, qui ne rouvrira qu'au printemps 1833.

Le Luxembourg est encore le Pæstum et le Tibur des mercières et des bonnetiers retirés. C'est plaisir de voir ces couples sexagénaires s'acheminer gravement vers l'allée de l'Observatoire. Certes, lorsque Napoléon faisait faire cette allée, il était loin de prévoir qu'elle dût servir un jour exclusivement aux promenades oisives des bonnes gens du quartier Saint-Germain. Mais le plus grand homme ne lit pas tout dans l'avenir. A

coup sûr il pensait encore moins que ce serait au milieu de cette rangée d'arbres plantés par ses ordres, que l'un de ses plus braves soldats, le maréchal Ney, marcherait à une mort sans gloire. Et qui alors l'aurait pu croire? il y avait tant de plaines où l'on pouvait mourir glorieusement!

L'allée de l'Observatoire est, comme je le dis, le rendez-vous de la petite propriété. Sans doute on s'arrête pour donner un coup d'œil aux rosiers en fleurs, sans doute on fait halte devant le bassin pour admirer la limpidité de l'eau; mais, ces deux stations faites, on se rend à son allée pour ne plus la quitter. C'est là qu'on rencontre ses voisins de pallier: là, qu'on parle d'affaires, qu'on se rend compte de l'emploi du temps, qu'on se demande ce qu'il faudra manger à dîner le lendemain. Puis on regarde le coucher du soleil, on prédit le beau temps ou la pluie, selon que le ciel est couvert, ou que les chats ont léché leur queue; on appelle son chien qu'un autre vient débaucher, on crie après lui, on court à sa recherche, on l'attache, on le fait porter au mari, crainte d'une nouvelle fuite. Quelle grande ressource pour la conversation quand le télégraphe agite ses bras! les commentaires abondent, on parle de la découverte de l'imprimerie, que l'on trouve fort belle, on dis-

serte sur la sténographie, puis sur la télégraphie. On travaille à deviner les énigmes du sphinx aérien; on passe en revue toutes les inventions brevetées ou non brevetées. — Chez qui prenez-vous votre café, madame? — Chez M ***, au coin de la rue des Mauvais-Garçons. — Ah! moi je prends le mien chez M ***, vis-à-vis le marchand de meubles. Tel est le résumé des entretiens les plus importants, entretiens qui ne finissent qu'avec le jour. Ces estimables rentiers ont tellement pris leurs habitudes au Luxembourg, qu'ils se croiraient de bonne foi expropriés si on fermait le jardin pour cause de réparation. Ils invitent leurs parents d'outre Seine à venir les voir au Luxembourg, comme on engage un ami à venir passer une huitaine de jours à la campagne que l'on possède. « Venez, leur disent-ils, nous voir à notre jardin, de midi à quatre, ou de six à huit heures; nos lilas sont passés, mais nos roses sont magnifiques; nous ferons élaguer les arbres dans deux mois. Un de nos cygnes est mort: celui que nous aimions le mieux. Mon mari emportait chaque jour dans sa poche un morceau de pain pour lui: l'épidémie régnante a tant fait de ravages! »

Au printemps, le Luxembourg n'a rien à envier aux plus belles promenades. Le soir, la ter-

rasse de droite devient une fraîche et odorante succursale des Tuileries. Les toilettes, à la vérité, ne s'y font pas remarquer comme aux Tuileries. Les habits ne sortent pas des ateliers de Staub ni de Chindé; les robes n'ont pas passé par les mains de mademoiselle Victorine: il y a moins de monde: pas d'élégants, peu d'élégantes; toujours l'abandon, le laisser aller du propriétaire. Les galeries ne sont pas aussi longues ni aussi bien fournies. Çà et là s'échelonnent sur deux rangs quelques robes blanches bien simples, quelques familles qui viennent prendre le frais et lire le journal. Au milieu nombre d'étudiants, canne de fer creux à la main, cigarre à la bouche, parlant de politique ou d'amour, racontant la chronique scandaleuse du jour, ou les succès de leurs examens, s'égayant aux dépens des passants dont ils connaissent la biographie. Car au Luxembourg tout se sait, impossible de garder l'incognito. On connaît le nom, l'adresse de toutes les personnes qui y viennent. Si par hasard on découvre quelque jeune femme inconnue, on interroge, on s'enquiert, on prend des renseignements sur la jolie intruse, et bientôt vous la connaissez comme si elle était votre parente. Ces traditions se livrent d'année en année par les étudiants qui retournent en province, aux étudiants qui arrivent à Paris.

A votre entrée au Luxembourg, on vous dénombre tous les habitués, on vous met au fait de la place. On vous apprend que cette jolie enfant de seize ans, aux yeux voilés, aux cheveux noirs descendant en bandeau sur les tempes, à la taille svelte, à la figure de Madone, est mademoiselle ****, la reine du lieu, et qu'elle a plus de prétendants tacites que n'en avait jadis Pénélope; que sa voisine, dont la tête noble et sévère accuse certaine fierté aristocratique, est la fille d'un conseiller à la cour des comptes. Enfin, personne n'est à l'abri de la curiosité et de l'indiscrétion. Mais aussi la critique y est moins mordante qu'aux Tuileries.

Aux Tuileries on fait la guerre aux habits, aux gilets, aux chapeaux, aux tournures, aux figures: au Luxembourg, si vous exceptez quelque envie de rire de jeune fille, mal étouffée sous le mouchoir, quelques *aparté* bien innocents, la critique n'a pas droit de bourgeoisie. On se promène sans façon, et seulement pour se promener.

A la campagne, quand on a fini de dîner, on propose toujours un tour de jardin pour faire la digestion. Alors le grand-père prend sa canne, le père sa casquette, et les jeunes filles placent capricieusement sur leur tête le large chapeau de paille dont elles laissent flotter les rubans ternis.

Les habitants du faubourg Saint-Germain viennent faire leur digestion au Luxembourg : le grand-père prend aussi sa canne : le père met un chapeau, et les jeunes filles nouent leurs rubans : voilà toute la différence.

Si la critique est exilée du jardin, c'est dire que la coquetterie est frappée aussi d'ostracisme. Sans doute il y a des amours au Luxembourg, le soir sur la terrasse; amours bien platoniques, amours sous les tilleuls, amours qui se déclarent par un coup d'œil, un signe, une expression du visage; mais il n'y a pas de coquetterie en jeu. Une jeune fille coquette, au Luxembourg, serait la plus malheureuse des femmes. Car il règne partout un certain abandon de famille. Quand on se rencontre, on se salue avec affection, on va même jusqu'à s'embrasser. Quel crime de lèse-bon ton! S'embrasser en plein jardin : c'est à faire éclater de rire tous ces dandis en gants jaunes, au cou emprisonné dans une cravate de satin. Mais cette conservation des mœurs antiques et des bonnes mœurs a son nombre d'approbateurs. Pour ma part, je l'avoue, j'éprouve un indicible plaisir à voir les deux plus jolies jeunes filles, quand elles se rencontrent, courir l'une au-devant de l'autre, et s'embrasser avec autant de cordialité que lorsqu'enfants toutes deux elles jouaient au cerceau, ou sautaient à la corde.

La civilisation n'a pas encore pénétré, comme il paraît, tout entière au Luxembourg, et il faut espérer qu'elle n'y prendra pas pied de sitôt. Je prêterai main forte pour m'opposer à ses envahissements : elle nous a gâté tant de choses, qu'elle ferait probablement des siennes au Luxembourg.

Les Tuileries ne perdent pas tous leurs promeneurs pendant l'hiver : dans les jours secs les femmes y font acte d'apparition, cachées sous des manteaux, emmaillottées dans des douillettes, et vont exposer aux intempéries de l'air leurs visages pâles et déflorés. Il n'en est pas de même au Luxembourg : à la fin de l'automne le jardin devient désert. Déjà même les promenades sont plus rares. Les robes blanches sont abandonnées : la moire, la cachemirienne et le gros de Naples reparaissent. Les arbres perdent leurs feuilles, et les allées leurs habitués. Plus de chaises rapprochées en groupe pour la causerie du soir, plus de chapeaux sur les genoux, et de cheveux nattés abandonnés aux caresses du vent. Déjà on a fait ses déménagements sans bruit et sans embarras : on jette un coup-d'œil d'adieu à sa place favorite, à ses orangers :

Linquenda tellus.

Il faut abanbonner sa villa, ses conversations

au crépuscule, son Arno immobile, ses cygnes au duvet argenté. Qu'on fasse les apprêts du départ. — Rome nous appelle : Rome, si froide, si bruyante, et si triste. — Plus d'ombrage, plus d'oiseaux au chant joyeux, plus de ciel bleu, plus de brise embaumée. O mes rosiers, ma verdure ; ô mes fraîches allées, mes belles statues, honneur du ciseau de Zeuxis et de Praxitèle, mes vases étrusques, mon vivarium ; ô mon silence sous les arbres aussi vieux que la terre qui les porte ; mes oliviers au suave parfum, mes ruisseaux au murmure dulcisonnant, mes rêveries de poésie et d'amour, mes tièdes soirées, mes bains, mon vieux Falerne dans mes celliers humides ! — A Rome. — Mes greniers plient et gémissent sous le poids de mes blés : mes moissons sont rentrées, mes vendanges sont faites : qu'on couvre mes plantes venues de l'Hespérie, car l'Aquilon et le Notus sont à craindre : qu'on prépare ma toge et mon char. Un dernier gâteau de miel en l'honneur de Pan : une dernière libation à Cérès, un dernier adieu à mon bonheur passé. — Et maintenant à Rome ; à la vie agitée, aux inquiétudes du Forum, aux jours occupés par l'ambition. Nous roulons sur la voie Appia, et nous voici dans la Ville.

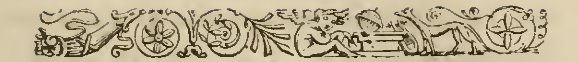
On quitte donc le jardin : on s'arrache à son banc et à ses habitudes champêtres. La jeune

fille retourne à sa toilette et à ses bals : l'étudiant à son estaminet : la grisette à son cinquième étage : la vieille fille à sa partie de loto. Et tous passent le temps, tant bien que mal, en attendant les premiers lilas. Mais le vieux garçon, maussade et morose, revient à son petit logement où il n'y a pas de Babet. Lui seul regrette vraiment sa maison de campagne. Par les belles gelées il va y donner le coup-d'œil du maître ; puis, de retour au coin du feu, il médite en tisonnant le vers de Virgile :

O fortunatos nimium sua si bona norint
Agricolas...

A. Félix JONCIÈRES.





LE
MARCHAND DE CHIENS.



Vous avez lu sans doute les Mémoires de lord Byron : une des choses qui m'a étonné le plus dans ces étonnants Mémoires, c'est la facilité avec laquelle le noble lord renouvelle ses boule-dogues et ses lévriers à volonté. — Envoyez-moi, dit-il, un boule-dogue d'Écosse; les boule-dogues de Venise n'ont pas les dents assez dures. Envoyez-moi un beau chien de Terre-Neuve pour le faire nager dans les lagunes. Il écrit, il donne des or-

dres à son intendant, comme un autre écrirait à Paris : Envoyez-moi de l'eau de fleur d'oranger ou des gants.

Si lord Byron avait eu son correspondant à Paris, ce correspondant aurait été bien embarrassé de satisfaire aux désirs de son maître : il aurait eu beau chercher dans tout Paris un bouledogue, un lévrier, ou un chien de Terre-Neuve à acheter, je suis assuré qu'il aurait eu grand'peine à rencontrer de quoi satisfaire lord Byron, qui s'y connaissait. Dans ce Paris où tous les commerces se font en grand, même le commerce de chiffons et de ramonages à quinze sous, il n'existe pas un seul établissement où l'on puisse aller, pour son argent, demander un chien comme on le veut. En fait de marchands de chiens, nous en possédons, il est vrai, quelques uns et en plein vent, fort versés dans la science de dresser des caniches et qui élèvent leurs chiens dans des cages sur le parapet du Pont-Neuf; mais c'est là tout. Allez donc chez ces gaillards-là, une lettre en main de lord Byron, demander à acheter un boule-dogue, un lévrier, ou un chien de Terre-Neuve!

Vous voyez donc, sans que je vous le dise, que malgré toute ma bonne volonté, je ne puis vous faire ici une dissertation savante sur cette branche d'un commerce qui n'existe pas, et qui

pourrait être très-florissant. Après la race humaine, ce que le Parisien néglige le plus, c'est la race canine : il est impossible de se donner moins de peine pour les uns et pour les autres; il est impossible de mélanger les races avec plus de caprice insouciant et de hasard stupide: voilà pourquoi nous avons de très-vilains hommes et de très-vilains chiens.

Venez donc avec moi, si vous voulez voir les chiens parisiens, venez sur le Pont-Neuf, à gauche, en descendant la rue Dauphine; quand vous aurez passé la statue de Henri IV, vous trouverez cinq à six artistes en chaussures entourés chacun de cinq ou six caniches taillés et ciselés comme le buis des jardins de Versailles. L'un porte une moustache, l'autre est dessiné en losange; l'un est blanc, l'autre est noir; l'un est croisé avec un griffon, l'autre est croisé avec un épagneul. Il y a quelquefois dans un seul chien dix espèces de chiens. Envoyez un de ces chiens à lord Byron, et vous verrez ce qu'il vous dira!

C'est que, pour le marchand de chiens de Paris, élever un chien, vendre un chien, ce n'est pas une spéculation : c'est un plaisir, c'est un bonheur. Le marchand de chiens à Paris est d'abord portefaix, décroteur, père de famille, et enfin marchand de chiens. Il est portefaix pour vivre; il vend des chiens pour s'amuser : c'est

un goût qui lui est venu quand son père était portier. Le propriétaire de la maison avait tant défendu à son père d'avoir un chien que son fils en a eu trois dès qu'il a été majeur. Pour ses chiens, il a perdu en même temps la porte et l'affection du propriétaire de son père. Zémire, que vous voyez là étendue au soleil, a empêché le mariage de son maître avec une cuisinière, ma foi! dont elle dévastait le garde-manger; puis Zémire étant devenue pleine dans la rue, a mis bas dans le lit de son maître; son maître voyant ces pauvres petits souffrants, les a élevés lui-même avec du lait, et une fois élevés, il les a vendus sur le Pont-Neuf, ou plutôt il les a placés de son mieux, tenant plus au bien-être de ses chiens qu'à son profit.

Tous les marchands de chiens de Paris ont des petits issus de Zémire et d'Azor; regardez tous les chiens qui passent, ce sont les oreilles de Zémire, c'est la queue d'Azor, c'est la patte blanche d'Azor : ces chiens-là sont gourmands, malingres, paresseux, voraces, stupides, très-laids et très-sales; au demeurant, les meilleurs chiens de l'univers.

J'imagine qu'au lieu de juger les hommes par les traits de leur visage ou les signes de leur écriture, on ferait mieux de les juger par leurs chiens. Le chien est le compagnon et l'ami de

l'homme; le chien est sa joie quand il est seul, c'est sa famille quand il n'a pas de famille. Le chien vous sert d'enfant, et de père, et de gardien; il a l'œil d'une mobilité charmante, il est arrogant, il est jaloux, il est despote, il a toutes les qualités d'un animal sociable; il vous donne occasion très-souvent de vous imposer de ces petites privations qui coûtent peu et qui font plaisir, parce qu'elles prouvent que vous avez un cœur. Ainsi la meilleure place au coin du feu est au chien, le meilleur fauteuil de l'appartement est au chien. On sort souvent par le mauvais temps pour promener son chien; on reste chez soi pour tenir compagnie à son chien, on se réjouit avec lui, on pleure dans ses bras, on le soigne quand il est malade, on le sert dans ses amours; c'est un sujet inépuisable de conversation avec ses voisins et ses voisines; c'est un admirable sujet de dispute aussi. Pour un célibataire, pour le poète qui est pauvre, pour tout homme qui est seul, pour la vieille femme qui n'a plus personne à aimer, même en espoir, il n'y a plus qu'un seul secours, un seul ami, un seul camarade, un seul enfant, leur chien!

On peut donc, à coup sûr, juger de l'homme par le chien qui le suit. S'il en est ainsi, vous aurez une bien triste idée du bourgeois de Paris en voyant les chiens qu'il achète. Pour aimer de

pareils chiens, il faut avoir perdu toute idée d'élégance, toute sensation, tout odorat, tout besoin de beauté et de formes. Le caniche du Pont-Neuf est, à mon sens, une espèce de honte pour un peuple qui a quelques prétentions artistes. Le caniche est, en effet, le fond de tous les chiens parisiens.

J'entends le caniche bâtard; c'est un animal dont on fait tout ce qu'on veut, un domestique d'abord, et le Parisien a tant besoin de domestique, que, ne pouvant les prendre aux *Petites Affiches*, il en achète sur le Pont-neuf un écu. Il s'en va donc sur le Pont-Neuf, à l'heure de midi, flairant un chien, étudiant son regard, marchandant, discutant, s'en allant et revenant.

— Combien ce chien? — Le chien qu'il achète est âgé ordinairement de trois mois; pendant qu'il marchande, tous les connaisseurs se rassemblent autour de lui, et chacun donne son conseil. A la fin on convient du prix; le prix ordinaire d'un caniche bâtard, plus ou moins, varie d'un écu à sept francs. Quelques-uns se vendent dix francs; mais en ce cas-là, il faut que l'acheteur soit un maître d'armes, un employé du Mont-de-Piété, ou un commissaire de police pour le moins.

A peine a-t-il acheté son chien, le bourgeois de Paris remonte tout radieux à son quatrième

étage. Arrivé à la porte, toute résolution lui manque, sa femme a bien juré qu'elle n'aurait plus de chien, comment faire accepter ce nouveau chien à sa femme? A la fin il prend son parti, il ouvre la porte, il entre. — Tiens, ma femme, regarde le joli petit caniche! La femme résiste d'abord, puis elle cède; car le moyen de ne plus aimer, une fois qu'on a aimé, même un caniche! Et voilà notre heureux couple qui s'occupe du charmant animal, on le blanchit, on le pare, on l'engraisse, on lui apprend à descendre dans la rue tous les matins. Ce bon ménage qui s'ennuyait tête à tête, et qui n'avait plus rien à dire ni à faire, se trouve à présent, grâce à son caniche, très-occupé, et très-heureux. Qui vous dira toute l'éducation du caniche? Que n'apprend-on pas au caniche? On lui apprend à rapporter d'abord, on lui apprend à fermer la porte, on lui apprend à marcher sur deux pattes, on lui apprend à faire le mort, on lui apprend à vous ôter votre chapeau quand vous entrez. C'est une plaisanterie très-agréable. Le caniche saute sur vous à quatre pattes, et vous arrache votre chapeau avec ses dents, ce qui est très-ennuyeux quand vous avez un chapeau neuf. Il y a des caniches qui font l'exercice, qui scient du bois, qui jouent à pigeon vole, qui vont chercher leur dîner chez le boucher. J'en ai connu un qui fumait une

pipe très-agréablement. Le caniche est la joie de la grande propriété bourgeoise; c'est une dépense de tous les ans assez considérable, il faut le faire tondre tous les deux mois, il faut changer de logement à peu près tous les ans, il faut être brouillé avec tous les voisins qui n'ont pas de chiens, quand on a un caniche un peu supportable.

Ce sont là de grands sacrifices, sans doute, mais comme on en est dédommagé! quel plaisir, quand on passe dans la rue, d'entendre l'animal aboyer contre les chevaux, et de se venger sur les chevaux des autres de ceux qu'on n'a pas! Quel bonheur, dans le bois de Romainville, de voir galoper son caniche! ou bien de le voir nager dans la Seine, ou courir après un bâton qu'on lui jette, à la grande admiration des amateurs!

Le caniche est de tous les temps, et de tous les âges, et de tous les sexes. C'est le chien du rentier, c'est le chien du propriétaire, c'est le chien du portier surtout. Le portier! cet être amphibie, qui est à la fois propriétaire, bourgeois, domestique: propriétaire, parce qu'il ne paie pas de loyer; bourgeois, parce qu'il a un propriétaire; et domestique, parce qu'il est obligé d'aimer les caniches des autres, et que rarement il peut avoir un caniche à lui.

Le caniche est le chien de l'homme et de la

femme, depuis trente-cinq jusqu'à quarante-cinq ans.

Arrivé à cinquante ans, les goûts changent. Tel qui s'était fait le chien d'un caniche impétueux, hardi, ardent, ne pouvant plus suivre à la course son animal, n'est pas fâché de s'en défaire; ce chien meurt; alors on le remplace par un animal d'une espèce plus douce et moins fougueuse. Avant cinquante ans, c'était l'homme qui décidait du choix de son chien dans le ménage; après cinquante ans, c'est la femme qui en décide; c'est qu'après cinquante ans, la femme aime son chien non plus pour son mari, mais pour elle-même; et alors, aimant son chien pour elle-même, elle prend un chien d'une nature frileuse et calme, qui ne la quitte pas, qui aille d'un pas lent, et qui aime les promenades de courte haleine; elle le veut peu libertin surtout, et peu coureur; à cet effet, il existe en France plusieurs sortes de chiens; le chien noir avec des taches couleur de feu; le chien couleur de feu avec des taches noires. Sous l'empire, les vieilles femmes avaient trouvé une race de chiens admirable, et qui leur convenait parfaitement; le carlin! Le carlin, infect et ennuyeux, criant toujours, têtu, volontaire, délicat; depuis l'empire, le carlin a complètement disparu de nos mœurs; il a été remplacé par le griffon,

c'est un progrès. Au reste, ce n'est pas la première fois que la France perd des races de chiens. Le petit chien de marquise, au dix-huitième siècle, tout blanc, tout soyeux, et que relevait si bien un collier en ruban rose, s'est perdu presque complètement parmi nous. Les beaux lévriers du temps de François Ier se sont perdus, ou à peu près. Il n'y a, en fait de chiens, que le caniche qui soit imperdable. Le caniche est à sa race ce que le gamin de Paris est à la sienne. Toutefois, à la règle générale des caniches il y a des exceptions qui, au reste, ne font que prouver la règle, comme toutes les exceptions. Plusieurs corps de métiers se distinguent, à Paris, par le choix de leurs chiens qui n'appartiennent qu'à eux. Ainsi le boucher se fait suivre ordinairement par une vilaine et sotte espèce de boule-dogue, tout pelé, qui a l'air de dormir, et que nous n'avons pas vu une seule fois en colère, soit dit sans vouloir le chagriner. Le cocher de bonne maison se procure comme il peut, et quand il peut, un griffon anglais, tout petit, qui suit très-bien les chevaux, et qui a remplacé les grands danois d'autrefois, du temps de J.-J. Rousseau, quand il fut renversé par ce chien danois que vous savez. Autrefois, quand les petites voitures étaient permises, il y avait à Paris de gros chiens, de gros dogues qu'on attelait en

guise de cheval, et qui portaient, avec une ardeur sans pareille, leurs légumes au marché. Telles sont à peu près les seules races de chiens usitées dans cette grande capitale du monde civilisé; vous voyez qu'il est impossible d'être plus pauvres que nous, en fait de chiens.

La révolution de juillet qui a détruit les chasses royales, a porté un coup fatal aux chiens de chasse; les chiens de Charles X ont été vendus à vil prix, et l'on a vu les chiens du duc de Bourbon hurlant dans les carrefours après la mort de leur noble maître, comme hurlait le chien de Montargis.

Je ne veux pas cependant, tout en déplorant notre funeste insouciance, je ne veux pas passer sous silence un marché aux chiens assez curieux, et dans lequel l'affluence est assez grande pour prouver que si on voulait s'occuper d'améliorer cette belle moitié de l'homme, le chien, on en viendrait facilement à bout. Il existe au faubourg Saint-Germain, vis-à-vis le marché du même nom, une place assez étroite, dans laquelle, tous les dimanches, on amène des chiens d'une nature beaucoup supérieure aux chiens du Pont-Neuf. Ce sont des chiens de toutes sortes; les uns sont élevés par les fermiers pour la chasse, les autres sont élevés par des gardes-chasse pour la basse-cour. Le plus grand nombre a été trouvé dans les

rues de Paris, et est destiné aux expériences médicales du quartier. J'ai fait plusieurs recherches pour savoir quelle était la profession qui élevait le plus de chiens à Paris, et j'ai découvert, non sans étonnement, que les sacristains de cathédrale étaient ceux qui envoyaient le plus de chiens au marché. Dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi ?

Outre le marché du faubourg Saint-Germain, vous trouverez encore quelques marchands de chiens sur le boûlevart des Capucines, vis-à-vis les Affaires-Étrangères. C'est là que se vendent les meilleurs chiens courants et les meilleurs bassets, soit dit sans allusion politique et sans esprit.

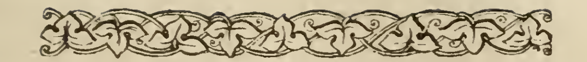
Cette industrie, toute négligée qu'elle est, fait vivre plusieurs établissements de médecine canine dans lesquels tous les malades sont disposés avec art, et traités avec autant de soins qu'on le ferait dans un hôpital. Le docteur, comme tous les autres, est visible depuis huit heures du matin jusqu'à deux; le reste du temps il va en visite, avec cette seule différence qu'il est le seul médecin que paye le pauvre. Le soir, quand il est rentré, le docteur se délasse de ses travaux de la journée en empaillant quelques-uns de ses malades.

Le nombre des beaux chiens, à Paris, est fort

restreint. On compte deux ou trois beaux chiens de Terre-Neuve tout au plus; cinq ou six bouledogues de forte race. Les plus jolis chiens qui soient en France à l'heure qu'il est, ont été apportés de Grèce par notre grand poète M. de Lamartine. C'est à eux que M. de Lamartine, en quittant la France pour l'Orient, a adressé ses derniers vers. Moi qui vous parle, j'ai été trois ans à solliciter du poète un regard favorable; il m'a enfin donné un de ses chiens, c'était le plus beau cadeau qu'il pût me faire après ses vers, et voilà pourquoi, à la place d'un article de genre que j'avais commencé, vous n'avez qu'un article didactique. Je ne comprends pas, en effet, comment on peut parler légèrement de cette amitié de toutes les heures, de tous les jours, de ce dévouement de toute la vie, de ce bonjour du matin, de ce bonsoir de la nuit, de cette famille, de tout ce bonheur domestique qu'on appelle un chien.

Jules JANIN.





DEUX MÉNAGES PARISIENS.



Il faut être bien hardi pour toucher aux bourgeois, le plus petit peu du monde, quand on a lu le spirituel et délicieux article de M. Bazin sur ce sujet. J'y ai regardé à vingt fois; j'hésite peut-être encore : une seule chose me rend le courage; c'est que le bourgeois de M. Bazin a, pour ainsi dire, revêtu son habit des dimanches; il est en visite, hors de chez lui, à la revue, aux émeutes, aux fêtes publiques; il court la bourse, les affaires, se promène en fiacre; enfin il est

toujours occupé. Mais le bourgeois chez lui, le bourgeois au coin de son feu, jouant le piquet avec sa femme, additionnant son livre de dépense, le bourgeois en bonnet de coton, vous ne le connaissez pas encore bien, ni lui, ni sa femme, ni ses enfants, ni sa bonne. On le trouve, il est vrai, dans beaucoup de romans nouveaux; mais j'avoue que je ne l'aime point là : il est chargé, ce n'est plus lui; presque toujours on le prend pour dupe; et qu'on ne s'y trompe pas, il n'en est rien dans la réalité. Le bourgeois d'aujourd'hui tire l'épée comme le gentilhomme; le danger ne l'effraie point, et s'il est offensé, il force le grand seigneur à croiser le fer avec lui, ou bien, le pistolet en main, à échanger balles contre balles. A entendre les romanciers, il ne comprend rien aux usages; il a mauvais ton; il fait sottises sur sottises. Tantôt, c'est un négociant, un marchand de drap de la rue des Bourdonnais donnant une soirée, et ses lampes s'éteignent; le petit chien déchire la robe des dames; une cuisinière maladroite renverse dans le salon l'unique plateau de rafraîchissements. Tantôt c'est une lingère du grand quartier, une lingère en vogue, qui a pour convives, le jour de sa fête, les domestiques des grandes maisons qu'elle fournit, lesquels, pour paraître quelque chose, endossent le nom et les

habits de leurs maîtres; les jeunes filles de boutique de cette lingère disent : *Où ce qu'est* mon aiguille?... appellent la grammaire la *grand'mère*, une ottomane, une *ottomate*, etc. Je ne sais ce que faisaient et disaient les marchands et les bourgeois, il y a soixante ans; mais ce dont je suis sûre, c'est qu'aujourd'hui lorsque madame Colliot, que MM. Chevreux et Le Gentil donnent des soirées, leurs salles sont bien éclairées, il n'y a ni valets ni femmes de chambre invités, et les jeunes personnes qui travaillent en lingerie et en nouveauté, je ne dis pas seulement dans les premières maisons, mais encore dans celles du second et du troisième ordre, loin d'ignorer les premières règles de la langue, parlent et s'énoncent fort bien, ayant passé presque toutes plusieurs années dans un pensionnat : nos jeunes auteurs le savent bien cependant; eux qui sont presque tous de cette classe moyenne, trouvent-ils que les salons petits, mais élégants et gracieux de l'intérieur de Paris, ne sont point fréquentés par des hommes aussi bien élevés, par des femmes aussi aimables, aussi spirituelles que les salons plus spacieux mais moins animés du faubourg Saint-Germain?... Il faut descendre très-bas aujourd'hui en France pour trouver du trivial.

Une autre fois, prenant nos simples et bons

bourgeois au moment où ils ont fait une colossale fortune, le romancier les traite comme des ducs et pairs, et ne nous offre plus que l'allure et le train des maisons de banquiers; même luxe de table, même ambition chez monsieur, même coquetterie, même élégance chez madame.... Mais encore un coup, le bourgeois dans sa sphère, le bourgeois, ni pauvre ni riche, qui ne hante ni les guinguettes ni les palais des princes, où est-il?... Nous connaissons bien, trop peut-être, l'intérieur des grands, du moins tel qu'on nous le représente, car bien souvent il vaut mieux que ce qu'on en dit : l'or ne corrompt pas toujours; il laisse quelquefois de sa pureté au creuset par où il a passé. Nous connaissons bien aussi les différentes classes d'artisans, car toutes ont été exploitées; nous avons entendu leur franc et énergique parler; nous avons découvert leur pauvre et chétif ménage; nous avons assisté à leurs plaisirs; comme eux, nous avons ri chez Desnoyer; nous avons gémi quand ils sont entrés au grand usurier de la rue de Paradis, et notre cœur s'est serré en les voyant compter, avec l'avidité de la faim, dix francs qu'ils ont reçus en prêt sur leurs dernières chemises; peut-être même a-t-on dépassé la vérité en nous les dépeignant toujours à plaindre par la faute des autres, et jamais par la leur; mais toujours est-il

qu'ils souffrent, n'importe comment; respect au malheur.

Pourquoi donc, quand on a fait tant de volumes pour les deux extrémités de la société, n'avoir consacré que si peu de lignes au nombreux et intéressant juste milieu? serait-ce que la plupart de nos livres de mœurs et de critiques sont écrits par des jeunes gens qui ne veulent en rien du juste milieu?... Je ne le pense pas. Dans la bourgeoisie se trouve la médiocrité en tous genres; médiocrité de génie, de fortune, d'aventures, d'intrigues, bonne et simple vie, peu fertile en événements; chez eux une année ressemble à l'autre, une famille vit à peu près comme celle qui demeure dans la maison voisine; peu de bruit, peu de scandale, peu de matière à de terribles et sanglants épisodes; partant point de curée pour nos auteurs romantiques... Quant à nos auteurs joyeux et plaisants, ils voient ces braves gens du côté grotesque, et ne nous présentent que leurs ridicules, même pas toujours les leurs.

Voyons-les donc une bonne fois au naturel...; je les connais beaucoup, moi : ils sont, pour la plupart, les pères de mes jeunes personnes sans fortune, que vous avez bien voulu regarder amicalement, ce qui m'enhardit à vous parler de leurs parents; d'ailleurs, pour vous les faire sup-

porter, je les mettrai en regard de cette classe riche tant décriée, si peu à envier, et qu'après tout on n'envie pas moins toujours un peu, à part soi...

Il est convenu qu'avant la première révolution une femme ne pouvait pas avoir un titre sans avoir aussi un amant; l'un était inhérent à l'autre; et en parlant d'une honnête femme, on devait dire : « Il en est jusqu'à trois que l'on pourrait compter. » Probablement la malice et le besoin de se faire écouter ont singulièrement donné cours à l'exagération; dans le cas contraire, la vertu aurait fait bien des progrès depuis ce temps-là; car il existe à présent bon nombre de comtesses, de marquises attachées à leurs devoirs, chérissant leurs enfants, et mettant un ordre infini dans leurs affaires. Point d'intrigues, point de licence; elles ont des mœurs, de la religion, elles sont bonnes; si elles aiment tant soit peu la dépense, la toilette, les chiffons si chers et si inutiles, il faut leur pardonner : on voit si souvent leurs noms inscrits les premiers sur la liste des souscriptions de bienfaisance, ou bien au bureau de charité!... Puis, Paris, ville de luxe, que deviendrait-il, si l'on ne faisait qu'une dépense raisonnable? beaucoup de riches achètent par philantropie. Mais il y a dans les vertus des femmes du grand monde quelque chose de moins admirable que dans celles des bourgeoises (exceptions à part, bien en-

tendu) : il leur en coûte moins pour remplir certaines obligations, ou pour mieux dire, elles ne les remplissent pas de la même manière; on remarque dans leurs moindres détails domestiques quelque chose d'opulent, d'ostensible, qui les prive de cette touchante simplicité qu'on retrouve en tout et partout chez les médiocres.

Par exemple, si le mari d'une jeune comtesse est malade, elle passera près de lui les jours et les nuits, pâle, défigurée, délirante de douleur. Certes, voilà de la passion, les symptômes en sont les mêmes dans toutes les classes; mais après les premières années de mariage, quand l'amour est remplacé par l'amitié, par l'estime seulement..... l'estime, le plus froid des sentiments! sans doute la comtesse fera de même son devoir : sans doute elle s'établira dans la chambre de son mari, ne sera visible que pour les intimes, consultera tous les médecins de Paris; mais elle ira se coucher le soir, tranquillement, se reposant de tout sur les soins assidus d'une sœur Saint-Joseph dont elle louera le zèle, s'extasiant sur le bonheur de posséder une si parfaite garde-malade. On peut s'en fier à elle, dira la comtesse, et elle dormira tranquille. Ce ne seront pas ses mains délicates qui apprêteront les cataplasmes, les pansements; tout au plus donnera-t-elle les cuillerées de potion : elle sera là, voilà tout.

Dans la classe bourgeoise, quelle que soit la

situation morale du ménage, la femme se dévoue dès le moment où son époux est gravement malade; nulle autre qu'elle n'apprête les remèdes, ne pose les sangsues, ne veille la nuit; si le cas n'est pas dangereux, elle repose sur un lit de sangle auprès de son malade, se relève vingt fois s'il le faut; lui parle, devine ce qu'il aime, ce qui lui déplaît; connaît la partie la plus douloureuse de son corps, la regarde, la frictionne; elle seule sait l'arranger... S'éloigne-t-elle un moment : « Ma femme ! crie le bon bourgeois, écoute. » Et elle accourt.

Tout cela n'est pas étonnant : il y a plus d'intimité dans ces intérieurs que dans ceux du faubourg Saint-Germain; on se tutoie; on est souvent en tête-à-tête, vivant dans un petit appartement; on se retrouve toujours en face l'un de l'autre, et même sans s'aimer on se parle; car il n'est pas fort amusant de n'être que deux et de ne se rien dire; puis, à tout moment le mari a besoin de sa femme : c'est un bouton qui manque à sa chemise, c'est un gilet que n'a point rendu la blanchisseuse; c'est le premier des deux plats du dîner qui n'est pas bon, c'est une toilette à apprêter pour un enterrement : tout cela passe par les mains de la femme; le moyen, autrement, que l'unique servante des maisons bourgeoises puisse suffire à tout...

Or, je vous le demande, une seule de ces

choses existe-t-elle chez les personnes très-riches? madame sait-elle seulement ce que monsieur a de linge? et lui, la consulte-t-il pour s'habiller? Ce n'est pas mauvaise volonté, mais ils demeurent si loin l'un de l'autre que le cœur manque souvent pour faire le voyage, la mode étant que les époux habitent à des étages différents; ensuite, il y a toujours des domestiques en tiers. Le bon ton exige qu'on ne parle l'un de l'autre qu'à la troisième personne : Donnez cela à monsieur... Demandez à madame... L'habitude de se traiter ainsi devant les étrangers se contracte, et on oublie de la quitter quand on se retrouve seul à seul. Je connais une baronne qui fait toujours trois révérences à son mari quand il entre chez elle.

Je sais que cette manière de vivre a son bon côté; on a moins de querelles, de petits différents; car de deux choses l'une, ou l'on s'aime, et dans ce cas on est si content, quand par hasard on se revoit, qu'il n'y a pas trop de ces courts instants pour se dire des douceurs; ou bien l'on ne s'aime pas, et alors rien n'est plus facile que de ne jamais se rencontrer; tandis que les bourgeois, quelque unis qu'ils soient, ne sont pas toujours d'accord. Le moyen, lorsqu'on est ensemble la nuit, le soir, le matin, que par économie, par usage, par mille raisons, on est obligé de penser à deux, le moyen, dis-je, de ne

pas se chamailler avant que la pensée de chacun soit devenue une et indivisible. Le mari, fatigué du travail de la journée, occupé d'un livre nouveau ou d'un journal, s'impatiente du bruit que font deux ou trois marmots criant et sautant dans la chambre à coucher. La femme, habituée à leur tapage depuis le matin huit heures, ne s'aperçoit seulement pas qu'ils remuent; cependant les continuels chut!... paix donc! de son mari lui ouvrent les oreilles... Allez jouer au salon, enfants, vous faites trop de bruit. Les enfants s'en vont avec billes, balles, poupées; mais au salon, ils sont seuls, l'un frappe l'autre : Attendez! crie la mère, je vais vous faire battre ensemble, moi, vous allez voir. Ernest, laisse donc ta sœur... Ou bien, les billes, les balles frappent le plafond : Ernest, finiras-tu? tu vas casser les carreaux ou la glace... Alors c'est la porte qui est prise pour but : on dirait qu'elle est près de s'enfoncer... Fichus enfants! s'écrie le père impatienté; on ne peut rien faire ici avec eux. — Mais, mon ami, il faut qu'ils s'amusent; ils ne font pas de mal là. — Ah! voilà comme tu les gâtes, tu ne sais pas les élever, et ensuite tu te plains d'eux. De là une querelle; la femme pleure même quelquefois; mais un ami commun arrive; chacun prend son air aimable; on cause, on fait la partie, et quand on se couche, la dispute est oubliée.

Dans les maisons opulentes, si les enfants fatiguent, ils sont relégués au loin, on ne craint pas de s'en séparer : il y a des domestiques pour veiller sur eux, s'ils sont petits ; un précepteur, une gouvernante qui les accompagne, quand ils sont grands.

Ici, la bonne ne peut pas y prendre garde; le matin elle fait le ménage, et va au marché; plus tard elle s'occupe du dîner; et le soir elle lave et range la vaisselle. L'unité de domestique est encore un des traits caractéristiques des maisons moyennes. Bien des familles ont quinze, vingt mille livres de rentes, et une seule bonne; seulement, quand la maman nourrissait, il y avait une jeune fille pour promener l'enfant; ou bien, si monsieur est médecin, courtier de commerce, l'intérieur est augmenté d'un cheval et d'un domestique; mais celui-ci est exclusivement préposé pour les affaires, et ne soulage en rien *la bonne à tout faire;* excepté, cependant, les jours fort rares où il y a beaucoup de monde à dîner; alors il sert à table.

« Je ne sais comment tu fais, dit le mari à sa femme, tu ne peux pas garder une bonne plus de six mois; et chez monsieur un tel, chez madame une telle, ils ont six domestiques, dont le moins ancien est dans la maison depuis huit ans. » Je le crois bien; et ce qui contrarie monsieur, devrait

être pour lui un sujet de satisfaction; c'est une preuve que sa femme est bonne ménagère, qu'elle a l'œil à tout; qu'elle surveille le pain, la viande, le vin, les friandises, l'huile, etc., etc.; qu'elle sait le prix des comestibles, qu'elle s'aperçoit quand la cuisinière fait danser l'anse du panier; qu'elle reçoit elle-même son linge des mains de la blanchisseuse; qu'elle vient à la cuisine faire les œufs au lait et les gâteaux au riz; et que peut-être même elle va au marché; toutes choses capables de doubler les revenus dans un ménage, mais toutes choses aussi qui valent à la maison le surnom de baraque,... et empêchent qu'une domestique y reste long-temps. Qu'y ferait-elle? il n'y a pas moyen de rien soustraire, et il est impossible, avec deux cent cinquante francs de gages, de porter des robes de gros-de-Naples, des chapeaux à fleurs, et de payer des spectacles pour deux. Et puis, monsieur ordonne une chose, madame une autre; il faut quitter une première occupation pour en commencer une seconde; être grondée, réprimandée : tout cela ennuie; on fait son service tant bien que mal; on raisonne, et, sous main, on cherche une autre place....

Chez les grands, c'est toute autre chose; là, il y a une personne pour chaque partie du service; tout le monde sait ce qu'il doit faire; tous

les jours, à la même heure, même régularité. quand la femme de chambre a habillé sa maîtresse, que ses robes, ses chapeaux sont rangés, qu'elle a monté une ou deux collerettes, elle est libre comme l'air; le valet de chambre ne parle pas deux fois par an à madame; la cuisinière ne connaît que ses fourneaux; elle taille, rogne, achète, comme bon lui semble; personne ne vient lui dire : « Mais, Marie, voilà bien du feu pour une petite marmite; éteignez donc cette bûche... Pourquoi donc une livre de beurre hier? vous n'aviez que trois plats... Marie, qu'est donc devenue la bouteille de vin qu'on a entamée hier au soir?... » Cela doit être ainsi dans un petit ménage; mais cela fatigue et ne donne aucun profit; car, remarquez que les domestiques supportent tout pour des profits. Généralement on est poli avec eux; les femmes surtout les traitent doucement; mais la dame de qualité a le ton sec, bref, en parlant à ses gens, elle les tient, pour ainsi dire, en respect; ils ne lui manquent jamais; d'eux-mêmes ils sont formés à lui dire : « Madame veut-elle permettre?... Si madame avait dit qu'elle désirait cela, madame aurait été obéie. »

Ils ne se trouvent pas humiliés de s'entendre commander, et non prier : Allez ici, faites cela, sans jamais un S'il vous plaît, un remerciement;

les enfants eux-mêmes parlent ainsi, c'est l'usage. Cela n'empêche pas les domestiques de rester long-temps dans l'hôtel ; il est si beau de pouvoir dire : Je suis au service de madame la comtesse, de monsieur le marquis; ce sont de braves gens, ils ont huit domestiques; ils ne regardent à rien...

Eh bien, qu'une bourgeoise s'avise de prendre ce ton-là, elle verra! Voilà les réponses des bonnes les moins impertinentes ; remarquez encore qu'elles n'ont pas l'intention de fâcher leur maîtresse. Ce qu'elles en font n'est que par familiarité.... — Allons donc, Marie, un peu plus vite, vous ne finissez à rien; il est midi, s'il venait quelqu'un, il trouverait l'appartement encore sens dessus dessous. — Pardi, madame, croyez-vous que je vais me mettre en nage pour vous faire plaisir; depuis ce matin, je n'ai pas arrêté. — Marie, vous avez donc cassé un vase ? — C'est pas moi, madame, c'est mademoiselle. — Si vous l'aviez remis à sa place, elle n'y aurait pas touché. —Tiens, vous croyez qu'il est facile d'en faire ce qu'on veut de mademoiselle, avec cela qu'elle est si commode, je n'ai jamais vu un si mauvais caractère; au reste, madame, vous êtes toujours après moi depuis huit jours, cela ne me convient pas, et vous chercherez quelqu'un; faut-il pas faire tant d'embarras pour 250 francs que

vous me donnez; c'est pas le Pérou; encore être bougonnée, et il n'y a pas de profit.

Écoutez à présent le colloque d'une grande dame et d'un domestique. Les chevaux étaient fatigués; on voulait aller se promener aux Tuileries, on envoya chercher un fiacre. Les enfants montent dedans, et la mère ordonne au domestique de se mettre derrière. Celui-ci, comme craignant de profaner sa livrée en l'exposant sur le trottoir d'un char numéroté, refuse : — Madame ne peut exiger, dit-il chapeau bas, que je monte derrière un fiacre. — Mes enfants sont bien dedans, reprend la comtesse; au reste, vous êtes libre d'aller à pied; mais si vous ne vous trouvez pas à la grille du jardin pour leur ouvrir la portière et les faire descendre, vous ne rentrerez pas chez moi. Le fiacre part, et le laquais arrive à son poste deux minutes avant lui.

Permis à la bourgeoisie d'agir et de parler ainsi, mais alors il lui faut un train de maison, des chevaux, une femme de chambre; il faut enfin qu'elle ne soit plus bourgeoise. Tant qu'elle va à pied, qu'elle s'habille seule, quelle que soit sa naissance, elle est priée d'être modeste, autrement elle recevra de temps en temps de petits affronts. Son argent est aussi bon que celui de la comtesse; elle paie aussi bien, peut-être mieux, et pourtant les fournisseurs ne les

saluent pas l'une comme l'autre; ils ne leur parlent pas du même ton; il est vrai qu'ils ne sont pas reçus de la même manière chez les deux; tel épicier, tel boulanger, fournit depuis vingt ans une maison du faubourg Saint-Germain, et n'en connaît que l'antichambre ou l'office; à peine a-t-il entrevu la maîtresse.... La bourgeoise lui donne accès dans sa chambre, s'informe de sa santé, de celle de sa femme, non pas comme dans la scène de don Juan avec M. Dimanche, mais bonnement, naturellement; le marchand lui conte ses affaires, elle paraît y prendre intérêt : la familiarité s'établit... Et puis, j'en demande pardon à notre siècle niveleur, on a beau dire, on a beau crier à l'égalité, il y a quelque chose de respectable dans la noblesse; tel écrivain qui voudrait la supprimer, ne pourrait-il pas être suspecté d'un peu d'envie? n'a-t-il jamais souhaité un *de* devant son nom? et le jeune auteur qui s'en moque dans ses livres satiriques a pourtant soin que le héros de son vaudeville se nomme le comte de Merville, et sa jeune veuve la marquise de Blinval! Quelques-uns d'entre eux ne font-ils pas sonner bien haut (sans avoir l'air de rien, pourtant) l'invitation qu'ils ont reçue de M. le baron de ***? Ils pensent en eux-mêmes que c'est leur mérite qui leur vaut cela, et moi je leur dirai qu'on craignait d'être à court de cavaliers pour la danse.

Il y a beaucoup d'ordre aujourd'hui partout; les marchands n'ont plus la sottise d'avancer tout leur magasin à des gens qui ne doivent pas payer, et cela parce qu'ils sont titrés; et les gens titrés ne font plus de grandes dettes; la révolution les a rendus sages; mais pour voir un livre de dépense bien tenu, une situation de caisse bien exacte, rien de tel qu'une maison bourgeoise; on a peu de fournisseurs, tout s'achète au comptant, et le reste est soldé le premier de chaque mois; on sait, à trois francs près, à combien montera la dépense du mois, puis celle de l'autre; on a une petite réserve pour la pension de ses enfants, une autre pour le loyer, une troisième pour la cuisine, ainsi de suite. M. Bazin dirait : Le système politique se montre encore là : de l'ordre, toujours de l'ordre.

Il faut quelquefois aller cinq ou six jours de suite chez une dame du faubourg Saint-Germain avant de la rencontrer; non qu'elle fasse des mines en feignant de n'être pas visible, mais elle n'y est réellement pas, ou il est impossible qu'elle vous reçoive; elle rentre si tard qu'elle ne se lève que pour déjeuner; elle ne veut pas faire attendre monsieur, et descend en peignoir; dans cet état elle ne voit personne : puis vient la toilette, puis elle sort, et si vous ne la saisissez pas sur le marche-pied de sa voiture, c'est

fini; car elle ne rentrera que pour dîner; puis les spectacles, le bal; il n'y a plus moyen d'en rien attendre. La bourgeoise, au contraire, est presque toujours chez elle, dans la journée; elle se lève matin, fait ses petits arrangements de ménage dans un négligé fort simple, mais bien présentable : un joli bonnet garni, une redingote; presque toujours elle a son corset; elle est alors accessible à tout le monde. Ensuite elle s'entoure de chaussettes, de draps, de serviettes; fait des chemises à ses enfants, lit quelques romans nouveaux, et ne sort guère, si ce n'est un jour par semaine peut-être, quand il fait bien beau; elle n'aime pas à porter un parapluie, encore moins à gâter sa toilette, et nous savons qu'elle n'a pas de voiture; habituellement elle se soucie peu de quitter la maison, et puis il faut qu'elle soit là, quand son mari revient du bureau à quatre heures, ou lorsqu'il a fini ses visites, ou bien passé la matinée entière à débrouiller une affaire difficile; tout serait perdu si ce chef de famille ne trouvait pas sa femme en arrivant, et jamais, au grand jamais, madame ne dînerait en ville sans monsieur, même quand l'amour n'est plus de la partie : ce sont des déférences que les époux de la classe mitoyenne ont tout naturellement, tout bonnement, l'un pour l'autre. Moi je trouve cette simplicité touchante. Le

soir, ils vont se promener ensemble, à moins que le mari n'ait l'habitude d'aller au café; mais encore, ce cas échéant, il manquera rarement, dans la belle saison, après avoir pris sa demi-tasse et lu son journal, de venir chercher sa femme pour la mener faire un tour. Ne croyez pas, au reste, qu'elle se soit ennuyée toute seule dans la journée, non; son ouvrage est pour elle une affaire d'état. Ensuite les petites tracasseries féminines l'occupent : elle a trois soirées en vue, et n'a que deux toilettes; elle ne voudrait pas faire grande dépense; être mise moins bien qu'une autre lui répugne, encore moins voudrait-elle paraître deux fois avec la même robe; il faut donc une certaine combinaison d'idées pour concilier sa bourse, son amour-propre et les convenances. En voilà assez pour tenir sa tête en affaire pendant quinze jours; car, je dois l'avouer, il y a dans la classe bourgeoise plus de tripotages mesquins et ridicules, plus de petites jalousies, de désir de s'éclipser mutuellement, d'envies de femmes, de méchancetés, le dirai-je, que partout ailleurs : cela vient de ce qu'il faut presque toujours avoir l'air de faire beaucoup avec peu de chose, et cela sans que les autres s'en doutent. Pour rendre ma pensée, je renverrai au chapitre de mes jeunes personnes sans fortune; ce que je pourrais dire de plus sur

ce sujet serait une répétition. Chez les grands ou dans les ménages très-riches on n'a rien à envier aux autres, aussi s'en occupe-t-on moins; un vœu est à peine formé qu'il est accompli; que servirait de se tourmenter l'esprit pour si peu? on vit naturellement au milieu du beau; on est inhérent à l'opulence, accoutumé à voir les autres applaudir à ce qu'on dit, à ce qu'on fait; aussi ne prend-on pas la peine de dissimuler sa pensée. Les mitoyens ont peur d'être raillés par leurs pairs; ils affectent une habitude de tout ce qui est grandiose qui les rend ridicules, et ils ne s'aperçoivent pas que les gens qui leur coûtent quelquefois leur conscience rient d'eux en arrière.

Notre pauvre pays ne brille pas aujourd'hui par la religion; Paris, surtout, a presque oublié le culte qu'il professe. On a tellement dit au peuple que sot et religieux étaient synonymes, qu'il a fini par en être persuadé; et comme il ne voudrait pas avoir l'air moins civilisé, moins spirituel que les gens qui ont écrit cela, il enchérit encore sur eux, en reconnaissant à peine le *grand Être, l'Être Suprême,* que les philosophes ont substitué au Dieu de leurs ancêtres; il blasphème ce qu'il ignore, et se croit l'esprit de Voltaire parce qu'il est impie. On commence à voir combien trop ont germé ces funestes maximes; les jeunes auteurs eux-mê-

mes reviennent sur leurs pas; l'un nous touche en représentant la sainte et furtive bénédiction arrachée de nuit au chef du clergé en France; l'autre hausse les épaules à la parodie de nos cérémonies graves et solennelles; et si un troisième fait un déiste du plus vertueux des hommes, du moins l'ami de ce déiste est un prêtre chrétien. Tout cela promet; mais de longues années se passeront avant que le peuple soit religieux, n'importe la religion; son cœur est de pierre pour tout ce qui est culte.

La Restauration, en ramenant les hommes d'autrefois, a ramené les usages et l'étiquette qui existaient alors. On voit donc le faubourg Saint-Germain assister aux offices, à la messe, tous les jours, comme il le faisait jadis; peu de ses maisons font gras les vendredis et samedis; toutes les femmes ont leur directeur; aucune pratique extérieure n'est supprimée ou allégée; à la moindre fête on étouffe dans Saint-Thomas d'Aquin et à l'Assomption. S'il faut en juger par les apparences, toute la ferveur, toute la piété de Paris s'est réfugiée dans les cœurs aristocratiques; je le crois ainsi, car je ne suis pas méchante, et l'hypocrisie ne me vient pas à l'idée... En considérant cependant qu'au sortir du sermon ces dames vont au spectacle, que leur vie est mondaine, dissipée, peu conforme à ce qu'or-

donne l'Évangile, je soupçonnerais un peu de politique dans leur piété, n'était mon intime persuasion qu'elles sont de la meilleure foi du monde en alliant Dieu et Baal, et que l'habitude de faire ainsi, innée dans leur famille depuis sept ou huit générations, ne leur donne pas, à cet égard, le plus petit scrupule. Elles sont dévotes avec le même bon ton, la même grandeur de manières, qu'elles sont petites-maîtresses ou femmes aimables. Leurs pieds mignons ne seraient pas à leur place sur les froides dalles de l'église, et il manquerait quelque chose à leur grave recueillement si elles n'appuyaient leurs bras sur le velours vert d'un prie-Dieu rembourré. Là, comme ailleurs, elles ne font rien comme tout le monde. C'est donc encore dans la classe juste-milieu que j'irai chercher la piété simple et bien entendue; elle n'est pas chez tous, il est vrai, on ne la trouve même que chez un très-petit nombre, mais alors au moins elle est naturelle, édifiante, sincère, dégagée d'ostentation et de politique.

Qui va vous en vouloir? me dira-t-on: la noblesse ou la bourgeoisie?... Mais ni l'une ni l'autre, j'espère bien; je n'ai parlé qu'en général; ensuite j'ai dit plus de bien que de mal, je pense. S'il y a un peu à blâmer des deux côtés, c'est que rien n'est parfait dans ce monde. Mais qu'im-

portent quelques défauts pour tant d'éminentes qualités qui distinguent aujourd'hui les classes instruites de la société? D'ailleurs depuis longtemps les oreilles françaises sont habituées à s'entendre dire la vérité; et, tel est le bon naturel de nos excellents compatriotes, qu'ils en rient les premiers; ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'ils en rient comme d'une chose qui regarderait leurs voisins. Ils ne se reconnaissent jamais au portrait qu'on a fait d'eux. C'est bien vrai :

« Nous sommes tous besaciers de la même manière. »

VICTORINE COLLIN.





L'ÉLÈVE

DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.



Si, après avoir visité le Panthéon et le chef-d'œuvre qui en décore le dôme, vous descendez de ces régions aériennes vers le quartier fangeux de la place Maubert, arrêtez-vous un moment au coin de la rue Mouffetard, dont une partie s'enorgueillit aujourd'hui du nom de Descartes : quelques bâtiments de modeste apparence entourent une cour assez spacieuse. Celui

qui s'élève en face de vous se distingue par une architecture moderne, deux paratonnerres et un cadran de Lepaute. Depuis le commencement du dix-neuvième siècle, les sciences, le désintéressement, le patriotisme y ont fixé leur séjour : c'est l'École polytechnique.

L'origine de cette école, destinée à une si immense célébrité, remonte aux temps les plus orageux de notre première révolution. Lamblardie, directeur des ponts-et-chaussées, en conçut la première idée en 1793; Monge l'accueillit en homme qui devinait son avenir, et en hâta l'exécution avec ce zèle persévérant qui fut une de ses vertus. Deux membres du comité de salut public se rencontrèrent aussi qui, doués d'une merveilleuse aptitude à pressentir les grands résultats, et du vif desir de les faire éclore, comprirent, comme l'illustre Monge, combien était vaste et féconde la pensée de Lamblardie. Leur influence, au sein de la Convention nationale, fit le reste. C'étaient Carnot et Prieur de la Côte-d'Or. Ce dernier se signala surtout dans les luttes actives qu'il fallut soutenir pour sauver une institution que sa célébrité rendit redoutable dès sa naissance; aussi le nom de Prieur doit-il briller au premier rang parmi ceux de ses fondateurs.

Instituée le 7 vendémiaire an III, sous le nom

d'*École des travaux publics,* l'École polytechnique ne dut celui qui est devenu si populaire à tant de titres, qu'à une loi du 15 fructidor de la même année. Lamblardie en fut le premier directeur. Les hommes les plus illustres dans les sciences physiques et mathématiques se firent gloire d'initier à leurs savantes recherches des élèves dignes de les entendre. On est dispensé d'éloges quand on peut citer des noms tels que ceux de Lagrange, de Monge, de Berthollet, de Fourcroy, de Laplace, de Chaptal, de Guyton-Morveau, de Vauquelin, de Fourier et de Prony.

L'ouverture des cours eut lieu le 1er nivôse an III, au Palais-Bourbon. Ce fut dans ce local qu'on installa l'École polytechnique jusqu'au 11 novembre 1805, époque de sa translation au Collége de Navarre. Les élèves étaient logés en ville chez des personnes désignées par le directeur et chargées de surveiller leur conduite. Dès le premier jour se manifesta parmi eux cet amour de vérité, de justice et de sage indépendance qui, se transmettant de promotion en promotion, les rendit suspects à toutes les susceptibilités qui, jusqu'en 1830, ont traversé le pouvoir. La Convention qui tremblait devant son ouvrage, et n'osait avouer ses terreurs, voulut dissoudre l'école sous prétexte d'économie; le faible Directoire l'accusa d'aristocratie; Napoléon de répu-

blicanisme; la Restauration d'impérialisme. J'ignore si des événements récents ont fait peser sur elle quelques soupçons éphémères; mais placé par mon âge au milieu de la chaîne qui unit les plus anciens élèves aux plus modernes, touchant d'une main les hommes de l'école républicaine, et de l'autre les jeunes gens de l'école de juillet, participant ainsi de leurs pensées communes, j'atteste qu'aujourd'hui comme autrefois il n'existe dans l'esprit des élèves d'autre opposition que celle qui résulte de la nature même de leurs études, études rigoureuses, inflexibles, qui ne souffrent pas que les corollaires démentent les principes, et qui, dans la marche d'un système, ne tiennent point assez compte des frottements qui l'entravent.

Bonaparte, vainqueur de l'Italie, vint se délasser de ses conquêtes au milieu des sciences; il visita plusieurs fois l'École polytechnique. C'était l'époque où, en simple habit de membre de l'Institut, il assistait aux pompes du Directoire. L'ambition est prévoyante : celle du jeune général calculait déjà les chances d'une popularité sur laquelle il fondait d'immenses espérances. L'empereur se plaignit plus tard de l'inconstance des Français; mais lorsqu'il eut exploité leur amour au profit de sa fortune, ne fut-il pas le premier à lui donner l'exemple de cette fatale mobilité?

Ses reproches étaient injustes; le peuple, en l'abandonnant, ne fut ingrat qu'après lui.

En conséquence, et dès son avénement à l'empire, Napoléon essaya sur l'École polytechnique l'application d'un système qui, se développant de jour en jour, finit par le renverser du trône. S'effrayant de ce qu'il caressait naguères, il voulut briser la noble indépendance des élèves sous la verge de fer de ses soldats. Par décret du 16 juillet 1804, ils furent casernés, enrégimentés en corps militaire, soumis au maniement des armes, et chargés de la garde du bâtiment. Les plus braves officiers de l'armée furent choisis pour les commander, et Monge, qui avait remplacé Lamblardie dans ses fonctions de directeur, fut à son tour remplacé par le général Lacuée, qui prit le titre de gouverneur. Ce décret eut son exécution le 11 novembre 1805, jour où l'École quitta le Palais Bourbon et fut transférée au Collége de Navarre.

Les prévisions de l'empereur furent trompées: sous l'habit militaire comme sous le costume civil se perpétuèrent les sentiments qu'un décret avait voulu détruire.

On conçoit sans peine que ce qui offusqua dix ans la puissance de l'Empire dut glacer de crainte les lâchetés de la Restauration. La brillante conduite des élèves à la butte Saint-Chaumont ajou-

tait encore à l'antipathie qu'ils inspiraient aux royaux amis de la Sainte-Alliance. Aussi les Bourbons subirent-ils en 1814 l'École polytechnique comme une nécessité funeste; mais ce fut seulement après l'invasion de 1815 qu'ils cherchèrent à l'anéantir en la constituant à leur manière. Le régime militaire fut remplacé par le régime des aumôniers; on soumit les opinions politiques aux investigations des examinateurs, et l'on se crut certain de l'avenir. Les trois jours de 1830 firent justice de ces ineptes espérances.

Je n'ai point le dessein de publier, dans ce chapitre, une histoire scientifique de l'École; ce sont des mœurs que je veux peindre, des souvenirs que je veux raconter. La peinture en sera plus vraie, renfermée dans les limites d'une époque; mais la plupart de mes impressions seront applicables aux jours qui précédèrent l'Empire comme à ceux qui l'ont suivi. Quelques hommes ont passé, certaines habitudes se sont modifiées, mais la physionomie générale est restée la même. J'espère que nos successeurs se reconnaîtront en nous, comme nous nous reconnûmes autrefois dans les traits de nos devanciers.

Transportez-vous aux premiers jours d'août, dans l'un des colléges de Paris ou de la province! L'heure de la récréation vient de sonner; les

jeunes écoliers s'élancent hors de leurs classes; ils affluent de toutes parts dans les vastes cours naguères désertes. Voyez comme ils bondissent d'aise! Ils crient, ils s'interpellent, ils s'excitent les uns les autres; les parties se forment, les jeux commencent; chaque muscle est en mouvement; chaque geste décèle un plaisir. L'approche des vacances ajoute encore au débordement de la joie commune. Non loin de là, quel bizarre contraste! quelques-uns de leurs camarades sont relégués au fond d'un quartier obscur; leur teint est pâle, leur front soucieux. Ils semblent lire leur destinée dans certains signes mystérieux que leurs doigts tracent lentement sur une ardoise, et qu'ils effacent souvent avec humeur. Quels sont-ils? qui les empêche de prendre leur part des plaisirs qui les entourent? Est-ce une punition qu'on inflige à leur paresse? Dressent-ils quelque plan de conspiration contre la sévérité du proviseur, contre l'injustice d'un maître d'étude? Rassurez-vous : ils ne sont ni paresseux ni rebelles; le collége les compte même au nombre des élèves les plus laborieux et les plus sages; mais le jour des examens approche, et ils aspirent à l'École polytechnique.

Il faut avoir pâli durant deux longues années sur les figures géométriques et les formules de l'algèbre, pour se faire une juste idée de la ter-

reur qu'inspire à la plupart des candidats l'approche des examens. Pour eux, Dinet est un être à part, Francœur un génie privilégié, Reynaud un demi-dieu de circonstance. Il paraît, et sa présence est accueillie par un murmure d'admiration et de respect; il prononce le nom du premier candidat inscrit sur la liste, et l'on se sent frissonner à chaque pas de la victime vers l'estrade où s'incline le fatal tableau. Bientôt cependant une douce espérance se glisse dans tous les cœurs: trois questions successives sont résolues avec aplomb. Le jeune adepte s'étonne de lui-même; sa timidité se change en assurance, et l'auditoire reprend courage avec lui. Voyez comme l'éponge et la craie se croisent rapidement dans ses mains, comme tout se correspond dans les deux projections de ce cylindre, avec quelle légèreté ses doigts déroulent le double alphabet algébrique depuis *a* jusqu'à *z*, depuis alpha jusqu'à oméga! De cette soudaine confiance qu'il vient de puiser dans son mérite, résulte nécessairement un peu moins de respect pour l'examinateur. Il s'approche de lui, il le regarde, il lui parle, et je crois, Dieu me pardonne! qu'il va l'interroger à son tour. C'en est fait, la victoire est assurée; les auditeurs émerveillés voient déjà poindre l'aurore d'un nouvel Arago... Mais, ô revers! une objection inatten-

due est méchamment lancée au milieu du triomphe! Legendre ne l'a pas prévue; Lacroix l'a passée sous silence, et une heureuse mémoire est impuissante à la résoudre. Que faire? On a besoin d'une parabole, et c'est une hyperbole qu'on rencontre; on cherche un solide, et l'on trouve une surface! Oh! comme ce front si rayonnant naguères est déjà sombre et décoloré! Quels regards suppliants s'échappent de ces yeux où brillait en espoir l'orgueil de la victoire! Ne désarmera-t-il pas son bourreau? ne le fera-t-il pas sortir de son impassibilité désespérante? En vain ses camarades, à l'aide de quelques brèves paroles, de quelques gestes furtifs, cherchent à le remettre dans la route qu'il a perdue, il ne voit, il n'entend plus rien; le fil conducteur vient de se rompre, et le candidat désappointé, ne sachant plus où se prendre, s'égare sans retour avec son inconnue dans le dédale de l'équation.

Heureusement que dans cette foule qui se presse, chaque année, aux portes de l'École polytechnique, se trouve un certain nombre d'esprits froids, positifs, inébranlables, que ne peuvent émouvoir ni la froideur systématique, ni les objections calculées du docte explorateur de leur intelligence! on les range par ordre de mérite, et c'est parmi eux qu'on fait choix de la promotion nouvelle, appelée à remplacer, dans

le sein de l'École, les vétérans déjà répartis dans les services publics.

Les élèves de ma promotion arrivèrent à Paris vers la fin du mois d'octobre 1810. C'était l'époque des grandes choses. Napoléon, vainqueur de l'Europe, avait mis le comble à sa gloire en réunissant, dans un commun sentiment de fierté, les divers partis qui divisaient la France; les canons conquis à Wagram s'élevaient, sur la place Vendôme, en colonne triomphale; on se coudoyait aux Tuileries avec une foule de rois devenus courtisans; Amsterdam et Rome comptaient parmi les cités françaises; d'immenses travaux, dignes de la vaste intelligence qui les avait conçus, couvraient la surface du grand empire; et, pour couronner tant de merveilles, l'orgueil de la maison de Lorraine venait de s'humilier jusqu'à consacrer, par les formes gothiques des chancelleries allemandes, cet étonnant mariage qui mit une archiduchesse d'Autriche dans le lit d'un soldat.

Il semble que, dans ces temps de féerie, notre jeune admiration ne dut hésiter que sur le choix des miracles. Eh bien! l'avouerai-je? Soit qu'une longue habitude les eût dépouillés de leur prestige, soit saturation d'enthousiasme, soit insouciance d'une gloire qu'on jetait à la France en échange de la liberté, nous parcou-

rions, froids et silencieux, les rues de cette capitale si riche d'illustrations vivantes, si peuplée d'imposants souvenirs. Dirai-je ce qui attachait nos regards, ce qui faisait battre nos cœurs? C'était la rencontre de quelques jeunes gens en simple uniforme de l'artillerie, guêtres montantes, shakos à mentonnière, surmontés d'un pompon rouge ou blanc. Leur habit ne différait de celui des simples artilleurs de l'armée que par des parements de velours et des boutons à l'aigle. Ces jeunes gens étaient nos anciens d'une année; ils devaient nous faire, quelques jours plus tard, les honneurs de l'École où nous étions admis. Or, indépendamment du respect qu'inspire toujours la supériorité des connaissances, chacun de nous savait déjà que ces honneurs n'étaient pas sans amertume, et qu'il fallait acheter, par des épreuves qui ne font pas partie du programme, le droit définitif de confraternité.

Le jury d'admission se bornant à constater la capacité scientifique des candidats, les anciens élèves se chargent bénévolement de leur faire subir un examen de philosophie expérimentale. Il faut que les nouveaux venus s'arment de résignation, car toute résistance est inutile, toute rébellion est considérée comme un grave attentat aux saintes lois de la vétérance. Aussi devant *un ancien*, la force se change-t-elle en fai-

blesse, et l'audace en pusillanimité! Celui-ci reçoit, à bout portant, une bombe hydraulique qui l'inonde des pieds à la tête; et, tout ruisselant de ce choc imprévu, assailli d'amères plaisanteries, il continue sa marche sans se détourner, sans se plaindre, de peur d'aggraver sa fâcheuse position par quelque nouvelle mésaventure; celui-là que sa mauvaise étoile égare dans un corridor ennemi, entend tout-à-coup retentir à son oreille ces mots sacramentels et terribles: *Absorbez le conscrit! absorbez le conscrit!* et, saisi par quatre bras vigoureux, violemment projeté, par une brusque rotation autour de ses reins, sur le plan horizontal de quelques tabourets, il subit, à l'aide d'un double mouvement d'ascension et d'abaissement, l'humiliant affront d'une *bascule.* Tel qui vient de se dérober, par une savante manœuvre ou une fuite rapide, à l'imminence de l'absorption, reçoit presque immédiatement un mandat spécial qui le contraint de paraître devant ses juges; là, renversé en sens inverse, pivotant sur le nombril, les poignets fortement attachés aux jambes, il est puni de la vélocité de sa course par le supplice de *la crapaudine.* Chaque conscrit devient à son tour le principal personnage de cette trilogie de nouvelle espèce. J'en connais même un certain nombre qui ont plusieurs fois

joué le premier rôle dans les trois parties. C'est un avantage qui dépend du hasard ou de la prudence. Je dois ajouter, au reste, pour rendre hommage à la vérité, que, depuis la Restauration, la charte a singulièrement modifié les antiques usages. A l'exception de la bombe hydraulique qui jouit encore de quelque faveur, du flacon d'hydrogène sulfuré dont on parfume quelquefois, vers le soir, les chambres des nouveaux camarades, tout se borne maintenant à de simples questions plus ou moins difficiles à résoudre, à des interrogations embarrassantes pour l'amour-propre, et dont la vanité seule peut souffrir. Il ne m'est pas permis d'apprécier, dans ces lignes frivoles, la marche successive de ces importantes modifications; mais je me propose de publier un grand ouvrage, enrichi de notes, corroboré de pièces justificatives, et ayant pour titre : *De la Décadence de la Bascule, considérée dans ses rapports avec les mœurs constitutionnelles.*

Ces leçons de philosophie pratique coûtèrent cher plus d'une fois à ceux qui les professaient. Il est bien peu de promotions qui n'aient compté quelques élèves renvoyés de l'École pour avoir été surpris en flagrant délit d'enseignement. Le nombre s'en éleva à sept vers la fin de 1812; et je me souviens que, l'année précédente, une

énorme bombe rencontrant, dans sa parabole maladroite, le chapeau du gouverneur, fut sur le point de devenir funeste à toute la brigade d'où le malencontreux projectile avait été lancé. Heureusement que ce renvoi était rarement définitif! On admettait plus tard dans les services publics ces élèves dont la tête seule avait failli par quelques infractions à la discipline. C'était sagesse que d'en agir ainsi; car la plupart d'entre eux honorent aujourd'hui par leur amour de l'ordre, autant que par leurs profondes connaissances, les corps spéciaux dont ils font partie.

Savez-vous, lecteur, ce que c'est qu'une *poste?* Ici la plaisanterie disparaît, et la leçon devient sérieuse : tout conscrit qui a manqué de respect à son ancien, ou dont la conduite est signalée comme ayant compromis au dehors l'honneur de l'École, est passible de cette peine. Une accusation est dressée en secret; des émissaires sont envoyés dans les diverses brigades. On écoute, on discute, on décide en silence. Le prévenu ignore ce qui se passe; mais ses amis en sont instruits et peuvent le défendre. Si la majorité condamne, l'exécution ne se fait pas attendre. Que faut-il d'abord? tromper la surveillance des chefs? rien n'est plus facile. Une émeute est simulée dans quelque corridor éloigné, ils y courent, et, pendant ce temps, l'élève condamné

est enveloppé par dix de ses camarades, et traîné dans la cour. Ils partent alors d'une course rapide qui s'accroît de moment en moment par le concours de nouveaux auxiliaires. Bientôt la vîtesse du mouvement est telle que l'œil se fatigue à le suivre. C'est la chute d'un corps pesant dans l'espace; c'est un tourbillon, une tempête! On dirait que la vaste cour a resserré son périmètre, tant il est promptement franchi. *Assez! assez!* s'écrient les spectateurs qui s'effraient de leur justice, *assez!* A ce cri on s'arrête, on se disperse, on rentre dans l'ordre. Les chefs arrivent, furieux d'avoir été pris pour dupes, ne demandant qu'à connaître et à punir... Que trouvent-ils? des jeunes gens tranquilles, se promenant deux à deux, causant avec calme de leurs projets, de leur avenir, des affaires publiques. Il n'est pas jusqu'à la victime qui, pâle et presque sans haleine, n'affecte un air d'insouciance et de gaîté. Ne craignez pas qu'on lui demande compte de ce qui s'est passé, et qu'on cherche à exploiter sa douleur au profit de la discipline. On sait trop que la délation fut de tout temps inconnue à l'École, et que, la punition une fois infligée, tous les élèves sont redevenus amis.

Le mois de janvier arrive et les épreuves finissent. Le front de l'ancien se déride; la qualifi-

cation de conscrit n'est plus donnée avec l'expression du dédain. On se cherche, on se rapproche, on se confond; et l'affection qui naît, à cet âge, de la communauté des études, ajoute un anneau de plus à la chaîne des promotions; chaîne sympathique, fraternelle, qui s'allonge d'année en année, et que n'ont jamais pu rompre les commotions politiques.

L'harmonie une fois établie entre les personnes, on s'occupait activement de l'organisation des concerts. Tous les talents étaient convoqués à la formation de l'orchestre. La musique nous délassait des fatigues de la journée, et charmait l'ennui des mortelles soirées d'hiver. M. Dupont, chef de bataillon du génie distingué, et poëte gracieux autant que modeste, était le Baillot de notre société philharmonique. Il est fâcheux que les merveilles d'Amphion ne se renouvellent pas de nos jours; M. Dupont serait l'un des ingénieurs les plus précieux au ministère; il saurait fortifier des villes et ne surchargerait pas le budget.

Une députation de l'École polytechnique assista à la cérémonie du Champ-de-Mars, lorsque l'empereur distribua ses aigles à l'armée. Sur le drapeau qui lui fut remis on lisait, en lettres d'or, cette inscription :

POUR LA PATRIE,
LES SCIENCES,
ET
LA GLOIRE.

On sait si l'École est restée fidèle à cette noble devise.

Le commandement du jeune et savant bataillon, confié d'abord à un ancien officier supérieur de la garde, le fut, en 1811, à M. le colonel d'artillerie Greiner. Ce digne militaire, l'un des débris vivants de la grande armée, après avoir été incessamment repoussé par la Restauration, commande maintenant en second le château de Vincennes, où sa voix s'est récemment fait entendre sur la tombe de son vieux frère d'armes, Daumesnil, qui fut brave et loyal comme lui.

C'étaient d'anciens officiers de la garde qu'on avait placés à la tête des quatre compagnies dont se composait le bataillon de l'École. Il n'est aucun de nous qui ne se rappelle les noms et les anciens faits d'armes des capitaines Richard et Redon, des lieutenants Letroublon et Bourdillet. L'adjudant Clément n'est pas non plus de ceux qu'on oublie. Mais leur célébrité disparaît devant celle de l'adjudant Rostan; Rostan, type primordial du soldat, esclave de l'ordre, séide de la consigne. Jamais il ne lui arriva d'examiner si une chose était possible, mais bien si on la lui

avait ordonnée. En Syrie, devant Saint-Jean-d'Acre, on dit à Rostan : — « Prends cette échelle, « escalade ce mur, et débarrasse-nous de ces deux « Turcs. » Rostan part, essuie, sans être atteint, une triple décharge, monte, monte encore, croit toucher au but... ô désespoir! son échelle est trop courte de six pieds! Que faire? comment remplir sa mission? Sa baïonnette et son sabre, enfoncés dans les interstices du revêtement, lui servent d'échelons pour se hausser jusqu'au niveau du parapet; mais il n'a plus d'armes! Déjà ses deux ennemis qui, heureusement, n'ont plus de cartouches, lèvent sur sa tête leurs redoutables cimeterres, et se penchent vers lui pour mieux le frapper; Rostan, saisi d'une soudaine inspiration, bondit jusqu'à leur barbe, s'y cramponne de ses doigts de fer, se précipite avec eux du haut de l'escarpe dans le fossé, se casse les deux cuisses; et, lorsque son capitaine accourt pour le relever, il lui montre les deux Turcs expirants à ses côtés, et dit froidement : — « Mon officier, voilà votre affaire! »

Nommé adjudant à l'École polytechnique, Rostan voulut y mettre en pratique son principe d'obéissance passive. Les considérations les plus puissantes étaient sans force contre l'inflexibilité des ordres dont l'exécution lui était confiée. Si quelqu'un s'était avisé de lui dire qu'il

est des cas où un agent secondaire peut modifier les instructions qu'il a reçues, il aurait haussé les épaules et ri de pitié; il aurait ri du célèbre axiome de jurisprudence: La lettre tue et l'esprit vivifie. Durant dix années, on l'entendit tous les matins, vers cinq heures, débiter du même ton, et les paupières baissées, cette phrase stéréotypée dans sa mémoire: — « Messieurs, vous « êtes prévenus qu'il faut que vos baraques soient « bien fermées, vos lits bien faits, vos shakos « placés dans leurs boîtes, et vos effets bien ran« gés sur les planches à bagages! — Mais, mon« sieur Rostan, ma baraque manque de serrure. « — C'est égal! c'est l'ordre! — Mais, monsieur « Rostan, on m'a pris ma boîte à shakos. — C'est « égal! c'est l'ordre! — Mais, monsieur Rostan, « je n'ai jamais eu de planche à bagage. — C'est « égal! c'est l'ordre!... » et il ne sortait pas de là.

Rostan avait acquis de la science. Quelques-unes de ses définitions ont même fait fortune et seront éternellement citées comme des modèles de concision. Chargé de la surveillance des élèves, il huma plus d'une fois les émanations nauséabondes de l'hydrogène sulfuré. Il vit aussi disposer périodiquement, du haut du corridor qui dominait l'amphithéâtre, les instruments de physique nécessaires aux expériences d'électricité. C'en fut assez pour lui: l'instruction lui vint,

comme dit Delille, par la porte des sens, et un jour qu'on lui fournit l'occasion de la mettre en lumière, il laissa tomber ces paroles à jamais célèbres : *La physique est une boule de cuivre suspendue au plafond; la chimie est tout ce qui pue.*

Parlait-on devant lui de guerres, de batailles, oh ! alors ce n'était plus l'homme des définitions scientifiques ! on ne se détournait plus pour cacher un sourire; on l'écoutait dans l'attente de quelque expression pittoresque, de quelque réponse énergique. Il racontait une fois les détails d'une sanglante affaire, où la moitié de sa compagnie resta sur le champ de bataille. Il était encore soldat. — *Vous deviez être bien agité?* lui dit un élève. — *Sans doute, mon brave.—Que sentiez-vous lorsqu'un de vos camarades tombait à vos côtés? —Je sentais le coude à gauche.*

Il y avait par semaine un officier et un adjudant de service. Ces messieurs étaient chargés d'instruire les élèves au maniement des armes, et de veiller au maintien de l'ordre dans les corridors et dans les cours. L'adjudant présidait aux gardes montantes et descendantes, s'assurait que les factionnaires étaient à leurs postes, parcourait les réfectoires pendant le dîner, pour y lire la liste des punitions , et faisait, les jours de sortie, l'appel des consignés. Il fut un temps où ces appels n'avaient pas lieu; on avait ima-

giné de priver les consignés d'une guêtre, et dans le ravissement d'une pareille découverte, on se tenait le cœur en joie et l'esprit en repos. Qu'arrivait-il? chacun le devine. Ceux-ci mettaient la seconde guêtre dans leur poche, et sortaient comme leurs camarades. On s'aperçut de la naïveté de l'invention, et on y substitua les appels.

Nous sortions d'habitude trois fois par semaine, mais le dimanche seulement depuis dix heures du matin jusqu'à sept ou neuf heures du soir, selon la saison. Il fallait rentrer avec exactitude, car le concierge nous forçait de signer une liste, où chaque quart d'heure de retard était scrupuleusement constaté. Cette liste servait le lendemain à la graduation des peines. Aussi, que de savantes manœuvres, que de fraudes habiles! que de noms glissés entre deux noms! Les amateurs du Théâtre-Français devaient se résigner à n'assister perpétuellement qu'aux quatre premiers actes de la première pièce. Nous dévorions dix fois de suite *Rodogune*, jusqu'au cinquième acte, dans l'espoir, chaque fois, que les acteurs, hâtant leur traînante mélopée, nous permettraient d'arriver au dénoûment de cette tragédie; mais vaine espérance! l'heure de rigueur nous forçait à partir, à perdre le fruit de ce persévérant ennui qui méritait une autre récompense. Quel-

quefois cependant on se révoltait contre la consigne : les *Deux Gendres* me valurent une semaine d'arrêts, et je m'en consolai sans peine ; mais je regretterai toute ma vie d'avoir subi quatre jours de salle de police pour le cinquième acte d'*Hector*.

La récréation du jeudi ou celle du samedi était consacrée aux exercices militaires. Ils avaient peu d'attraits pour nous, au grand désespoir de nos braves officiers. En public cependant, nous nous piquions d'honneur, et l'amour-propre nous tenait lieu d'expérience. Il me souvient que le jour du baptême du roi de Rome, le bataillon de l'École faisait partie du cortége, et suivait de près la voiture impériale. Napoléon fut frappé de la régularité de notre tenue et de la précision de nos manœuvres. Aussi le lendemain un ordre du jour nous témoigna-t-il sa haute satisfaction. Certes, il fallait l'en croire; car, jusqu'aux désastres de 1814, nous n'étions pas les enfants gâtés de ses tendresses.

Les fonctions de sous-officiers appartenaient de droit aux premiers élèves de chaque promotion. Ils étaient de plus les chefs des salles d'étude dont ils faisaient partie. On devine sans peine que leur responsabilité, garantie presque toujours par l'amitié de leurs camarades, ne risquait pas d'être compromise. On respectait en

eux ce que la jeunesse estime par-dessus toutes choses, l'autorité du talent. La brigade n° 15, où je fus placé la première année, eut pour chef M. Larabit, membre actuel de la chambre des députés. Que de vivants souvenirs n'a-t-il pas laissés dans tous les cœurs! nous étions tous ses amis comme il était le nôtre. Je craindrais d'être taxé d'exagération, si je disais sur combien de qualités précieuses se fondait notre affection pour lui. Aussi garderai-je le silence; mais qu'on en convienne, ce n'est pas une médiocre estime que celle où prennent naissance des sentiments sur lesquels vingt ans ont passé sans les affaiblir.

Entendez-vous le roulement du tambour? Voyez-vous se précipiter hors des brigades cette jeunesse ardente et avide de savoir? C'est l'heure des leçons. Elle court aux amphithéâtres. Chacun se hâte d'arriver le premier, parce que les places ne sont point marquées, et que la première appartient de droit à qui s'en empare. C'est Ampère, Arago, Poinsot, Andrieux qu'on veut entendre: Ampère, homme-analyse, algèbre vivante, se pâmant de joie devant une formule, comme Houdon devant les formes divines de l'Apollon du Belvedère; Arago, dont la suave parole rendait aimable la science la plus abstraite, membre de l'Institut, comme Bonaparte fut géné-

ral, et professeur d'analyse transcendante à l'âge où ses contemporains étudiaient encore sur les bancs des lycées ; Poinsot, savant à la fois et homme du monde, parlant calcul différentiel au sortir du bal, jetant un coup d'œil philosophique sur les courbes légères qui s'échappaient de ses doigts, et sachant donner à ses paroles les grâces élégantes de sa personne ; Andrieux enfin [1], le bon, l'excellent Andrieux, aussi spirituel qu'aimant, aussi naïf que plein de malice, nous instruisant et nous amusant à la fois, nous faisant, de sa voix presque éteinte, pâmer de rire aux scènes du *Lutrin*, et frissonner d'admiration aux sublimités du grand Corneille; Andrieux qu'on écoutait avec religion, de peur de ne pas l'entendre, et qui, parmi ses nombreux élèves, n'en compte pas un seul qui ne soit resté son ami.

D'autres prêtent l'oreille à des voix non moins illustres : Poisson, Gay-Lussac, Petit [2], Thénard expliquent à leur auditoire les secrets de leurs doctes découvertes.... Mais le tambour raisonne

[1] M. Andrieux n'ayant pas voulu, à cause de son âge avancé, reprendre les fonctions de professeur dont la Restauration l'avait privé, a été remplacé par l'auteur de *Germanicus*, M. Arnault de l'académie française, un des hommes dont le caractère et le talent honorent le plus la vraie littérature.

[2] Petit (Alexis-Thérèse) mourut en 1819, à peine âgé de vingt-huit ans. Les sciences physiques firent en lui une perte irréparable.

encore! Les élèves de la seconde année sont appelés au laboratoire de chimie pour y faire l'application de leurs connaissances théoriques. Vite! qu'on se revête du costume de rigueur! qu'on passe ces manches de toile verte! qu'on se couvre des pieds au menton de ce large tablier dont en vingt endroits les acides ont déjà percé le tissu ou jauni la couleur! Allons! que l'hydrogène s'échappe par l'action du feu de ce tube où le fer et l'eau sont renfermés [1]! Que ce vase où les éléments sont invisibles, se remplisse d'eau au contact de l'étincelle électrique! formez des sels, dégagez les bases, composez, décomposez les corps; mais gardez-vous d'oublier le point important, celui sans lequel toute manipulation resterait imparfaite! Que dans une capsule soigneusement couverte et dérobée aux profanes

[1] Une chanson fort spirituelle, et dont j'ignore l'auteur, était souvent chantée par les élèves, et connue sous le nom de *chanson de l'École*. Je n'en ai retenu qu'un seul couplet sur l'air de *Calpigi*. Les procédés au moyen desquels on obtient l'hydrogène y sont indiqués avec la plus remarquable exactitude. Le voici :

Pour obtenir de l'hydrogène,
Prenez un tube en porcelaine,
Mettez-y du fer et de l'eau,
Chauffez le tout dans un fourneau :
L'eau par le fer décomposée,
Est par là même analysée;
L'oxigène s'unit au fer,
L'hydrogène s'en va dans l'air.

regards, cuise, sous un feu doux et soutenu, la succulente saucisse ou la tendre côtelette! Cette opération culinaire est le complément indispensable de toute préparation chimique; qui la négligea n'est savant qu'à demi. Les bons élèves l'ont toujours mise au premier rang de leurs devoirs.

Lorsque les cours sont terminés, que les répétiteurs ont fermé leurs cabinets d'interrogation, vulgairement appelés *cabinets de colle*, que le terrible mois d'août approche, on se dispose aux examens généraux qui doivent fixer définitivement le sort des uns, et faire franchir aux autres le pas difficile qui sépare la seconde division de la première. Les brigades annuelles se désunissent, et de leurs éléments différemment combinés se forme, dans l'ordre des examens, une nouvelle composition de salles d'étude, qui prennent le nom de *brigades de pioche*. Les élèves les plus forts ou les plus pressés choisissent les premières salles; les dernières sont réclamées par les plus paresseux ou les plus faibles; les autres deviennent naturellement le partage des élèves doués d'une foi moyenne. C'est alors que l'application devient sérieuse! Sur combien de matières diverses ne faut-il pas reporter son intelligence! Pour en posséder complètement les détails et l'ensemble, pour satisfaire à-la-fois la

sauvage brusquerie de Legendre, la glaciale immobilité de Malus [1], la bonhomie de Vauquelin, ce n'est pas assez des longues journées du solstice, il faut encore une partie des nuits. Lorsque tout dort ou feint de dormir, officiers et camarades, les *camps volants* se forment; quelques élèves transportent dans les corridors des tables et des lumières furtives. C'est là qu'ils se débattent encore contre l'aridité de la science. Au moindre bruit les lumières s'éteignent ou disparaissent pour reparaître avec le silence. Touchante lutte entre la sollicitude qui veille et l'étude qui s'obstine! De graves maladies se déclarent ordinairement à cette époque, et on compte bien peu d'années où l'école n'ait à regretter la perte de quelque élève, victime de ses studieux excès.

Ce serait me livrer à des répétitions inutiles, que de parler de ces nouveaux examens. Qu'il suffise de savoir qu'on tombait d'abord entre les mains de Lacroix ou de Legendre, pour passer ensuite de Malus à Vauquelin. Durant ce temps d'épreuve les élèves ne s'adressaient qu'une seule question: *Êtes-vous content?* Êtes-vous content?

[1] Malus mourut le 24 février 1812, âgé de trente-six ans, au moment où ses découvertes en optique venaient de le placer à la suite des Newton, des Huyghens, et de le porter dans l'Institut au milieu de leurs successeurs.

retentissait dans les dortoirs, dans les réfectoires, dans les brigades. Ces trois mots formaient, pendant un mois, le seul vocabulaire de l'École. Cependant les anciens abandonnaient leurs salles, et sur les tableaux retournés se dessinaient avec élégance des pots à colle brisés, des pioches volantes, heureux symboles de leurs espérances. Les romans s'entassaient dans les brigades des modernes : chacun, à mesure qu'il échappait à la triple investigation de son mérite, se jetait avec avidité sur ce spécifique de nouvelle espèce. Que pouvaient faire de mieux des cerveaux obsédés, des imaginations presque étouffées dans les vapeurs de l'abstraction ? Romans vieux ou nouveaux, excellents ou détestables, depuis Fielding jusqu'à Ducrai-Duminil, depuis Lesage jusqu'à la comtesse de Bournon-Mallarme, tout était pris et dévoré de la même ardeur. Il n'était pas jusqu'aux œuvres inédites d'un de nos tambours, nommé Duguet, qui ne servissent d'aliment à notre insatiable appétit. Duguet composait des mélodrames, son esprit novateur avait devancé les hardiesses de la nouvelle école; et sans doute il est mort ignoré, il est mort déshérité de cette auréole de gloire dont se sont couronnés, depuis quelques années, tant de génies moins puissants que le sien.

Enfin, l'heure de la séparation est arrivée! nos anciens nous disent adieu. Placés selon leur mérite dans l'ordre des services qu'ils ont demandés, tous n'obtiennent pas ce qu'ils désirent. Quelques-uns, en petit nombre, relégués dans les rangs de l'artillerie maritime, sont désignés à l'école sous le nom singulier de *bigreneaux;* d'autres, en moindre nombre encore, ayant épuisé sans résultat l'année de grâce qui leur fut accordée, n'obtiennent aucun emploi civil et militaire, et reçoivent la qualification de *fruits secs*. Mais aussi, fier de sa destinée, l'artilleur léger arbore déjà l'aigrette rouge, et traîne bruyamment son bancal, l'ingénieur militaire hasarde l'épaulette à demi-torsade, et l'élève des ponts-et-chaussées reprend avec orgueil le parapluie de famille dont il a seulement pris soin de faire graduer la canne.

L'élève de l'École polytechnique a, comme tous les types originaux, une physionomie à part, un caractère spécial qui se modifie rarement et qu'il porte avec lui dans le monde. Son amour du pays est devenu proverbial. Voyez : il méprise la faiblesse du Directoire, mais il l'aide de ses épargnes pour soutenir la lutte contre l'Angleterre; après la rupture du traité d'Amiens, non content du sang qu'il est prêt à répandre, il

se fait charpentier, construit de ses mains, à ses frais, la péniche *la Polytechnique* et l'offre au premier Consul de la république expirante; un monarque parjure foule aux pieds ses serments et nos libertés, l'élève se place à la tête des légions populaires et renverse un trône en trois jours; les Cosaques menacent Paris, il lutte vaillamment contre eux à Saint-Chaumont, et brûlant de faire plus encore, il envoie à l'empereur, au commencement de 1814, une magnanime adresse pour lui demander l'honneur de combattre au premier rang sous les drapeaux de l'indépendance. On sait la réponse de Napoléon : *Dites-leur que je ne veux pas tuer ma poule aux œufs d'or.*

Désintéressé, content du bien qu'il fait, des services qu'il rend, l'élève de l'École polytechnique n'est jamais dirigé par l'appât d'une récompense. En 1830, on lui propose des grades, des croix, il les refuse. Modeste autant qu'instruit, il ne participe pas de ce vertige d'amour-propre qui aveugle la France nouvelle et lui fait jeter un dédaigneux regard sur le passé; son esprit méditatif ne se plaît guère au milieu du tumulte des salons; si son devoir ou les simples convenances de la société l'y conduisent, il observe plus qu'il ne parle, il répond plus qu'il n'inter-

roge. Poli sans être obséquieux, ne cherchant pas les discussions, mais ne les évitant jamais, il soutient son opinion sans aigreur et cause simplement avec tous et sur tout. Les coteries littéraires, politiques ou scientifiques, les bureaux d'intrigue où se font et se défont les réputations lui sont entièrement inconnus : son âme droite, loyale, se refuse même à croire qu'il en existe. Comment, en effet, un homme de cœur, un ami de la vérité pourrait-il concevoir des aggrégations d'individus, ayant tous des prétentions à l'honneur, et prenant plaisir à se déshonorer par la délation ou le mensonge, par des attaques sans conscience ou des éloges sans conviction ? Le plus doux de ses souvenirs est celui qui le reporte sur les bancs de son amphithéâtre, sur le tabouret de sa brigade; il chérit de l'affection la plus tendre non pas seulement ses contemporains, mais ceux qui l'ont suivi, ceux qui l'ont précédé dans l'heureuse enceinte, objet de son amour et de ses regrets. Le titre d'ancien élève est un aimant infaillible qui l'attire vers celui qui le porte. S'il habite la province et qu'on lui dise : *Ce jeune homme qui passe dans la rue est un ancien élève de l'École polytechnique*, il court vers lui, l'embrasse, l'invite à dîner, lui fait les honneurs de l'endroit, et c'est tout au

plus si, en le quittant, il se souvient de lui demander son nom.

Mais on le devine sans peine, c'est surtout à l'École, c'est dans l'ardeur généreuse de la jeunesse et lorsque de nombreuses ressources ne resserrent pas le dévouement dans de trop étroites limites, que cette sympathie d'élève à élève laisse éclater toute sa puissance. Elle rend les intérêts solidaires comme les sentiments, et les enchaîne dans les nœuds d'une responsabilité commune. Nul ancien élève victime d'un malheur immérité ne s'adressa jamais en vain à ses jeunes camarades. Il arrive assez fréquemment qu'un candidat, après avoir été admis à l'École, se trouve par l'indigence de sa famille dans l'impossibilité de payer sa pension. L'administration, sans le nommer, en prévient les diverses brigades; aussitôt on se cotise et la pension est payée régulièrement par les élèves, sans que jamais, même dans l'épanchement de l'amitié la plus intime, on ait la pensée de rechercher le nom de celui qu'on oblige. Au commencement de l'année 1810, un article signé *Assymptote*, et insultant pour le caractère des élèves, fut inséré dans le *Journal de l'Empire*. On soupçonna M. Maltebrun d'en être l'auteur. Aussitôt les têtes fermentent, les esprits s'irritent; quelques

voix prudentes cherchent vainement à se faire entendre; on repousse de timides conseils et l'on nomme une députation pour aller demander raison au prétendu coupable de son insolente diatribe. Tout Paris a su les détails de cette triste aventure, qui commença par un appel au courage de M. Maltebrun et qui finit par des voies de fait. L'empereur en fut violemment irrité. Dès le lendemain, deux ou trois bataillons de la vieille garde pénétrèrent secrètement dans l'École. Ils s'emparèrent des armes et occupèrent toutes les issues avant que les élèves eussent le moindre soupçon de ce qui se passait autour d'eux. Le projet du gouvernement était de faire un exemple; il voulait livrer à la sévérité des conseils de guerre ceux qui, après avoir provoqué un citoyen dans son domicile, s'étaient oubliés jusqu'à porter la main sur lui. Mais comment les connaître? M. Maltebrun, se conduisant en homme d'honneur, ne voulut désigner personne. On épuisa tous les moyens, les promesses comme les menaces; on finit même par accuser sans preuves, par emprisonner au hasard : six élèves furent arrêtés et conduits à Montaigu. L'idée était ingénieuse; on spéculait sur la générosité des coupables, qui voulurent en effet se dénoncer eux-mêmes; mais toute l'école était solidaire

et veillait sur eux. Ceux même qu'on venait d'incarcérer, et parmi lesquels se trouvaient deux opposants à la funeste détermination de la veille, furent les premiers à se révolter contre un dévouement qui les sauvait aux dépens de leurs camarades. La colère de Napoléon s'apaisa ; il sentit qu'il n'est point de faute que ne rachète une si noble conduite. Aussi les prisonniers furent-ils bientôt délivrés, et la punition se borna-t-elle pour tous à quelques jours d'inquiétude et à deux mois d'arrêts.

Les fastes de l'École polytechnique occuperaient trop d'espace s'ils n'étaient pas traduits en noms propres. Quelles gloires, en effet, plus nombreuses et plus belles ont jailli d'un plus éclatant foyer! elles ne se bornent pas, comme tant de gloires contemporaines, à éblouir le vulgaire par le faux éclat de quelques fugitives paroles, par le seul prestige d'une éloquence qui rayonne et ne féconde pas ; créatrices et vivifiantes, elles laisseront après elles des monuments durables, des œuvres que n'oubliera point l'avenir. Nommer Biot, Arago, Poisson, Malus, Petit, Dulong, Poinsot, Gay-Lussac, n'est-ce pas signaler à la reconnaissance du pays les dignes continuateurs des Berthollet et des Lagrange, des Laplace et des Lavoisier? Si les noms juste-

ment célèbres des généraux d'Anthouard et Rogniat, qui président les comités de l'artillerie et du génie, manquent à la liste des promotions, ne voit-on pas inscrits sur ses colonnes ceux des généraux Bertrand, Haxo, Berge, Évain, Dode, Rohault de Fleury, Duchand, Deponthon, Desprez, Valazé, Treussart, Prévost de Vernois, Fabvier, etc.? Quatre anciens élèves de l'École polytechnique, les généraux Bernard, Athalin, Gourgaud et le colonel Berthois, sont au nombre des aides-de-camp du Roi des Français, et parmi eux les trois premiers étaient désignés au choix de Louis-Philippe par le choix antérieur de l'empereur Napoléon. On trouve les enfants de l'École partout, et presque toujours au premier rang : dans la diplomatie, dans l'administration, dans les deux chambres, et jusque sous la toge du magistrat. Elle a vu tour à tour siéger sur ses bancs, Chabrol de Volvic, Anglès, d'Arros, Walkenaër, Augustin et Camille Périer, Héricart de Thury, Héron de Villefosse, Rendu, de Wailly, Gueneau de Mussy, de Praslin, de la Villegontier, de Breteuil, de Tascher, de Saint-Aulaire, de Barante, de Clermont-Tonnerre, de Montebello, Cordier, Berigny, Jousselin, Riollay, Paixhans, Ch. Dupin, Admirault, Laguette-Mornay, de Tracy, Colomès, Lami, Chaillou, Tonnet-

Hersent, Reboul, Freteau de Peny, Cottu, etc. Les étrangers les plus illustres ont brigué l'honneur d'en suivre les cours, et c'est une gloire que revendique aussi M. le duc d'Orléans, dont l'instruction déjà si brillante se rehausse encore de ce nouveau lustre.

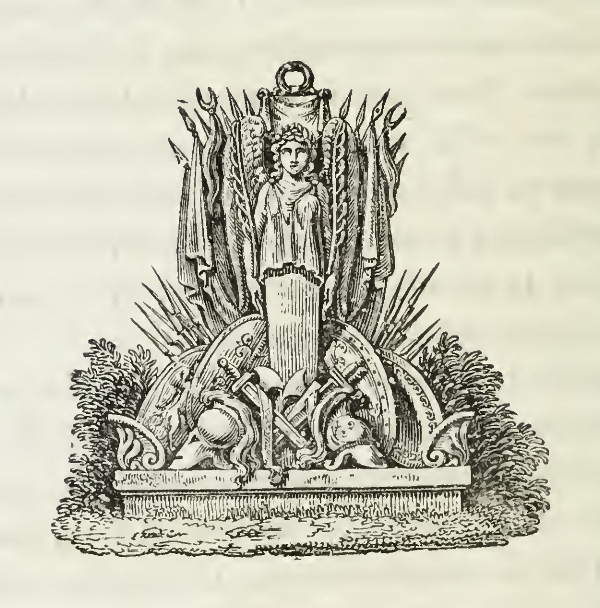
Certes, ce n'est pas une mine peu féconde que celle dont en peu d'années on extrait tant de richesses! je n'en ai dit pourtant qu'une faible partie. Combien d'anciens élèves distingués par une capacité brillante, par des services de chaque jour, restent ensevelis dans l'obscurité d'une position subalterne. Estimés de leurs camarades qui apprécient leur mérite, ils sont ignorés de la France qui jouit de leurs travaux sans les connaître. Si Soult, si Montalivet ont pu donner un essor rapide à de précieuses facultés, c'est à la faveur du nom de leurs pères; si Goblet, qui serait encore simple capitaine du génie en France, se trouve à la fois général et ministre en Belgique, c'est qu'après la séparation des deux pays, l'un manquait des talents dont abondait l'autre : mais Dartois, mais Vanéechout, mais Blevec, qui marchèrent à la tête de leurs promotions, mais tant d'autres dont le nom m'échappe, que sont-ils encore? combien d'illustres avenirs la Restauration n'a-t-elle pas trahis, en desséchant

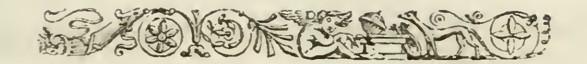
les sources de la gloire. Aussi, durant cette triste époque, des hommes jeunes encore, des officiers d'un haut mérite, las de parcourir des carrières sans issue, se sont-ils jetés dans des voies nouvelles : Cabrol devient le créateur et le directeur des célèbres forges de Decazeville dans l'Aveyron; Ogée, Decaïeu quittent l'épée, l'un pour le compas de l'architecte, l'autre pour le mortier de procureur du roi; Choumara, auteur de plusieurs savants mémoires sur la fortification, inventeur d'un système économique de fourneaux pour les casernes, donne sa démission; Marquis se fait industriel; Michelot dirige l'un des meilleurs pensionnats de Paris; Bussière entre dans la carrière municipale, et le père Enfantin dans celle des dieux.

Un fait immense domine les nombreux souvenirs que j'ai consignés dans cet article, c'est que, depuis bientôt quarante ans, les arts, les sciences, l'industrie, n'ont pas fait un progrès dont l'École polytechnique ne puisse revendiquer la gloire. Son nom se mêle à toutes nos améliorations sociales comme à tous nos triomphes militaires. Il est inscrit dans les annales de nos victoires comme dans celles de la civilisation européenne. Sublime institution que celle dont la paix se montre reconnaissante comme

la guerre, et qui trouve, dans la fécondité de ses ressources, un remède aux maux qu'elle a causés !

CH. LIADIÈRES.





L'OUVERTURE DE LA CHASSE

AUX ENVIRONS DE PARIS.



J'ai vu bien du grotesque en ma vie ; j'en ai vu dans nos bals, dans nos drames, dans nos concerts, dans nos amours-propres, dans nos modes, dans nos religions nouvelles, dans nos athénées, dans nos places publiques, dans nos palais, dans nos gouvernements : j'en ai vu partout ; mais je n'ai rien vu en conscience de plus grotesque que l'ouverture de la chasse dans la plaine de

Saint-Denis, et je conseillerais vivement ce spectacle extraordinaire et gratuit à toute personne minée par le spleen, si l'on ne courait risque d'en revenir avec un membre fracassé, ou même de n'en pas revenir du tout.

C'était un premier de septembre; de grandes affiches blanches, signées du préfet de police d'alors, placardées dans tous les quartiers de Paris, dans toutes les communes du département de la Seine, avaient depuis huit jours annoncé officiellement à la capitale et à la banlieue, que le premier septembre était le jour de l'ouverture de la chasse (l'ouverture de la chasse dans nos départements du centre a toujours lieu le premier septembre, sauf quelques exceptions totales ou partielles, résultat de la fantaisie des saisons, ou de la fantaisie des administrateurs).

Coiffé de ma casquette de peau de loutre, à forme de ruche d'abeilles; armé de mon beau fusil de Lepage, aux canons à rubans, à la monture de bois d'érable; muni d'un port-d'armes que la préfecture de police m'avait donné la veille, en échange de trois pièces de cinq francs; enharnaché de mes grandes guêtres de cuir fauve, de mon sac à plomb en bandoulière, de ma poudrière de cuivre où se meurt un beau cerf, de mon carnier à poils de sanglier, de mon fouet à

manche de houx, et de ma veste bleue aux boutons bronzés, images de toutes sortes de bipèdes et de mammifères; accompagné de Galaor, mon bel épagneul au double nez, aux grands poils marbrés et soyeux, aux oreilles larges et tombantes, ce bon chien qui, en me voyant le fusil à la main, m'avait léché les pieds, avait bondi, hurlé de joie, et avait dédaigneusement repoussé le morceau de pain que je lui avais jeté; avide d'un spectacle dont on m'avait beaucoup parlé, je m'étais acheminé vers cette plaine immense, rayée d'avenues et de grandes routes, qui s'étend entre les moulins de Montmartre et les redoutes de Chaumont, la Seine de Saint-Ouen et le canal de la Villette, les frais ombrages de Romainville et les tombeaux de nos vieux rois.

J'arrive; il était environ six heures, et déjà la grande plaine était semée de tourbillons de chasseurs et de chiens! déjà l'air était obscurci de nuages de fumée! déjà de toutes parts éclataient des décharges de mousqueteries semblables aux décharges de nos exercices à feu! J'approche, j'avance, et je me trouve bientôt au travers d'une foule de gens de toute espèce, avec des fusils simples, des fusils doubles, des fusils à pierre, des fusils à piston, des fusils à percussion, des fusils de munition, des pistolets de tir, des pistolets d'arçon, des carabines à balle

forcée, des espingoles à large bouche, de longues et lourdes canardières; et puis des chiens, quels chiens! il fallait voir ces chiens-là! des danois et des tourne-broches, des caniches et des roquets, des chiens de Terre-Neuve et des carlins, des dogues et des bichons, des mâtins et des levrettes: il y avait, je crois, de tous les chiens, excepté des chiens de chasse. Vous devez juger, d'après cela, quelle sensation durent produire ma présence et la présence de Galaor au milieu de ce chaos hétéroclite. Mon costume, mon chien, mon fusil, tout excitait des regards de surprise, des cris d'admiration de la part de mes étranges compagnons de chasse; mais bientôt ils me regardèrent comme une de leurs connaissances, un de leurs amis : à la chasse, c'est comme aux eaux, aux bains de mer, en diligence, en pays étranger, on se lie si vite!

Le premier qui m'adressa la parole était un jeune homme blond, assez joli garçon; il portait une veste ronde de drap gris, et un chapeau de cuir bouilli; il avait près de lui un caniche assez sale, noir et blanc, frère germain du chien du Louvre, lui peut-être, qui sait? Puis, en s'approchant de moi, et me montrant son fusil, un beau fusil, ma foi, un fusil à percussion, portant écrit en lettres d'or : *Delpire, arquebusier du Roi:* — « Je suis sûr que vous êtes comme

moi, monsieur; que vous ne pouvez plus tirer avec les fusils à pierres. Avec ces fusils nouveaux je tue communément dix pièces sur douze; avec les fusils à pierres je ne tuais que moitié. » Au même instant, un pigeon égaré se lève; il l'ajuste, lâche la détente gauche, lâche la détente droite, et le coup droit ne part pas plus que le coup gauche. — « Diable! s'écrie-t-il, qu'a donc mon fusil aujourd'hui? C'est jouer de malheur! Ces fusils-là qui ne ratent jamais!... — Rarement, repris-je; et, regardant la batterie de son fusil: Je ne suis point étonné que votre arme n'ait point fait feu, vous avez oublié, ce me semble, une chose essentielle: l'inflammation de la poudre ne peut avoir lieu qu'au moyen de capsules appliquées sur les cheminées du fusil. — Comment, monsieur, me répondit-il, un peu surpris de mon observation, est-ce que l'hydrogène, l'oxigène, la pression de l'air, ne suffisent pas pour produire l'inflammation? » et ce ne fut qu'après une discussion assez longue, dans laquelle j'appris qu'il était élève en pharmacie, qu'il consentit à se servir de deux capsules que je lui offris.

Mais Galaor battait devant nous, dans toute leur longueur, les sillons couverts de chaume; il fait un arrêt, le nez haut! — « C'est une perdrix, dis-je à l'apothicaire, tirez. » La perdrix se

lève; il tire ses deux coups; la malheureuse perdrix tombe, et l'apprenti chimiste, tout joyeux, de la faire rapporter vingt fois par son caniche. C'était la première fois qu'il frappait de mort un gibier!

Un peu plus loin je vis, au milieu d'un grand carré de pois, deux hommes, l'un en redingote bleue, l'autre en veste de velours vert, qui, de tout cœur, se donnaient des coups de poings, des coups de pieds, se prenaient aux cheveux, se mettaient en sang les mains et le visage, et cela, pour une pauvre caille qu'ils prétendaient avoir tuée tous deux, et qu'ils pouvaient très-bien n'avoir tuée ni l'un ni l'autre, vu que le pauvre oiseau venait d'essuyer cinquante ou soixante coups de fusil. Les deux amis (je vis que c'étaient deux amis aux mots dont ils assaisonnaient leur lutte) avaient, ainsi que me l'apprirent les personnes qui se trouvaient là, commencé par s'emparer de la caille, à la barbe de tous les chasseurs, à la barbe de tous les chiens, grâce à un superbe chien de Terre-Neuve, d'un noir-luisant, qui, là tout près, attendait la fin de ce combat à outrance, assis gravement sur ses pattes de derrière, et comme accoutumé à ce jeu d'un genre particulier.

Mais ne voilà-t-il pas qu'à ma gauche, en un champ de pommes de terre, un lièvre, un

énorme lièvre, court, vole, bondit devant une douzaine de chiens dont les abois, les hurlements font un épouvantable vacarme; et mille cris de se faire entendre, les chasseurs d'accourir de toutes parts, cent fusils de faire feu, un roquet de ne plus marcher que sur trois pattes, un danois d'avoir la tête brisée, un dogue, un magnifique dogue, de rouler dans les pommes de terre, de se débattre dans son sang; le lièvre de gagner le large; et moi de recevoir quelques grains de plomb dans la cuisse droite!

Peu tenté d'en voir davantage, comme le corbeau de La Fontaine,

Jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus,

tout boîtant, je me dirigeai aussitôt vers une mauvaise chaumière, une espèce de cabaret qui est sur le bord de la route de Senlis, et qu'on nomme, je crois, *la Baraque;* j'y restai quelques heures, et j'y fus témoin d'une scène qui me fit un instant oublier ma mésaventure.

Un chasseur entre, avec un air triste et las, prend une chaise et s'assied. — « Auriez-vous été malheureux, monsieur? lui dit le maître du cabaret, avec une voix doucereuse, et en portant fort poliment la main à son bonnet de drap bleu, garni d'un vieux galon d'or. — Oui, mon brave, répondit le chasseur, d'un ton à faire pitié, je n'ai pas eu de chance aujourd'hui; je

n'ai pas pu tuer une seule pièce; moi qui, ordinairement, reviens de la chasse avec ma carnassière pleine! — J'ai votre affaire, reprit le gargotier; j'ai là un beau levreau qui ne vous coûtera que trois francs, et que je puis même vous faire tirer. — Volontiers, repartit le chasseur, cela me va. » Et mes deux hommes de se rendre aussitôt dans un petit potager attenant à la chaumière, fermé seulement par une haie d'épines naissante; le paysan de nouer une corde à la patte du levreau, de l'attacher à un pieu; le chasseur de tirer sur le levreau; la corde d'être coupée, et le levreau de s'enfuir à travers champs. De là, une querelle des plus chaudes, qui a dû nécessairement amener le chasseur et le gargotier devant le juge de paix du canton.

On doit bien penser que les chasseurs habiles, ces chasseurs auxquels on donne injurieusement le nom de braconniers, se gardent d'ouvrir la chasse dans la plaine de Saint-Denis, ou dans toute plaine voisine de Paris; ils prennent, au jour naissant, les petites voitures qui les conduisent à cinq ou six lieues, aux abords de propriétés gardées, à Bondy, à Garges, à Bonneuil, à Goussainville; ils s'aventurent même quelquefois jusque sur les terres confiées à la surveillance rigoureuse d'un individu à figure rébarbative, un ancien soldat communément, qui se

permet de ne pas tolérer la visite de ces abatteurs de gibier, et de verbaliser contre eux, témoin ce qui est arrivé à un avocat de mes amis: En revenant de la chasse, aux approches du soir, il passait devant un grand parc d'un aspect solitaire et mélancolique, entouré de murs, un grand parc avec de hauts arbres touffus, et une large pièce d'eau bordée d'aunes et de saules pleureurs; il aperçoit de la grille, ou du moins croit apercevoir un beau canard sauvage qui se promène au milieu des roseaux de l'étang; il ouvre la grille, entre dans le parc, court se tapir derrière les arbres de la rive, découvre l'oiseau, lui envoie un coup de fusil, et l'étend mort sur l'eau. Mais tandis qu'il attend sur le bord son chien qui nage et lui rapporte son gibier, se présente à lui un garde-chasse qui lui crie d'une voix rauque: — « Et de quel droit, monsieur, chassez-vous ici? Vous avez tué la cigogne de madame la comtesse ! » Puis il dresse procès-verbal, après avoir jeté superbement au nez de l'avocat, lui offrant une pièce d'or : « Monsieur, pour qui me prenez-vous? »

L'affaire a été plaidée l'hiver dernier en police correctionnelle, et l'avocat a été condamné à cent cinquante francs de dommages et intérêts.

Si vous craignez les procès, si le tribunal de police correctionnelle vous fait peur (règle géné-

rale), ne chassez jamais sans permission sur les terres d'autrui; et comme les gendarmes, qu'on rencontre partout, sont pour le moins aussi intraitables que les gardes-chasse, ne chassez nulle part sans port-d'armes, à moins pourtant que vous ne chassiez en bataillon, et revêtu de l'uniforme de l'ordre public, comme cela s'est vu en 1830, dans la plaine de Vanvres.

Quant aux gens comme il faut, aux gens qui se respectent, au moyen de la calèche, du char-à-bancs, du tilbury, ils se rendent, pour l'ouverture de la chasse, dans ces vieux châteaux, dans ces délicieuses maisons de campagne qui surgissent de place en place à quelques lieues de Paris.

On arrive la veille; on dîne gaîment avec une vingtaine de convives; le soir on fait de la musique, on danse, on joue à l'écarté avec de jeunes et jolies femmes aux doux yeux, au teint rose, à la robe de toile ou de guinguan; on se couche à onze heures, on dort bien, l'on se lève tout frais à sept heures du matin, lorsque le soleil a déjà séché la rosée, on arrose une croûte de pain d'un verre de rum ou de malaga; on se met en chasse au nombre de cinq ou six, on bat la plaine avec douze ou quinze chiens, épagneuls ou braques; on tire chacun une vingtaine de coups de fusil; et, vers trois ou quatre heures, on revient

avec un vigoureux appétit, étaler de société sur la grande table de la cuisine, aux yeux de la maîtresse de la maison, qui en accepte toujours l'hommage, une soixantaine de pièces de gibier, cailles, lièvres, perdrix, accompagnés parfois d'un faisan aux plumes d'or, puni de ne s'être pas contenté pour sa promenade des vastes bruyères et des grands bois d'un domaine royal.

Le retour de ces chasses est souvent signalé par de joyeuses plaisanteries, qui frappent naturellement un des chasseurs.

A l'ouverture de la chasse de l'année dernière, je me trouvais au château de***, sur la route de Paris à Arpajon; au retour d'une sortie en plaine des plus heureuses, nous fîmes un excellent dîner, un dîner sans étiquette, un dîner bruyant et joyeux, un dîner comme on n'en fait pas à Paris! puis après, la châtelaine, jeune et belle, chanta en italien le grand air de Ninette, une fraîche et suave romance de Bruguière; puis vinrent la contredanse et la valse! oh! oui la valse, la valse où mon cœur bondissait d'ivresse et de bonheur! Je crois y être encore!!.... Mais onze heures sonnent à la pendule du salon; voici l'instant des adieux du soir; un domestique à livrée place sur une table les bougeoirs d'argent, où s'allume la transparente bougie, et la châtelaine de me dire: — « Vous re-

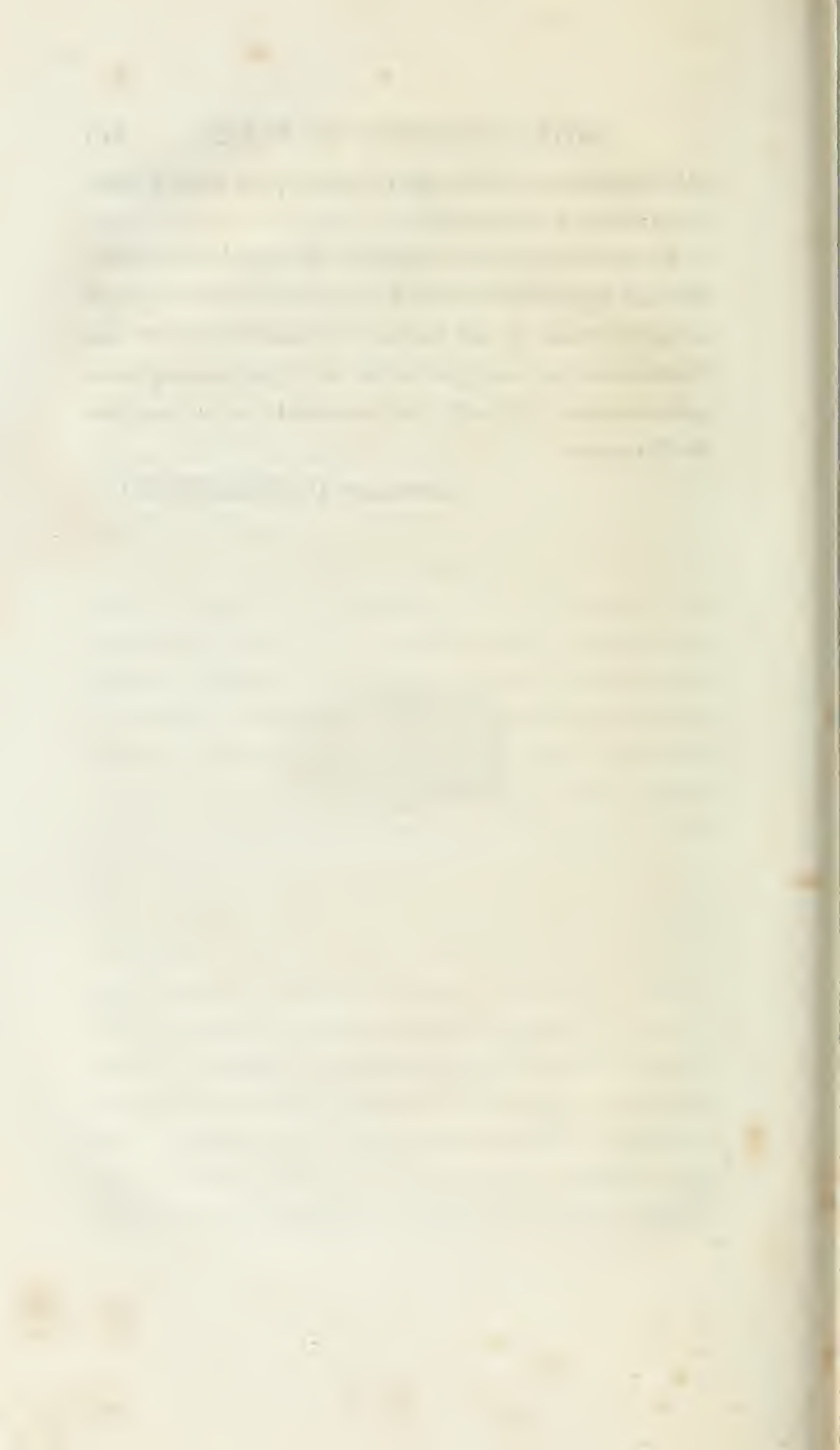
cueillez des traditions, vous faites des légendes, mais vous ne croyez pas aux revenants, vous oseriez bien coucher, j'en suis sûre, dans une chambre où personne n'ose coucher, parce que toutes les nuits, dit-on, un mort s'y promène. —Sans doute, je ne demande pas mieux, répondis-je en riant, je suis curieux de voir un revenant. —Et bien, reprit la châtelaine, en s'adressant à son mari, Jules, conduis ton ami dans la chambre du mort » ; et Jules me mène dans une chambre à murs blancs, garnie de toiles d'araignées et de vieux meubles; il me laisse seul, je me déshabille, je me couche dans un lit sans rideaux, j'éteins ma bougie, et je m'endors bercé d'enivrantes chimères. Mais tout à coup je me réveille en sursaut; je sens sur mes pieds, sur mes jambes, un poids qui se meut; des plaintes sourdes frappent mon oreille; des ailes d'oiseau battent mon visage; je saute de mon lit; le plancher tremble et craque, et fuit sous moi; je tombe; je roule au milieu d'un flux d'eau; je cherche à me relever, je saisis quelque chose de velu qui s'agite et fait entendre comme un râle de mort; je pousse un cri! aussitôt la porte de ma chambre s'ouvre, on entre en foule avec des lumières, et je me vois au milieu de tous les hôtes du château, qui rient aux éclats, de cinq ou six poulets que la clarté effarouche, de jattes de terre à moitié

pleines d'eau, et d'un jeune veau qui s'enfuit dans un coin de la chambre !

Je pourrais aussi raconter de quelle façon un de mes mystificateurs fut le jour suivant changé en cerf; mais je me tairai : le cadre du livre des *Cent-et-Un* ne comporte ni une métamorphose à la manière d'Ovide, ni un conte à la manière de Boccace.

ÉDOUARD D'ANGLEMONT.







LA VILLE NOUVELLE,

OU

LE PARIS DES SAINTS-SIMONIENS.



Ménilmontant, 6 octobre 1832.

« Voici un chapitre, mon cher Ladvocat, qui doit avoir pour titre, *la Ville nouvelle* [1].

[1] Un système religieux est un fait trop grave pour qu'il soit permis de l'apprécier avec légèreté. M. Charles Duveyrier, un de nos amis, apôtre de la religion saint-simonienne, nous ayant adressé un chapitre intitulé *la Ville nouvelle*, nous le publions sans réflexion ni commentaire; seulement nous reproduisons pour plus de clarté, et comme préambule nécessaire, cette lettre qui l'accompagnait. (Note de l'Éditeur.)

« A vrai dire, je ne sais trop si l'étrangeté des idées et du style ne vous éloigneront pas d'insérer ce morceau dans votre estimable et respectable livre des *Cent-et-Un*. Quand je pèse à leur poids toutes les célébrités dont les noms se pressent sur les couvertures de votre recueil, je ne puis me faire illusion sur le peu d'intérêt que pourrait exciter un nom nouveau, un nom d'*apôtre*, genre de noblesse qui n'a pas encore eu d'armoiries au blason littéraire. Un jeune fou, dira votre beau monde, qui vit scrupuleusement célibataire et attend une FEMME MESSIE, cela annonce trop de simplicité pour rien promettre de bien piquant. D'ailleurs, que signifie de courir les rues en un costume qui vous entoure d'ivrognes, et fait jaser jusqu'aux femmes de la Halle et aux demoiselles de comptoir? Cela sent son mauvais monde, et M. Delapalme l'a judicieusement observé: *Dans quelle société ces messieurs ont-ils donc vécu?*

« D'ailleurs, je dois craindre que le morceau en question, privé de cartes, de plans et de gravures, ne soit difficile à comprendre.

« Nous vivons dans une confusion de maisons, de temples et d'édifices de tout genre, qui peut donner une idée des saturnales des anciens, ou du chaos primitif du monde : mélange effronté et criard de toutes les antipathies, pêle-mêle

d'orgies, vraie danse de sabbat. La jeunesse du Champ-de-Mars a pour vis-à-vis l'abattoir sanglant de Grenelle; les Invalides donnent une main aux Députés, et l'autre aux blanchisseuses du Gros-Caillou. Ici sautent les Enfants-Trouvés et leurs nourrices, côte à côte avec les astronomes de l'Observatoire, les femmes en couches et les Vénériens. Là, c'est une grande ronde des bambins des colléges, des pairs de France, des forts de la Halle-au-Vin, des vieillards de la Salpétrière; tout cela tourne autour des savants du quartier Latin et des animaux hurlant du Jardin-des-Plantes. L'Académie reste avec la Monnaie; l'Hôtel-Dieu avec les chanoines métropolitains; l'hôpital Saint-Louis soupire et pleure aux cris de joie et aux jurements des guinguettes, le Palais-Royal avec ses joueurs et ses prostituées, couché sur le même lit que le palais du Roi; et au milieu de cette grande danse satanique, les hommes et les femmes pêle-mêle, serrés comme des fourmis, les pieds dans la boue, respirant un air empesté, marchant à travers tous les embarras de leurs rues et de leurs places, enfoncés dans des rangées de hautes maisons noires ou blafardes, sans espoir ni souci de quelque chose de mieux.

« Comment donc faire sentir au peuple qui habite cette ville ainsi confusionnée, ce que nous

pressentons de l'avenir de Paris, comme ordre, comme convenance et comme beauté? Comment le faire sans autre instrument que la parole nue? J'ai grand'peur que le morceau en question soit insuffisant.

« L'idée de NOTRE PÈRE est que toute ville, et surtout toute ville capitale, doit présenter dans sa construction, dans l'ordre et la diversité de ses monuments, l'image des mœurs, des habitudes et de la civilisation du peuple qui l'habite.

« Nous avons voulu donner la forme humaine à la première ville, comme sous l'inspiration de notre foi, en l'état de progrès où elle est aujourd'hui; et la forme humaine mâle, car la société n'a encore qu'une forme mâle. La femme, comme être social, n'est pas encore sortie des *côtes* de l'homme, malgré la parole de l'Écriture. Considérez toutes les institutions sociales, l'Académie, la Banque, l'Université, les deux Chambres, le Conseil-d'État, les administrations, la magistrature, le barreau, et toutes les facultés, vous n'y verrez que des chapeaux ronds et des fracs, ou des bonnets carrés et des robes noires; et l'opinion publique est solidement enfoncée dans l'admiration d'un pareil système; il n'est si mince garçon de boutique qui ne lève insolemment la tête à l'idée qu'il en puisse être

différemment, et ne récapitule, dans son orgueil d'homme, toutes raisons qui font infailliblement de la femme un être débile, borné, faible; lierre qui tomberait sur le sol sans le chêne; lune qui doit tourner en satellite autour de la terre. La société est mâle; elle met ses enfants en coupe réglée par la conscription; elle leur impose une justice qui ne sait que punir; elle réclame ses améliorations à coups de fusil, elle les repousse à coups de canon. La société est mâle.

« Mais elle peut désirer de ne pas l'être exclusivement, elle le doit même. Ne serait-ce pas une chose heureuse que tout ce qu'il y a de délicat, de tendre, de bon dans le cœur des femmes, se fît jour à travers les inextricables embarras de la politique et du gouvernement, et que des mains blanches et de jolis doigts s'essayassent à dénouer ce que tant de grands sabres n'ont pu trancher?

« C'est là l'espoir des Saints-Simoniens, c'est là toute leur religion; car, ainsi que l'a dit le Père lui-même, il est l'annonciateur, le *saint Jean* d'un nouveau Messie, d'un Messie FEMME.

« On comprendra comment nous avons dû donner au temple, au monument où la religion doit le plus exalter les espérances humaines, les formes de la femme.

« Je terminerai cette lettre, déjà un peu lon-

gue, en vous priant d'employer toute votre influence auprès de vos lecteurs pour ranimer en eux cette vertu de courage et d'espoir, si rare aujourd'hui, ne fût-ce que pour un peu de temps, le temps de lire ces quelques pages. Car, au cas où elles seraient intelligibles, elles pourraient bien apparaître comme un rêve, une allucination fantasque, si votre beau monde persistait obstinément dans cette disposition crédule, dans cette FOI poussée souvent jusqu'à la SUPERSTITION, et qui consiste à considérer comme d'une réalisation impossible toutes les pensées grandes, généreuses, excellentes pour l'amélioration du sort du peuple.

« Vraiment n'est-ce pas une chose connue de tous aujourd'hui, que nos pères ont par leur travail fait le globe ce que nous le voyons être, en dépit des obstacles qui les entouraient, et dont ils nous ont délivrés? Avec tout ce qu'ils ont mis de puissance dans nos mains, ne serait-ce pas une lâcheté à nous de rester en si belle route, et de nous coucher tout du long sur le sol, jeunes comme nous sommes, en disant avant le travail: Je n'en puis plus.

« Quoi! rien à faire au début de la vie? Hommes! femmes! rien de noble, de bon, de joyeux, de retentissant, rien à faire! Allez, allez, vous crie celui qui fait mouvoir les nations et les mondes,

et qui parle toutes langues à travers tous les siècles; allez, ma voix n'est pas éteinte, mon sceptre n'est pas brisé, et les battements de mon cœur ne sont pas refroidis. Je suis toujours pour vous, toujours avec vous. C'est moi, l'éternel ouvrier! partout c'est moi! Quand on dit NOUS parmi *vous*, *moi* je dis MOI! marchez avec moi, car avec moi rien d'impossible!

« J'ai fait éclater de merveilleux spectacles!

« J'ai brisé de mon souffle les tempêtes qui rasaient le sol comme des lunes de malheur! j'ai pressé les mamelles des montagnes, et j'en ai fait sortir leur lait de feu!

« J'ai souri en voyant les abîmes comme des mâchoires de serpent, darder leurs flots dans l'espace, et j'ai fait glisser sur ces flots des villes armées, aussi sûrement que sur la glace un patineur.

« Aux entrailles de la terre ferme, j'ai fait plonger l'homme comme un plongeur, et je l'ai fait voler, vrai vautour, au haut des nuées.

« J'ai bâti des palais et des temples, des cités capitales par milliers, des ponts plus longs que les chaussées, et de grands animaux de fonte, aux muscles d'acier, à l'âme de vapeur, qui marchent seuls. J'ai rassemblé des armées innombrables de tribus et de hordes qui ne s'entendaient pas. J'ai mis la sagesse du monde en un

seul homme, et j'ai donné plus de vigueur à la voix basse de ses apôtres disséminés, qu'aux rhéteurs, aux soldats, aux marchands, masse compacte qui parlait haut.

« Courage! enfants, espoir en moi! j'ai fait de grandes choses!

« Quand les sauvages, que poussait Attila comme des buffles, prirent racine en terre devant la face d'un pontife, ce fut une grande chose!

« Quand Christophe, mon capitaine de mer, sous un soleil d'or, salua les bords empourprés de mon nouveau monde, ce fut une grande chose!

« Quand Napoléon, à pas de géant courut l'Europe avec ses canons, passant les fleuves comme des ruisseaux; ce fut une grande chose!

« Mais, par ma foi, rien de si grand n'a paru sur la terre, que ce que j'y veux montrer, en ce jour! »



LA VILLE NOUVELLE,

OU

LE PARIS DES SAINTS-SIMONIENS.



Le Dieu bon a dit par la bouche de l'homme qu'il envoie :

J'établirai au milieu de mon peuple de prédilection une image de la nouvelle création que je veux tirer du cœur de l'homme et des entrailles du monde.

Je bâtirai une ville qui soit un témoignage de ma munificence. Les étrangers viendront de loin au bruit de son apparition. Les habitants des villes et des campagnes y accourront en foule, et ils me croiront quand ils l'auront vue.

Paris! ville qui bout tumultueusement, ainsi qu'une chaudière de cendres; ville semblable à ton peuple; comme lui, pâle et défigurée! Tu gis sur les bords de ton fleuve, avec tes noirs monuments et tes milliers de maisons ternes, comme un amas de roches et de pierres que le temps rassemble au bassin des vallées, et il en sort comme un grondement monotone d'une eau comprimée sous ces pierres, ou d'un feu caché qui va les crever.

Paris! Paris! c'est sur les bords de ton fleuve, cependant, et dans ton enceinte que j'imprimerai le cachet de mes nouvelles largesses, et que je scellerai le premier anneau des fiançailles de l'homme et du monde!

Tes rois et tes peuples ont obéi à mon éternelle volonté, quoiqu'ils l'ignorassent, lorsqu'ils se sont acheminés avec leurs palais et leurs maisons du sud au nord, vers la mer, la mer qui te sépare du grand bazar du monde, de la terre des Anglais.

Ils ont marché avec la lenteur des siècles, et ils se sont arrêtés en une place magnifique.

C'est là que reposera la tête de ma ville d'apostolat, de ma ville d'espoir et de désir, que je coucherai ainsi qu'un homme au bord de ton fleuve.

Les palais de tes rois seront son front, et leurs

parterres fleuris son visage. Je conserverai sa barbe de hauts marronniers, et la grille dorée qui l'environne comme un collier. Du sommet de cette tête, je balaierai le vieux temple chrétien, usé et troué, et son cloître de maison en guenilles; et sur cette place nette, je dresserai une chevelure d'arbres, qui retombera en tresses d'allées sur les deux faces des longues galeries, et je chargerai cette verte chevelure d'un bandeau sacré de palais blancs, retraite d'honneur et d'éclat, pour les invalides des établis et des chantiers.

Des terrasses qui saillent sur la grande place, comme les muscles d'un cou vigoureux et d'une gorge forte, je ferai sortir les chants et les harmonies du colosse. Des troupes de musiciens et des chanteurs feront retentir chaque soir la sérénade en une seule voix.

Je comblerai les fossés de cette place, et j'en ferai une large poitrine qui s'étalera, bombée et découverte, et qui se gonflera d'orgueil, lorsqu'aux jours des carrousels pacifiques, elle sentira briller à sa surface, comme des joyaux de toutes couleurs, les femmes plus belles et plus parées que les dames des cours d'amour et des tournois, les hommes plus brillants et plus forts que les chevaliers aux armes dorées, et les vieux grenadiers de Napoléon.

Au-dessus de la poitrine de ma ville, au foyer sympathique d'où divergent et où convergent toutes les passions, là où les douleurs et les joies vibrent, je bâtirai mon temple, foyer de vie, plexus solaire du colosse.

Les buttes du Roule et de Chaillot seront ses flancs. J'y placerai la banque et l'université, les halles et les imprimeries.

Autour de l'arc de l'Étoile, depuis la plaine de Monceau jusqu'au parc de la Muette, je sèmerai en demi-cercle les édifices consacrés au plaisir des bals, des spectacles et des concerts; les cafés, les restaurants avec leurs labyrinthes, leurs kiosques et leurs tapis de gazon, aux franges de fleurs.

J'étendrai le bras gauche du colosse sur la rive de la Seine, il sera plié en arc à l'opposé du coude de Passy. Le corps des ingénieurs et les grands ateliers des découvertes en composeront la partie supérieure qui s'étendra vers Vaugirard, et je formerai l'avant-bras de la réunion de toutes les écoles spéciales des sciences physiques et de l'application des sciences aux travaux industriels. Dans l'intervalle qui embrassera le Gros-Caillou, le Champ-de-Mars et Grenelle, je grouperai tous les lycées que ma ville pressera sur sa mamelle gauche où gît l'université. Ce sera comme une corbeille de fleurs et de fruits, aux formes sua-

ves, aux couleurs tendres; de larges pelouses comme des feuilles les sépareront et fourmilleront de troupes d'enfants comme de grappes d'abeilles.

J'étendrai le bras droit du colosse, en signe de force, jusqu'à la gare Saint-Ouen, et je ferai de sa large main un vaste entrepôt où la rivière versera la nourriture qui désaltérera sa soif et rassasiera sa faim. Je remplirai ce bras des ateliers de menue industrie, des passages, des galeries, des bazars, qui perfectionnent et étalent aux yeux éblouis les merveilles du travail humain. Je consacrerai la Madeleine à la gloire industrielle et j'en ferai une épaulette d'honneur sur l'épaule droite de mon colosse. Je formerai la cuisse et la jambe droite de tous les établissements de grosse fabrique; le pied droit posera à Neuilly. La cuisse gauche offrira aux étrangers de longues files d'hôtels. La jambe gauche portera jusqu'au milieu du bois de Boulogne les édifices consacrés aux vieillards et aux infirmes, plus frais et plus luisants avec leurs parterres et leurs ruisseaux que les palais des lords et des princes.

Ma ville est dans l'attitude d'un homme prêt à marcher, ses pieds sont d'airain; ils s'appuient sur une double route de pierre et de fer. Ici se fabriquent et se perfectionnent les chariots de

roulage et les appareils de communication : ici les chars luttent de vitesse. Par-dessus ces routes, le pont de Neuilly prolonge un arceau vers la face de ma ville et forme ainsi sa capitale entrée.

Entre les genoux est un manége en ellipse; entre les jambes, un immense hippodrome.

Voilà le colosse dont mon doigt creusera le tracé sur le sol.

Les membres qui le composeront, divisés et mêlés, sont une masse monstrueuse, informe, inanimée, morte. Ils sont comme étaient les chairs, les os, les nerfs, la cervelle et les entrailles de l'homme avant que d'une secousse de ma volonté je fisse se dresser cette masse inconcevable et effrayante en un être harmonieux et vivant; avant que les os s'emboitassent les uns dans les autres; que les nerfs, les veines, les chairs, s'appliquassent sur les os; que la cervelle versât dans le crâne sa membrane fragile; que la tête prît place sur les épaules, le cœur, le foie sous les côtes, les entrailles aux cavités du bassin; et que l'homme parût superbe, radieux, merveilleusement ordonné comme un seul édifice.

Ainsi je ferai sortir de leur chaos hideux les membres et les organes de ma ville. Je les appellerai à grands cris de voix d'hommes et d'instru-

ments de musique; et tous, doués de mouvement, prendront leur place.

On verra les manuscrits, les livres, les cartes et les rouleaux de dessins et d'images de la Bibliothèque, s'avancer en une armée innombrable vers la galerie du Louvre, bâtie des mains du dernier de mes capitaines. Ils seront portés sur le dos de soldats. Des régiments auront été dressés à cette manœuvre; les officiers les coucheront en ordre sur leurs rayons et dans leurs cases, et le cerveau de ma ville se formera. On verra tous les vieillards illustres de la science et de l'art dont la vie est encore un travail, mais un travail d'observation, d'attention et de jugement, entrer par files au frontail et aux ailes du palais, et ma ville aura des yeux et des oreilles.

Je ferai descendre des hauteurs de Sainte-Geneviève et du faubourg Saint-Germain, tous les savants emportant leurs chaires, leurs salles, et leurs instruments d'expérimentation, et les animaux, les plantes et les arbres du Jardin-du-Roi, et les trésors de sciences naturelles enfouis dans son cabinet. Je ferai descendre les laboratoires, l'Observatoire avec ses machines et ses lunettes, l'école Polytechnique, l'école des Arts et Métiers, et tous les colléges. Ce sera une longue procession. Je mettrai au centre l'université tout entière, et les académies, précédées des

imprimeries noires et graisseuses; en tête seront les vieillards, les malades et les infirmes; les immenses hôpitaux de la Salpétrière, de Saint-Louis et de l'Hôtel-Dieu, avec leurs ailes et leurs façades; et leurs lits innombrables se lèveront du sol, et marcheront donnant l'exemple. Puis viendra le bataillon des aubergistes, des hôteliers et de leurs serviteurs, qui ont le sentiment de l'ordre et de la continuité du service personnel. Cette caravane sera longue et marchera au pas lent de la science, de la patience et de la vieillesse. Elle coulera silencieusement avec ses habitations, et elle se couchera aux bords du fleuve, depuis le Palais-Bourbon jusqu'à Passy et de Passy à Vaugirard; depuis le milieu des Champs-Élysées, par Chaillot, l'arc de l'Étoile et la Muette, jusqu'au milieu du bois, et formera ainsi les os, les nerfs et les chairs de toute la moitié gauche du corps de mon colosse.

En même temps tous les entrepôts aux vins, aux blés, les halles, les marchés et les abattoirs, les grosses usines, les fonderies, les ateliers de construction des mécaniques avec leurs rouages, leurs chaudières et leurs cylindres de fonte, leurs enclumes, leurs marteaux, leurs soufflets et leurs laminoirs, les charpentiers et les forgerons en tête, se lèveront. Et aussi se lèveront les établis des travaux qui font plus briller la main de

l'homme que la force des machines; les tabletiers, les fabricants de meubles, les tailleurs, les modistes, les chapeliers, les bijoutiers et les horlogers; les magasins et les boutiques des quartiers Saint-Denis, Saint-Antoine et Saint-Martin; l'immense bazar du Palais-Royal et des passages où sont artistement rangés en éventail les riches ciselures d'or et d'argent, les pierreries, les cristaux et les bijoux d'émail, les plumes et les tissus de l'Inde et de l'Afrique, les étoffes lustrées aux figures fraîches et éclatantes, les meubles de bois colorés et odoriférants, les tentures, les candélabres avec leurs globes damasquinés. Toute cette grande armée industrielle, hommes et femmes, avec leurs marchandises, leurs instruments, leurs chantiers et leurs maisons, rangés par troupes, et renfermant au centre la Banque et ses administrations, le Trésor, le Timbre, la Monnaie; toute cette armée active, bruyante, animée, marchant d'un pas vif, et fouettant l'air de ses gestes et de ses cris de joie, faisant voler autour d'elle, comme un nuage d'encens, la poussière du sol, s'ébranlera et roulera par-dessus les églises, les quais et les quartiers retardataires, et viendra de la Madeleine à la gare Saint-Ouen, et de l'Élysée-Bourbon, par Monceau et les Sablons, jusqu'à Neuilly, former les membres rebondis et fermes de la droite de mon colosse.

Je déracinerai des bords du boulevart les opéras et tous les théâtres avec leur matériel d'instruments, de costumes et de décors, et leurs troupes passionnées, et les salles de danse et de concert, et les jardins aux fruits de neige et de glace, aux liqueurs brillantes comme le métal, et tous les édifices consacrés aux extases de l'esprit et au délire des sens. Ils s'enlèveront ainsi qu'une troupe de danseurs et de danseuses, dont les tressaillements répandront le plaisir jusqu'aux extrémités du corps de mon colosse, et enlacés les uns dans les autres, tournoyant sur eux-mêmes, ils viendront se grouper autour de l'étoile.

Ainsi, par ma volonté et par les bras de mes enfants, sera bâtie, en un seul édifice, ma ville vivante. Et pour aucun ma volonté ne fera scandale ou servitude; car de ces hommes et de ces femmes, de ces vieillards et de ces enfants, et de ces édifices, ces magasins, ces chantiers, il n'y aura ni un clou, ni un cheveu qui bouge autrement que de son propre mouvement et par sa libre volonté. Beaucoup n'auront point de cette vie le sentiment de leur destinée. Ils resteront dans leur chaos de pavés boueux et de masures tremblantes. La ville ancienne reposera sur les épaules de la nouvelle. Fardeau léger sur ses larges épaules; fardeau sacré, car le colosse

ainsi chargé de son vieux père, pressant son enfant sous son bras, sera, comme Énée, le symbole de la religion de l'homme qui sort de la guerre et appelle la femme.

Accourez donc! accourez tous, peuples du Nord et du Midi, Prussiens, Anglais, Russes, Saxons.

Vous vîntes chez mon peuple bien-aimé vous enivrer de ses raisins et de ses femmes, et nourrir vos chevaux des arbustes de ses jardins, parce que ce peuple, dans sa fureur, s'était hérissé comme un porc-épic, et qu'il courait par vos campagnes, emportant du bout de ses pointes les pans de vos places fortes, et les quartiers de vos villes, et foulant sous ses pieds vos moissons! Venez tous! accourez à cette heure. Ce peuple est enfin devenu industrieux et magnifique; le premier, au nom de ses frères, il a mis la main dans mon trésor. Venez! ici la terre se gonfle du désir de vivre de la vie de l'homme; ici la terre se donne à l'homme, comme une femme à son amant. La ville qu'habite le peuple est vivante, ornée, sonore; elle pense, elle travaille, elle aime, elle rit, elle danse.

Et les peuples accourront, et ils sauront qu'ils portent en eux-mêmes les formes et le plan de ma ville; ils la reconnaîtront : ils descendront

comme en extase devant la face et les membres du géant.

Ma ville est ample et de haute taille, mais nul ne craint de s'y perdre. Que vous veniez du Nord ou du Midi, des bancs de l'Allemagne ou des chantiers de l'Angleterre; que l'esprit ou la chair soit votre orgueil, que votre vie soit le mystère ou le mouvement, vous marcherez d'un pied sûr, dans mon colosse, vers le lieu que votre cœur appelle, à travers les places ombragées et les canaux remplis d'une eau limpide et les fontaines jaillissantes, entourés d'édifices dont les formes expriment le nom, vous marcherez!

Aux lieux qu'habitent les hommes de science, de contemplation, d'expérience, ceux qui sont l'ordre et la règle de la cité, le silence et le mystère règnent, les arbres régulièrement plantés sur les places prolongent au milieu du jour l'ombre et la fraîcheur de la nuit. Les monuments s'élèvent en surfaces planes, les murs tombent droit, se coupent en équerre et s'avancent en saillies brisées; le jour bondissant sur ces saillies ne fait luire sous les pilastres que des échos de sa lumière. Ce sont des bandes parallèles de hauts portiques à plafonds plats. Ce sont des places anguleuses au fond desquelles les monuments semblent descendre d'une grotte invisi-

ble, comme les palais de larmes du creux des montagnes, ou monter au ciel en légers cristaux.

Les flèches et les clochers abondent, et les gerbes d'arètes en forme de prismes, et les treillages à losanges déliés, et les ogives sveltes et pointues.

Les merveilles de ma terre bien-aimée sont rassemblées au jardin d'un palais qui fait voir des animaux géants sous un portail égyptien couvert de fresques symboliques. Le chimiste est appelé vers le sol par les formes basses de son laboratoire aux pilastres druidiques, au triangle aplati; et des terrasses bordées de festons, chargées de flèches et d'aiguilles, élèvent au-dessus des nuées l'astronome et son télescope.

La Seine coule en silence et marie la couleur de ses eaux au milieu de ces monuments chargés d'incrustations, de grisailles, de peintures pâles; et ces couleurs et toutes ces formes se trouvent harmonieusement rassemblées dans l'immense université, dont les ailes, les bas-côtés et les façades portent la robe violette de l'évêque du Christ, et dont le pâté central se lance jusqu'à une prodigieuse hauteur en une masse triangulaire de clochers blanchis et dentelés, qui semblent, quand le soleil couchant frappe leurs pointes argentées, une pyramide de cierges enflammés.

Aux quartiers qu'habitent les hommes d'action et de force, là où sont les établissements de grosse et de menue industrie, là où le cuivre et le fer sont pétris et moulés comme la pâte, où les troncs des bois durcis dans les eaux tièdes de la Gambie et du fleuve des Amazones sont coupés par tranches comme les chairs d'un fruit fondant ; et là aussi où les cristaux et les métaux sont taillés en dentelle et en pierreries, où le lin et la soie sont tissus plus finement que la toile d'un insecte ; dans toute la droite de mon colosse, les édifices s'élèvent en formes arrondies et bossueuses comme les muscles bombés d'un homme vigoureux.

Les rues sont sinueuses comme des anneaux qui s'entrelacent. Les murs sont couchés à terre, fermes et gonflés comme le turban d'un pacha, ou suspendus en l'air transparents et légers en des tresses de roseaux.

Il s'élève du sol des colonnades et des voûtes qui sont semblables à des champs de plantes grasses dont les larges feuilles s'unissent en arceaux massifs, ou à des forêts de minces bambous au sommet desquels reposent des cloches, comme les fleurs sur leurs tiges.

Les places circulaires n'y sont pas plantées de quinconces régulièrement serrés et étouffés ; des bouquets d'arbres s'élèvent çà et là comme les

touffes d'herbes dans la campagne : car ici la lumière et le son circulent avec vitesse et dans leur plénitude.

Du milieu de ces places on voit surgir à l'horizon les courbes paraboliques des fonderies et des forges, les cônes noircis des fours, les cheminées cylindriques ouvrant leurs gueules pleines de flammes, comme des serpents dressés sur leurs queues, les tours en tuyaux pour la fonte des plombs, et les chapeaux de magiciens qui couvrent les leviers, les grandes roues, les chaudières.

On voit se mouvoir au milieu des airs d'immenses engins qui marquent le temps dans l'espace; des étincelles jaillissent, et des nuées de vapeur montent dans le ciel qui retentit des coups des marteaux et des haches, du grincement des vis et des scies, des tournoiements des laminoirs, des battements cadencés des pompes à bascules et des chants des travailleurs.

Les couleurs éclatantes et fières sont partout jetées, depuis le vermillon, symbole de santé, jusqu'au jaune éblouissant des rayons du soleil, symbole de richesse. Des milliers de candélabres, groupés en guirlandes autour des places, ou soutenus dans les airs sur des trépieds de cariatides, prolongent dans toute la droiture de

ma ville, comme les lustres dans les théâtres, la clarté du jour au milieu de la nuit.

Sur la mamelle droite de mon colosse s'étale la Banque, et c'est là que toute la magnificence de la force et de la richesse se trouve déployée en un seul édifice; c'est une assemblée des corps de l'espace. C'est l'univers avec ses sphères entassées les unes sur les autres; elles brillent de l'éclat de feu du soleil, de l'argent blanc de la lune, des conleurs brunes et vertes de la terre et des mers; et sur une dernière rangée de globes étincelants de la nacre des huîtres du Japon s'élève en pente douce un dôme d'azur tacheté d'or. Des touffes de colonnes d'herbes géantes, des grappes de fruits et de fleurs saillent des intervalles; et ces sphères entassées reposent dans une vaste enceinte brodée, dentelée, et faisant luire le rouge pourpre de la robe des Césars.

Et au centre de ma ville, entre les globes de la Banque étalés en un large espace et les cierges de l'Académie dressés à une immense hauteur, plus haut que ces cierges, plus étendu que ces globes, est mon temple.

Par tous les noms que je me suis donnés à la face de la terre, voici que j'enracine dans le sol et que je déploie dans l'espace un temple où je puis graver mon vrai nom.

Mon temple est mon soleil d'équité, mon nœud d'alliance parmi les hommes, ma fleur de grâce et de pureté, mon sourire de tendresse et de fécondité; mon temple est l'espoir du monde.

Mon temple est mon amour vivant, la joie de mon cœur, la beauté de ma face, ma main de caresse et de charité.

Levez vos fronts! vieux temple des Juifs! ruines de Thèbes et de Palmyre! Parthénon! Alhambra! levez vos fronts courbés dans la poussière! Dômes de Saint-Pierre et de Saint-Paul! clocher du Kremlin! mosquées des Arabes! pagodes de l'Inde et du Japon! palais de mes rois! temple de mes christs! morts et vivants! levez vos fronts et pliez le genou!

MON TEMPLE EST UNE FEMME!

Autour de son vaste corps, jusqu'à sa ceinture, montent en spirale, à travers les vitraux, des galeries qui s'échelonnent comme les guirlandes d'une robe de bal. Du haut de ces galeries, on voit par-dessus les toitures de verre des imprimeries, par-dessus les kiosques et les tentes bariolées des halles, par-dessus les théâtres et les cafés, et les salles de concert, groupés autour de l'Étoile, comme des bijoux de fantaisie; on voit le grand cirque, qui semble une coupe avec sa bordure de prairie et ses ciselures de hauts platanes, et ses écuries comme deux anses sculptées aux deux

bouts. Et les chevaux de courses, quand leur ventre rase la terre, semblent des fourmis qui bougent à peine.

Sa robe descend en arrière sur la grande place des parades, et forme des plis de sa queue un immense amphithéâtre où l'on vient jouir du spectacle des pacifiques carrousels, et respirer le frais sous des orangers.

Le bras droit de la bien-aimée de ma ville est tourné vers les coupoles et les dômes industriels, et sa main repose sur une sphère au sommet de cristal, à la surface enluminée du vert tendre des jeunes gazons, du jaune argenté des blés mûrs, et de toutes les nuances vives que les belles campagnes épanouissent sous les premiers baisers du matin. Cette sphère forme en dedans du temple l'emplacement de mon théâtre sacré, dont les décors sont des panoramas.

J'ai mis dans la main gauche de l'épouse de mon colosse un sceptre d'azur et d'argent qui touche à terre et se marie dans les airs avec les flèches droites et argentées de l'Académie, et son pourtour de pilastres violets. Du sommet élargi de ce sceptre monte, en pyramide affilée, une flamme, phare immense dont la lumière éclate au loin et rend visible au sein des nuits le sourire de son visage.

Les escaliers latéraux des industriels et des

savants forment les plis de sa chaussure, le large escalier des prêtres et du peuple monte à travers les plis de sa robe entr'ouverte et agrafée.

On dirait à l'éclat des vitraux qui serpentent autour de son corps, le long de la spirale des galeries, qui rayonnent aux rosaces de sa poitrine, que les pierreries des cinq continents sont dans sa robe et dans son corsage.

J'ai chargé ses bras de riches bracelets qui saillent en terrasses damasquinées à jour. J'ai tissu sa ceinture de lames métalliques, espacées et vibrantes. C'est là que repose le nouvel orgue, à la voix de cuivre, d'argent et d'airain, dont les mélodies et les harmonies descendent comme une chute d'eau sur le plancher de mon temple, et jaillissent de sa bouche, de ses oreilles, de ses yeux, des intervalles qui séparent les perles de son cou et les tresses de ses cheveux, et des créneaux de son magnifique diadème, semences de vie que ma bien-aimée répand dans la ville et dans le monde.

Voilà mon temple!

Mon temple est mon amour vivant, la joie de mon cœur, la beauté de ma face, ma main de caresse et de charité!

Voilà mon temple!

Voilà ma ville! —

Venez donc, accourez de toutes les parties

de la terre, ô hommes! l'enfantement de ma ville sera un temps de réjouissance inimaginable. Je ferai passer sur ses membres d'airain et de pierre, sur son visage de fleurs, dans sa barbe et ses cheveux de bois élancés et touffus, une musique retentissante et suave; ouragan qui balaie les montagnes, brise molle qui se balance sur les eaux bleues de la mer. Je ferai tressaillir tout son corps d'une danse nouvelle; et quand viendra le soir, je l'endormirai dans un vêtement d'étincelantes lumières.

Alors vous sortirez en foule, et vous monterez aux collines de Sèvres et de Meudon, au parc de Saint-Cloud, au Calvaire, à Montmartre, à Ménilmontant, sur les buttes de Chaumont; vous vous grouperez dans les bois de Romainville et de Clamart, comme sur les bords d'un cirque immense, pour contempler la nouvelle création dans tout son éclat, pour voir le géant homme de feu, dormir, couché sur son lit noir. Des ballons vous porteront tour à tour dans les airs, afin de le voir dans toutes ses dimensions et dans son ensemble.

Sa chevelure et sa barbe sont éclairées par un météore de lueurs pâles, qui se jouent dans les massifs, comme l'air et la lumière se jouent dans les cheveux. Ses yeux sont deux soleils tournoyants, éblouissants comme serait mon soleil

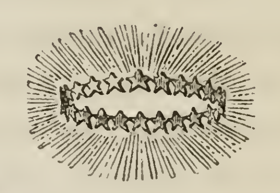
si je gardais en lui les rayons qu'il disperse dans l'espace, et que je le voulusse montrer seul quand il fait nuit. De sa bouche s'échappe un bouquet de flammes et de jets d'étincelles qui montent à travers les airs, comme une création d'un monde d'étoiles que ma terre envoïe dans mon ciel. Sa jambe droite et son bras droit, et la partie droite de son ventre, étincellent d'un feu rouge. C'est un tricot de pourpre qui colle à la peau et fait ressortir les saillies de ses muscles. Sur son épaule gauche, et sur toute la partie gauche de son corps, est jeté son manteau flamboyant d'un feu violet, comme la grande mer des îles de l'Inde. Le temple brille de la double blancheur des perles et des diamants. Le bandeau de palais qui fait le tour de sa chevelure, est une couronne de gigantesques pierreries, vertes, jaunes, rosées, bleues d'azur. Et le colosse, ainsi embrasé de feux de toutes couleurs, illumine au loin les campagnes, et montre aux hommes un jour qu'ils n'ont pas vu.

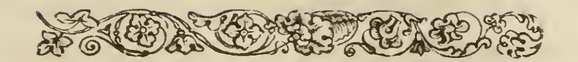
Voilà, dit le Dieu bon qui fait largesse aux hommes, voilà le joyau que je tirerai des coffres de ma munificence! Voilà la première pierre de mon édifice! Je veux renouveler la face et les entrailles de ma terre. Je veux que les hommes déplacent les mers, et qu'ils fassent surgir de nouveaux continents; je veux qu'ils prennent ma

terre dans leurs mains, et qu'ils la taillent et la policent, ainsi qu'un nouveau diamant de mon incommensurable couronne.

Terre! je t'inonderai des pluies de lumière de mon soleil, et ma volonté te promènera à travers les harmonies du ciel, aux yeux éblouis de tous les mondes!

Charles DUVEYRIER.





LE PORTIER DE PARIS.



Ce serait avoir à peine entrevu l'une des opérations les plus vulgaires auxquelles l'être qu'on nomme *portier de Paris* daigne s'abaisser, que de s'imaginer que c'est tout simplement, et suivant la signification exacte qu'un esprit logique peut déduire de ce mot, un homme dont les fonctions se bornent à ouvrir et à fermer la porte d'une maison à ceux qui entrent, ou qui

sortent. On ne me croirait pas si j'ajoutais, aujourd'hui que la manie dramatique s'est emparée de toutes les facultés animales et intellectuelles du peuple le moins dramatique qui ait jamais existé sur la terre, si j'ajoutais, dis-je, que la vie du portier se compose d'une infinité de petits drames dont l'enchaînement et la péripétie se renouvellent chaque jour, à des intervalles périodiques et calculés aussi mathématiquement que ceux qui séparent les divers étages de la maison dont mon héros est constitué le gardien. Mais j'espère prouver aisément aux esprits les moins crédules, si ce début, peut-être un peu trop pompeux, ne les a pas effrayés, que je n'ai exagéré aucun des priviléges de cette race moitié humaine et moitié canine, dont l'existence se consume sur les marches d'un escalier, et dans l'espace de quelques centaines de pieds cubes que l'on a assez justement appelé *loge*, ce qui est à remarquer dans un siècle où l'on ne nomme jamais les choses par leur nom.

Le portier de Paris ouvre la porte; c'est-à-dire qu'il se borne à tirer le cordon correspondant à sa loge, par un mouvement machinal, et qui finit par ne plus être qu'un épisode inaperçu au milieu des occupations multipliées entre lesquelles il partage ses mains, ses pieds et sa tête;

car le portier pense; il pense beaucoup, et malheureusement même, il a la manie de penser trop souvent à ceux qui ne pensent point assez à lui. Aussi, quoique sa loge soit située à l'entrée de la maison, vous n'entendrez jamais dire qu'il ait arrêté un voleur. Jette-t-il le haro sur une personne suspecte? il arrivera précisément qu'il se sera adressé à l'une de ces figures respectables qui portent empreint sur leur front le type d'honnête homme. Avez-vous des créanciers? il ne manquera jamais de les laisser monter. Attendez-vous impatiemment la visite d'un ami que vous n'avez pas vu depuis long-temps? il le prend pour votre créancier, et le congédie.

C'est l'argus de la maison. Non-seulement il connaît vos amis intimes et vos maîtresses, mais sa perspicacité s'étend à tout ce qui vous concerne; il sait vos habitudes, vos défauts, vos manies; il pénètre dans les replis les plus secrets de votre vie privée; et, si vous êtes garçon, si la fortune vous a réduit à ne pouvoir prendre un domestique à gages, force alors vous sera de recourir aux soins du portier qui, pour autant d'argent qu'on en donne à un bon serviteur en province, ne vous rendra pas la centième partie des services que l'autre vous aurait prodigués, et se chargera tout au plus d'acheter le lait et le pâté dont se compose l'humble menu

de votre déjeuner quotidien. Quand vous avez une fois franchi le seuil de votre chambre, ne vous avisez pas de retourner sur vos pas, ou du moins imitez ces sages maris dont la semelle criarde trahit le retour dès le bas de l'escalier; car, sans cette précaution que je ne puis trop recommander à tous ceux qui sont assez philosophes pour préférer le bonheur qui ignore au malheur qui sait, vous risquez de surprendre le nez de votre portier enfoncé dans le tas de papiers que vous avez négligement abandonnés sur la tablette de votre bureau; et, pour peu qu'une légère saillie lui ait fait flairer un tiroir entr'ouvert, il n'aura pas manqué de lire toutes vos lettres, de compter votre argent, et d'appliquer partout son regard et ses interprétations indiscrètes. Ce sont là des inconvénients auxquels il faut nous résigner tous tant que nous sommes; et, pour peu que nous ayons une dose suffisante de philosophie, nous considérerons le portier sous un point de vue plus élevé, en lui attribuant quelques-uns des avantages d'une conscience sévère qui veille continuellement sur toutes nos actions, et s'interpose entre nos vices et nos qualités pour faire prévaloir les unes aux dépens des autres.

Le portier de Paris lit le premier les journaux des locataires. Oh! avec quelle dextérité il en-

lève la bande protectrice pliée en sautoir, et parvient à déployer, sans la chiffonner, la feuille encore tout humide dont il déflore impunément les colonnes, tandis que, enfoncé dans vos draps, vous vous livrez aux charmes de ce sommeil du matin dont les songes légers bercent mollement votre imagination, ou que, peut-être, infortuné que vous êtes, tourmenté par une insomnie qui a brûlé votre sang, vous attendez avec impatience l'heure où le portier viendra allumer votre feu et ouvrir vos volets. Si, au moins, vous pouviez contempler, pour vous distraire, le tableau que présente sa loge, tableau vraiment digne de Rembrand! A moitié couché sur son établi, dans le coin le plus obscur de la petite chambre enfumée, un petit homme coiffé d'un bonnet de coton épargné par la lessive, et le nez surchargé d'une énorme paire de lunettes, lit à-la-fois de la tête, des yeux et de la langue, avec cet air de bonhomie crédule qu'il a volé aux lecteurs du *Constitutionnel;* et puis, de temps en temps, il relève son front comme quelqu'un qui cherche à se rendre compte d'un fait, et à fixer dans sa mémoire ces idées fugitives, ces longues colonnes de rêvasseries et de contes que, sous la forme de lettres écrites de Berlin ou de Vienne, nos dispensateurs de renommée politique jettent

tous les matins à l'avidité toujours dupée et toujours confiante de leurs abonnés.

Il y a surtout dans le journal deux articles qui excitent particulièrement son attention, et vers lesquels ses yeux se portent tout de suite avec un instinct admirable; ce sont les extraits de la Gazette des Tribunaux, et les correspondances de Prusse, qui, depuis deux ans, nous annoncent incessamment que nous allons avoir la guerre; car notre portier croit encore à la guerre, non par ardeur belliqueuse; — en fait d'armes, le brave homme ne connaît guère que son aiguille qu'il pousse à droite et à gauche, suivant les exigences de la couture ou du rempli; — mais il est dans sa nature d'avoir foi aux assertions de la Gazette, et s'il vient à lire qu'un mouvement de troupes s'effectue sur les frontières de la Russie, ou s'il apprend la nouvelle d'un changement de garnison entre un régiment du nord et un régiment de l'ouest, voilà un homme spontanément illuminé d'une inspiration fatidique; il lève les yeux au plafond, ôte ses lunettes pour en essuyer les verres, et se dit gravement, avec un accent de conviction qui proteste hautement contre le scepticisme de notre siècle : *Nous aurons la guerre!*

Quant aux relations des tribunaux et cours

d'assises, c'est là sa partie littéraire, son article *variétés*, son feuilleton, mille fois plus intéressant pour lui que ne peuvent l'être pour leurs lecteurs les feuilletons de Janin et de Loeve-Vemars; et quand il arrive à cette quatrième page si attachante, il fait une pause, le brave homme! comme un régiment qui s'arrête au pied de la redoute; il se mouche, ranime la mèche de sa lampe, croise ses jambes plus soigneusement, et puis se jette tout entier, corps et âme, intelligence et matière, dans cet abîme mélodramatique d'infanticides, de viols et d'empoisonnements. Si, alors, on pouvait étudier silencieusement cette tête d'homme, ce serait merveille que de savoir comment une cervelle si compacte devient tout-à-coup souple et moelleuse; comment cet homme pénètre à travers les replis de cette âme de criminel, avec une intuition plus profonde que celle d'un procureur du roi; de quelle manière les plus petits incidents du procès se classent un à un dans cette mémoire si instantanément organisée qu'il les répétera le soir, sans se tromper d'un mot, d'une lettre, à l'estimable assemblée des cuisinières et des femmes de chambre qui s'assemblent, suivant l'habitude, dans la loge officielle de M. Laurent, depuis sept heures du soir jusqu'à dix. Car j'oubliais de dire que le portier de Paris s'appelle

ordinairement M. Laurent, M. Denis, ou M. Gibou, ou de tout autre nom du même genre, sauf les cas d'exception. L'extrait de naissance du mien, bien et dûment légalisé à la mairie du Xe arrondissement, porte les nom et prénom de Jean Laurent.

M. Jean Laurent tient donc assemblée; et tout ce que l'hôtel compte de plus respectable dans les rangs de cette classe de gens à livrée et à tabliers de cuisine, vivant des débris de la table du riche, ne manque jamais de se rendre, au moins deux ou trois fois par semaine, à ce club politique, littéraire et épigrammatique. Le fauteuil appartient de droit au plus huppé de la compagnie ; le fauteuil en velours d'Utrecht jaune, avec ses clous dorés. Usé par la vétusté, il ne s'en harmonie que mieux avec les meubles qui l'entourent.

Souvent c'est quelque gage abandonné entre les mains du portier par un pauvre diable de locataire qui ne pouvait payer son terme; ou bien c'est une vieillerie inutile, délaissée dans un coin du grenier, lors d'un déménagement; pauvre serviteur qui déparait le salon, et qui fait l'ornement de la loge. Au-dessus de la cheminée, pend un morceau de glace souvent accaparé par les jolies femmes de chambre; dans l'angle de la fenêtre, s'élève un établi surmonté d'une double ran-

gée de clefs et de bougeoirs. Une étroite couchette se cache au fond de la chambre, sous des rideaux jadis blancs, et, en face de la porte, dans son cadre doré, brille de tout l'éclat d'une parure de noce, et d'un épais vernis de graisse et de fumée, le portrait d'une jeune femme que les yeux de l'artiste le plus exercé auraient quelque peine à reconnaître pour celui de madame Laurent. Je ne parle pas de la peinture; un portier n'est pas tenu d'avoir des Raphaëls dans sa loge. Toutefois, cette mauvaise toile enfumée n'est pas le meuble de la cassine qui me plaise le moins; il est là comme le représentant unique d'un double amour: l'amour d'une femme, et celui des arts. Les arts pénètrent peu à peu dans le peuple; d'abord, les estampes coloriées, les soldats à cheval, et les saintes Vierges avec leurs rayons jaunes; puis, les Poniatowski et les Bonaparte coloriés; sans oublier les complaintes favorites de Geneviève de Brabant et de la châsse de Saint-Hubert, avec la poésie au bas. Voilà pour les campagnes. Dans les villes, la civilisation fait un pas; le pauvre ouvrier économise pour avoir le portrait de sa femme. Il achète quelques gravures dans les ventes, quelques cadres sur le quai, et cache, sous cette friperie de hasard, le papier sale et usé de sa petite cham-

bre. N'ai-je pas trouvé dernièrement un *Berwick* chez ma blanchisseuse ! Montons encore, et dans son salon, l'épicier nous montrera de bonnes estampes. Je me suis demandé souvent pourquoi l'épicier et le tailleur, ces deux membres si estimables de la société, ces deux ornements si précieux de la corporation la plus pacifique qui existe au monde, affectionnent particulièrement les sujets de bataille et les tombeaux de Sainte-Hélène. Je m'occuperai une autre fois de résoudre cette question.

A Paris, chaque maison est une petite ville; chaque étage, un quartier. Toutes les classes de la société s'y résument à-la-fois; l'aristocratie financière, au premier, sous la forme opaque d'un banquier ou d'un notaire; au rez-de-chaussée, le petit commerce représenté par un coiffeur, ou une marchande de modes; et sous les combles, le pauvre ouvrier, côte à côte, cloison à cloison, avec la livrée qu'il dédaigne, et qu'il ne fréquente guère... la livrée, classe à part, insolente et envieuse. Aux étages intermédiaires, se groupent assez confusément le rentier, l'employé, l'avocat, le médecin, l'homme de lettres, tous, aspirant à descendre vers l'atmosphère du premier étage. Eh bien, homme de lettres, médecin, avocat, employé, rentier, notaire, ban-

quier, tous comparaissent à leur tour devant le respectable aréopage de la loge, pour y être jugés par lui. Là, les valets sont maîtres, et se vengent, chaque soir, sur leurs maîtres, de ne savoir être que valets. Là, personne n'est épargné sous la rude férule des commères; leur logique serrée et venimeuse grimpe à la rampe de l'escalier, et se glisse sous toute porte entr'ouverte, pour révéler les secrets intimes du ménage. Les lettres y sont lues sans être décachetées; les visites analysées. C'est un vrai sabbat de jacasseries, de médisances, de petites haines; il faut voir l'importance de tous ces gens-là qui parlent mal de leurs maîtres, et copient leurs défauts. La suffisance des valets de chambre, la bouffissure des cochers, la coquetterie des soubrettes, sont presque toujours les fidèles miroirs des prétentions, des ridicules et des vices des étages supérieurs. Le cordon bleu élève la voix et toise du regard la petite chambrière du troisième; celle-ci, qui est jolie, se redresse aux propos agaçants de monsieur le chasseur qui frise ses moustaches. Au milieu de ce conflit, le portier reste impassible. Il paraît ne rien voir, et rien ne lui échappe. Il parle peu, mais s'il parle, on se tait. C'est un oracle que le portier, un oracle en lunettes, et

qui s'exprime très-souvent par l'organe de sa femme. Toute la sequelle des valets et des cuisinières les craint et les ménage. On se dit bien le soir, entre soi, et à l'abri des mansardes, qu'ils sont chipotiers et vaniteux, mais on n'oserait braver ouvertement leur pouvoir. On les caresse; on les flatte, car on a besoin d'eux. Quand madame Laurent vient à la cuisine, on lui glisse en cachette une cuisse de volaille; et le grand chasseur vole de l'eau-de-vie et du café pour M. Laurent. Celui-ci accepte sans scrupule, sans se permettre aucune réflexion, se reposant d'ailleurs sur cet axiome de jurisprudence, que la recherche de la paternité est interdite. Mais ce soir-là, on a soin de faire vibrer plusieurs fois aux oreilles de l'assemblée les noms de mademoiselle Rose et de M. Baptiste, accompagnés des épithètes les plus flatteuses. Les honneurs de la soirée sont pour eux; on leur adresse la parole de préférence; ils partagent le fauteuil de velours d'Utrecht; c'est un avis au reste de la compagnie, une petite affiche instinctive, qui se lit tout couramment, comme si elle était imprimée sur papier rose: à bon entendeur, salut.

Il y a un jour important dans chaque année de la vie du portier de Paris; c'est le premier jour de l'an. Ce jour-là, le portier est sublime.

Il s'est décrassé, et il a fait sa barbe dès le matin; il a mis une chemise blanche, une cravate blanche, un gilet blanc; il est coquet, gracieux, paré, essuyé, frotté, luisant, comme ne l'ont jamais été les marches de son escalier. Ce jour-là, il a du génie, tant il sait être, pendant vingt-quatre heures, humble, modeste, bavard, discret, complaisant, et cela toujours à propos. Ce jour-là, sa voix est douce comme celle d'un enfant; son pas est léger, son abord respectueux; ce jour-là, il ne lit pas les journaux, il les monte à chaque locataire, virginalement enveloppés de leur bande intacte; il remet les lettres dès que le facteur les apporte; il sourit à tout le monde, c'est-à-dire à tous ceux qui ont fait leur devoir. Malheur à qui ne l'a pas étrenné, ou a lésiné sur les étrennes! Il est portier, il saura se venger. A combien de petites ruses sa haine ingénieuse n'aura-t-elle pas recours? Les lettres égarées, ou remises trop tard, les cartes jetées au feu, les visites congédiées, la porte fermée à onze heures, les tas d'ordures oubliés à dessein sur le pallier; les réclamations pour la lampe de l'escalier; les méchants propos; les cancans de la loge; l'air maussade et revêche, et toute une série interminable de vexations et de tracasseries! le pauvre locataire n'aura plus un seul instant de tranquillité;

on saura si bien le dégoûter de la maison qu'il faudra qu'il en déguerpisse, car sa vie deviendra un enfer. On cherchera à séduire ses domestiques, on épiera ses intrigues, et si par hasard la police envoie chercher quelques renseignements à la loge, on le désignera comme un carliste ou un républicain; puis une expression vague, lancée avec adresse, laissera entendre que monsieur est affilié à une société secrète, et que madame reçoit souvent chez elle des femmes suspectes.

Le portier a les défauts d'un valet, sans en avoir les qualités. Il a trop de maîtres dont il ne dépend pas immédiatement, pour s'attacher à eux, comme ces vieux serviteurs de bonne maison auxquels l'habitude fait illusion, et qui finissent par se croire de la famille; excellents domestiques qui naissent et meurent dans le même hôtel où ils ont vu naître et mourir leurs maîtres; hommes admirables, fidèles dans l'adversité, d'une probité à l'épreuve, et que le travail ne trouve jamais fatigués. Le portier, au contraire, accoutumé aux vicissitudes des déménagements trimestriels, accueille et voit partir ses locataires avec une égale insouciance. Que si par hasard il en regrette un, c'est l'argent qu'il pleure, et non la personne. Un autre lui succède, et le premier est aussitôt oublié; il cher-

che à gagner; y est-il parvenu? il est content. Mais son cœur ne s'élève jamais jusqu'à la reconnaissance. Il pense que tout ce qu'on lui donne lui est dû. Il ôte sa casquette, tend la main, et enferme les écus dans son secrétaire, comme un percepteur empile dans sa caisse ceux des contribuables.

Ordinairement il cumule. A son état de portier, il joint un autre métier. Il est tailleur ou bottier, c'est-à-dire qu'il raccommode les vieux habits, et ressemèle les vieilles bottes. Êtes-vous garçon? gare à vos redingotes, si le portier est tailleur, et s'il brosse vos habits. Il n'y a pas de semaine qu'il ne découvre quelque déchirure, ou plusieurs points décousus. — « Ce n'est rien, dit-il, mais si monsieur porte son habit dans cet état-là, ce soir le trou sera grand comme la main. En cinq minutes, j'aurai raccommodé monsieur, et il n'y paraîtra plus. »

Et ce sont autant de vingt sous qui, à chaque avarie, passent de la poche de l'habit dans celle du portier.

Il possède admirablement ce qu'on peut appeler la science topographique de chaque appartement de la maison. On frappe, il ouvre. — Monsieur un tel?... escalier à gauche... au second... la porte à droite... Et cela sans hésiter, sans quitter des yeux son ouvrage. Tout est classé,

numéroté dans sa tête, avec un tiroir particulier pour chaque locataire. Il ne se trompe d'étiquette que lorsqu'il a réellement l'intention de le faire.

Nos vaudevillistes prétendent que les portiers de Paris mettent leurs filles au Conservatoire. Je ne nie pas que cela se voie de temps en temps; en effet, dans plus d'une loge de la Chaussée-d'Antin, j'ai remarqué un piano placé entre l'établi et la commode. Le père coud, la fille chante, et la mère écume le pot au feu.

Paméla, l'intéressante artiste du rez-de-chaussée, est remarquable par sa taille moyenne, mais bien prise, par ses yeux noirs, sa robe très-courte, et sa jambe bien faite. Elle porte un canezou en été, et une pélerine de velours en hiver; un petit chapeau de paille en toute saison, et des toques dans le mois d'août. Si vous la rencontrez dans la rue, elle aura un *cabas* au bras, et un rouleau de musique à la main. Elle trouve la soupe mauvaise, a les nerfs délicats, n'aime pas les pommes de terre, et rêve tous les jours qu'elle portera des cachemires et se fera traîner en équipage. Elle vit de petits gâteaux et de pains d'épice, méprise les épiciers et les pâtissiers, vit dans les nuages, et se dispute tous les jours avec son père à cause de l'odeur de sa pipe qu'elle ne peut souffrir. M. Laurent qui ne craint pas le grand chasseur, et se per-

met des plaisanteries sur le compte de mademoiselle Rose, tremble devant sa fille; avec elle il n'ose jamais avoir raison, et s'il lui tient encore tète quelquefois, c'est pour sauver les apparences de l'autorité paternelle. Tous les jours, il cite l'éducation qu'il lui fait donner au Conservatoire, comme un bienfait de la révolution; car il est libéral. S'il n'ose dire que M. de Robespierre fut un grand homme, c'est qu'il n'a pas des idées très nettes sur son compte; mais il ne manque jamais de trouver l'occasion de rappeler qu'il a logé dans l'hôtel un ex-député de la Convention; il se souvient en outre d'une actrice de l'Opéra qui habitait le premier étage, et qui avait une voiture. Aussi, le cœur lui bat-il lorsqu'il entend sa fille chanter. Si on parle devant lui des actrices, il dira *nous*. Le portier de Paris se permet *Bobineau* une fois l'an.

Conséquent dans son système de libéralisme, il envoie son fils à l'école mutuelle, et professe un mépris profond pour la science des frères ignorantins. Il voudrait que son fils fût avocat, mais il n'ose encore exprimer cette pensée que sous une forme conditionnelle. Cela lui semble si beau d'être avocat comme M. Dupin, dont il a lu les plaidoyers dans la Gazette des Tribunaux! Il donnerait tout,... son aiguille à coudre, sa vieille paire de lunettes, son fauteuil de ve-

lours, le portrait de sa femme, et sa femme avec le portrait, et encore ses étrennes de portier... tout, jusqu'à sa fille Paméla, l'artiste du Conservatoire, pour que son fils fût avocat comme M. Dupin. Mais, hélas! ce fils sur lequel reposeraient si complaisamment tant de douces espérances, n'est encore qu'un méchant gamin de Paris, qui fait l'école buissonnière, achète des pommes avec l'argent qu'on lui donne pour faire les commissions, porte des souliers éculés, et barbote du soir au matin dans les ruisseaux fangeux de Paris. Comme les génies profonds qui ne se développent que tard, le petit Laurent ne sait pas encore épeler les lettres de son alphabet. Il passe ses journées à jouer, et ses nuits à dormir; déchire ses livres pour faire des boulettes, et de toute la science d'un avocat, ne possède encore que l'instinct du mensonge et l'esprit de contradiction. Il y a loin de là aux débuts du barreau. Aussi chaque séance de police correctionnelle qui se passe, à huis clos, dans un coin obscur de la loge, sur le derrière endurci du petit bonhomme, arrache-t-elle un gros soupir de la poitrine du brave Laurent, qui se dit tout bas : « Ça ne fera jamais qu'un mauvais gamin. » Et encore, si cet enfant rebelle montrait au moins quelques dispositions pour les arts; si, au risque de faire crier le propriétaire, on le voyait, ar-

mé d'un charbon, crayonner sur les murs de l'hôtel un garde national du juste-milieu, ou une poire républicaine, le père se dirait : « Mon fils sera peintre. Il fera des coupoles comme M. Gros, et des entrées d'Henri IV comme M. Gérard. Il aura le grand prix, ira à Rome, exposera ses tableaux au salon, et gagnera la décoration. Oh ! quelle gloire d'avoir un fils décoré ! » Ça été le rêve de toute sa vie. Cet homme, qui n'a jamais tenu un fusil ni un crayon, dont la bravoure est encore un problème, et dont le génie n'en a jamais été un ; cet homme s'enthousiasme avec une facilité merveilleuse au récit d'une victoire, et devant le tableau d'une bataille ; il n'est jamais entré qu'une fois en sa vie au Musée, et il en est sorti avec un affreux mal de tête qu'il a attribué à l'admiration. Il dit qu'il faut avoir la tête forte pour comprendre les beaux-arts. Cependant je l'ai surpris parfois absorbé devant le portrait de madame Laurent, cherchant à pénétrer les mystères de la peinture, qui est pour lui une véritable apocalypse.

Ces paroxismes sont rares, mais ils révèlent une tête organisée. Bientôt il rentre dans sa vie machinale, sans qu'il reste d'autre trace de ses écarts d'imagination qu'une reprise mal faite, ou un coup de ciseau donné maladroitement au travers d'une culotte. Immobile sur son établi,

on dirait d'une statue de la vieille Égypte; ses bras seulement sont en activité; ils vont et viennent avec une précision mécanique. Alors, la matière neutralise en lui la partie intelligente : il cesse de penser, il coud; il redevient portier.

Quand je dis portier, entendons-nous; car le portier de Paris a toujours la prétention d'être concierge, et les trois mots peints en noir, au-dessus de sa loge, en font foi. Il n'y a plus à présent de portier que dans les maisons de bas étage. Les hôtels bourgeois ennoblissent leurs gardiens du titre de concierge; et il n'y a qu'un *suisse* qui ait le droit d'ouvrir la porte cochère de nos hôtels aristocratiques. Aussi un suisse du faubourg Saint-Germain est-il *une façon de grand seigneur*. Sa femme paie une bonne pour tenir son ménage et balayer la porte. Parlez-leur chapeau bas, si vous n'arrivez pas en équipage.

Le portier de Paris a des mœurs; mais sa morale est à la hauteur du siècle. Modèle de fidélité conjugale, il ne trouve pas mauvais que les autres aient des maîtresses. Sa conscience ne se cabre jamais devant la petite gratification pécuniaire que glisse dans sa main le jeune étourdi dont il favorise discrètement les amours. Grâce à de pareils égards, il laissera passer furtivement devant sa loge cette jeune dame qui tremble, tant elle est émue, en montant l'escalier; il a reconnu

au bruit de sa robe, cette aimable cousine, qui, le soir, vient distraire votre solitude, et partager le coin de votre feu. Aussi, arrive-t-il un ami, sans que vous l'ayez averti, il saura bien l'éconduire; il comprend instinctivement que vous avez besoin d'être seul. Sans quitter sa loge, il sait ce qui se passe dans le petit appartement du troisième étage. Toutefois, ne craignez pas de jamais rencontrer dans ses yeux un regard malicieux; cela est bon pour la province, où l'on se met aux fenètres pour voir passer un homme à bonnes fortunes. Le portier, je vous l'ai dit, est à la hauteur de son siècle; il ne sait jamais ce qui se passe chez vous, à moins qu'il n'ait à s'en plaindre. Payez-le, il sera muet. Payez-le, il veillera toute la nuit, s'il le faut, pour vous attendre; payez-le, il saura vous soustraire aux recensements de la garde nationale et aux réquisitions du percepteur. Il tire de sa place le meilleur revenu possible; il en suce toutes les veines; il en exprime tout le jus; c'est la sangsue domestique, comme le juste-milieu est la sangsue politique.

J'ai considéré le portier sous sa triple face : chez lui, chez ses locataires, et dans son for intérieur, nous l'avons vu tour à tour homme, subalterne et père de famille; toutefois, si j'ai passé rapidement sur sa vie politique; c'est que

le portier de Paris, quoique bon patriote, n'est ni électeur, ni juré, ni garde national. Il ferme sa porte, pendant les émeutes, et ne se bat pas. Il ne brise pas les mécaniques, n'insulte pas les gardes municipaux, balaie le devant de sa porte, et redoute la police sans l'aimer. Il lit les journaux, voilà tout; cause amicalement avec le facteur et le porteur d'eau des nouvelles du jour, et se fait donner *gratis*, par les crieurs publics, les arrêts de la Cour d'Assises, imprimés sur papier gris, qui déclarent *atteint et convaincu de la peine de mort* un particulier très connu dans la capitale. J'ai parlé de son respect pour le barreau; son goût instinctif pour les procès criminels en est une nouvelle preuve.

Il n'aime pas les médecins, parce qu'ils rentrent tard, sortent de bonne heure, et se font souvent ouvrir la porte au milieu de la nuit. Les hommes de bureau lui plaisent davantage, car leur vie est plus réglée.

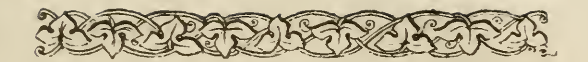
En résumé, le portier de Paris est l'être important d'une maison. C'est le ministre du propriétaire; l'intermédiaire entre ceux qui paient et celui qui reçoit. Il écoute les plaintes, et les transmet. Il est chargé aussi quelquefois, et par circonstance extraordinaire, d'être le juge de paix de la maison. Les vieilles voisines qui se disputent pour leurs chiens et leurs chats, por-

tent souvent leurs affaires contentieuses devant son tribunal. Rien n'est plus curieux que ces sortes de procès, dont la Gazette des Tribunaux ne rend pas compte. Notre ami Charlet en a lithographié quelques scènes.

Mais c'est assez parler du portier de Paris. Il est temps de quitter la loge. Tirez le cordon, s'il vous plaît?

JACQUES RAPHAEL.





L'ÉTUDIANT EN MÉDECINE.



Au sortir du collége, la grande affaire pour un jeune homme est le choix d'un état. Tant que la doctrine du docteur Gall ne sera pas décidément adoptée comme un moyen infaillible de reconnaître les dispositions, le génie particulier des enfants, on se donnera bien du mal pour étudier leurs goûts et leurs instincts, avant de les lancer dans l'une des mille carrières qui s'ouvrent devant eux à leur début dans le monde.

Sera-t-il notaire, avoué, marchand, médecin, prêtre, huissier, soldat, artiste, banquier, etc.? telle est la question difficile que s'adressent tous les parents qui ont un enfant au collége : pauvres gens! que de peine ils pourraient s'éviter, s'ils s'avisaient seulement de palper les bosses du crâne de cet enfant, objet de leur sollicitude.

Vous voulez en faire un prêtre, mais prenez garde; voyez cette bosse située à la partie postérieure de la tête, à la nuque, c'est l'organe de l'amour, et au-dessus la bosse de la génération; tandis que l'on ne trouve pas l'organe du sentiment religieux sur le sommet de sa tête. Il sera commerçant; il ira courir les mers, chercher fortune dans les pays lointains; il sera bien malheureux, car j'aperçois un peu plus haut l'organe de l'habitation, celui qui fait aimer le chez soi par-dessus tout.

Vous désirez qu'il soit soldat, qu'il serve son pays avec distinction, qu'il porte un bel uniforme, et voilà qu'à l'endroit où est placé le courage, toujours en arrière de la tête, à côté de l'amour des enfants, il n'existe qu'un enfoncement au lieu d'une saillie.

Vous feriez volontiers de votre enfant un architecte, s'il n'avait pas l'organe de la destruction, là, sur le côté, un peu au-dessus de l'oreille, tandis que plus haut, la bosse de la con-

struction manque absolument; il serait artiste, poète, s'il ne portait pas, au-dessus de la tempe, le désir d'avoir des richesses; ou diplomate, s'il avait la bosse de la discrétion à un demi pouce de l'angle externe de l'œil.

Touchez cette bosse située vers le sommet de la tête, un peu en arrière, c'est celle de l'amour-propre; par elle votre fils peut se perdre ou aller très loin, prenez-y garde. S'il veut être magistrat, voyez si la fermeté existe au-dessus et en avant de l'amour-propre, et la justice en descendant sur le côté.

Arrêtez ce jeune homme, il va se fourvoyer; l'esprit de saillie lui manque, là, au-dessus de la tempe, en dehors du front, et il se met à composer des vaudevilles et des chansons; il veut penser, il veut être philosophe, et il n'a point sur les côtés du front cette bosse qui ressemble à la corne naissante d'un jeune bouc; il veut être peintre, et il n'a que l'organe de l'imitation au-dessus de l'œil; il n'a pas même la bosse du coloris sur le sourcil.

Quelle pauvre musique nous fera celui qui n'a pas la mélodie vers la tempe! et celui qui n'a pas le langage dans le globe de l'œil, peut-il être autre chose qu'un mauvais avocat?

Mais comme il n'est pas donné à tout le monde d'être aussi bon phrénologiste que moi, voici

une règle générale plus simple que la science du docteur Gall, qui peut servir à guider les parents dans le choix d'une carrière pour leurs enfants.

Les états doivent être divisés en métiers, en états proprement dits, et en arts. Quant aux métiers, je n'en parlerai pas ici. Les états proprement dits sont ceux pour lesquels il n'est besoin de vocation ni de goût particuliers. Ceux-ci sont accessibles à presque toutes les intelligences, à toutes les capacités, et à moins d'avoir un penchant décidé pour les arts, il n'est à peu près personne qui ne puisse être indifféremment notaire, huissier, marchand de drap, banquier, ou soldat.

Pour les arts, c'est bien différent; il faut y être porté par inclination et par nature, pour les embrasser et y réussir; la première chose est donc de savoir si un enfant est né artiste; s'il n'est point artiste, gardez-vous d'en faire un savant, un peintre, ou un musicien, mais choisissez sans crainte parmi tous les états celui qui sera le plus à votre convenance; celui qui a la vogue, qui est en faveur auprès des mères de famille, auprès des demoiselles à marier; celui enfin qui est le mieux coté à la Bourse, et qui attire les meilleures dots. Il y a quelques années, le notariat était en première ligne sous ce rapport; il est en baisse aujourd'hui.

Si, au contraire, votre fils est né artiste, c'est-à-dire s'il préfère s'adonner à un art qu'il aime plutôt qu'à un état lucratif, si l'objet de cet art est son but, et non pas le profit qu'il peut en tirer, laissez-le suivre son penchant pour les sciences abstraites, pour les sciences naturelles, ou pour les beaux-arts; sa passion lui fournira mille ressources pour se tirer d'affaire; et si la fortune ne récompense pas ses travaux, il trouvera des compensations suffisantes dans le plaisir que lui procureront chaque jour ses études favorites.

Rarement un état rend par lui-même heureux l'homme qui l'exerce; un notaire ne se passionne guère pour ses actes; il fait sa fortune, voilà sa jouissance; si l'artiste gagne moins d'argent, en revanche il a le bonheur de faire toute sa vie ce qu'il aime le mieux faire. La vie d'un artiste n'offre-t-elle pas plus d'intérêt que la vie d'un homme qui exerce son état? Qui voudrait écrire ou lire la vie d'un notaire? Il est bien rare, au contraire, que la vie d'un artiste n'offre pas quelque intérêt, quelque attrait à la curiosité: le chemin de l'homme qui fait son état est tracé d'avance; sa vie ressemble à un voyage sur une grande route; parti de tel point, on sait qu'il arrivera dans un temps donné à tel autre, sans aucun accident, sans aucune variété que

celle de la pluie ou du beau temps. L'artiste est obligé de se frayer son chemin lui-même, d'user de toutes ses ressources pour arriver à son but; point de diligence, point de chaise de poste pour le transporter sur une voie battue; à pied, le sac sur le dos, comme un voyageur qui parcourt un pays de montagnes, l'artiste marche non pour arriver à tel endroit, mais pour le plaisir de marcher, de voir du pays, et sa vie nous intéresse comme un voyage aventureux.

C'est donc parce que je considère la médecine comme un art, le médecin comme un artiste, que j'ose entreprendre de faire connaître quelques traits de l'histoire d'un étudiant en médecine.

Le nom seul d'étudiant s'applique presque toujours, à Paris, à l'élève en médecine; les élèves en droit sont des messieurs, des jeunes gens de famille qui ne forment point une classe particulière. Au contraire, demandez au premier venu, dans le quartier latin, ce que c'est qu'un étudiant, à coup sûr on vous répondra que c'est un élève en médecine, un carabin. Les carabins sont un corps dans la société comme les grisettes de Paris, et même ils en font assez bien le pendant. Les étudiants et les grisettes ne peuvent guère aller l'un sans l'autre; ils sont faits l'un pour l'autre, ils sont presque inséparables; aussi les ren-

contrerons-nous souvent ensemble dans la suite de cette histoire. Les grisettes sont un sujet d'effroi pour les mères de famille qui envoient leurs fils étudier à Paris ; et c'est à tort, car elles leur sont plus souvent utiles que nuisibles. Un étudiant est perdu s'il se lance dans le monde ; les grandes dames lui prendront tout son temps, et lui coûteront fort cher. Les grisettes, au contraire, ne sont pas exigeantes ; une promenade le dimanche, à pied, le soir quelques contredanses à la Chaumière, voilà tout ce qu'elles demandent à l'étudiant qu'elles préfèrent, et nous verrons combien de services elles lui rendent en retour !

Je reconnaîtrais un étudiant qui arrive de sa province pour suivre ses cours à Paris, à ses joues fraîches et rondes, à son air honnête et gauche, à ses habits mal faits, à sa casquette ou à son chapeau à grands bords. Il loge rue Saint-Jacques ou rue de La Harpe, dans un de ces hôtels exclusivement consacrés aux étudiants depuis des siècles ; où l'on trouve dans toutes les chambres des pièces de squelette, des préparations anatomiques pour ornements. Ces hôtels sont des lieux de liberté par excellence. L'étudiant y fume, y chante, y joue du cor, y fait du punch, y reçoit sa grisette le jour, la nuit, y apporte des pièces à disséquer ; personne n'a le droit de lui faire la moindre observation ; si le

propriétaire se montrait sévère, sa clientelle l'abandonnerait bientôt; c'est sitôt fait, un déménagement d'étudiant!

La première année d'étude est entièrement consacrée à l'anatomie; c'est dans les amphithéâtres que l'étudiant se forme au métier, qu'il devient carabin. Le voilà qui achète un cadavre, *un sujet,* avec trois autres camarades. Ce n'est pas toujours chose facile que de se procurer un *sujet;* il ne s'agit pas seulement de donner ses six francs; la marchandise est rare quelquefois, il faut s'inscrire long-temps d'avance, lutter pour choisir un *sujet* convenable à l'étude que l'on veut faire, fort et bien musclé si c'est pour la myologie, maigre si l'on doit voir les nerfs, etc. Aujourd'hui tout ce qui tient au service des amphithéâtres d'anatomie est singulièrement perfectionné, surtout depuis que M. Orfila est placé à la tête de l'École; jadis ce n'était pas dans des pavillons bien chauffés, bien surveillés, tenus proprement que les élèves disséquaient. Il y avait des amphithéâtres particuliers que les propriétaires louaient par spéculation; c'était souvent quelque vieille femme retirée dans les combles d'une maison obscure, qui se livrait à ce genre de commerce; on trafiquait des cadavres avec les fossoyeurs, on les entrait frauduleusement à la barrière, et Dieu sait combien de profana-

tions il se faisait. Maintenant les hôpitaux livrent à l'École les corps qui ne sont point réclamés par les parents, et tout se passe dans un ordre parfait.

C'est un spectacle horrible et curieux que l'aspect d'un vaste amphithéâtre dans lequel on aperçoit cinquante cadavres couchés sur des tables entourées d'étudiants qui, le scalpel en main, suivent avec avidité le trajet d'un nerf ou d'un vaisseau, pendant que l'un d'entre eux lit tout haut la description de ces organes. Lorsqu'un débutant a passé un hiver dans ce lieu, il est bien préparé à voir de sang-froid les opérations chirurgicales.

Il y aurait bien des choses à dire pour faire connaître ces lieux[1], sanctuaire de la mort, impénétrables au vulgaire, véritables ateliers des carabins, où ils vivent à l'aise entourés de cadavres et de squelettes, comme le peintre au milieu de ses modèles; c'est là que l'étudiant est initié aux secrets de la vie, et qu'il charbonne avec orgueil sur les murailles, *hic mors vitam tueri docet.*

Je voudrais qu'il me fût permis de retracer toutes les impressions, toutes les habitudes, toutes les idées qui naissent de ce rapprochement, de ce contact continuel entre la mort et

[1] Je ne dirai qu'un mot ici des amphithéâtres, ce sujet devant être traité dans un article séparé.

la vie; mais je suis obligé de ménager les oreilles auxquelles je m'adresse ici. Il est pourtant une espèce d'hommes dont je ne puis me dispenser de dire un mot en parlant des amphithéâtres d'anatomie; ce sont les gardiens de ces lieux, ces valets de la mort, vivant non seulement avec elle, mais d'elle; car, pour eux un cadavre n'est ni plus ni moins qu'une marchandise ordinaire: on dit que la figure prend à la longue l'expression des personnes avec lesquelles on vit habituellement; cela est surtout remarquable chez ces hommes qui vivent dans la plus étroite intimité avec la mort; leurs yeux éteints, leurs traits immobiles, hébêtés, leurs joues pâles et flétries, l'indifférence stupide avec laquelle ils remuent, transportent et débitent leur marchandise, leur donne un air de famille avec la mort, qui fait peur; s'ils n'agitaient pas machinalement leurs membres, on risquerait quelquefois de les prendre eux-mêmes pour des *sujets;* ils aiment l'argent, l'eau-de-vie et le tabac, voilà tout ce que je leur connais des goûts d'ici-bas, tout ce qu'ils ont de commun avec les autres hommes.

L'un d'eux vint un jour trouver Béclard et lui dit : « Monsieur, ma femme est morte, et l'on me demande douze francs pour l'enterrer; c'est bien cher : si vous la voulez, c'est un *beau sujet,* je vous l'apporterai. — Volontiers, » dit Béclard. Cet homme courut bien vite chercher le corps

de sa femme et l'apporta dans sa hotte ; il reçut six francs, et fut enchanté de son marché : c'était en effet tout profit pour lui.

Des amphithéâtres d'anatomie, l'étudiant passe aux hôpitaux.

Les hôpitaux sont à peu près pour les étudiants ce qu'est le palais de justice pour les avocats ; c'est là que les questions se plaident et se jugent. On sait que tel jour M. Dupuytren doit faire à l'Hôtel-Dieu une opération importante ; on y court en foule, comme à une grande affaire plaidée par M.e Dupin.

Vous avez sans doute vu quelquefois M. Dupuytren ; vous avez remarqué ces traits prononcés, cette tête carrée, ce front et ces yeux où le génie a pour ainsi dire laissé l'empreinte de ses inspirations : l'expression de ce grand chirurgien a toujours en effet quelque chose du calme et de la pénétration qui le distinguent à un si haut degré dans les opérations les plus graves ; mais c'est dans son hôpital, c'est à l'Hôtel-Dieu, au milieu de ses élèves, auprès des malades, dans l'amphithéâtre qu'il faut le voir pour apprécier toute la supériorité de cet homme. Allez le voir une seule fois le matin, parcourant lentement les vastes salles de l'Hôtel-Dieu, allant de lit en lit, les mains derrière le dos, entouré d'un essaim d'élèves ; à sa démarche imposante et sérieuse,

vous reconnaîtrez sans peine le maître, le roi de ces lieux, en habit vert et en tablier blanc. Mais si vous voulez le voir dans tout son éclat, dans toute sa puissance, il faut que vous assistiez à l'une de ces grandes opérations dans lesquelles sa main hardie a reculé les limites de l'art.

J'étais un matin à l'Hôtel-Dieu avec un étudiant qui débutait dans la carrière; M. Dupuytren devait ce jour-là enlever une bonne partie de la mâchoire inférieure à une jeune fille de dix-huit ans; l'opération est délicate, et surtout elle exige autant de fermeté, de courage et de bonne volonté de la part du patient que du chirurgien; car il arrive un moment où la langue n'étant plus retenue par l'os de la mâchoire, s'enfonce dans la gorge, et risquerait d'étouffer le malade, s'il n'avait pas la présence d'esprit de la pousser en avant, afin de permettre à l'opérateur de la saisir.

M. Dupuytren nous fit d'abord avec solennité l'histoire du point de la science dont il allait s'occuper; il nous retraça avec une admirable lucidité les dangers et les avantages de l'opération, puis il fit disposer les appareils avec le soin le plus minutieux. Couteaux, ciseaux, bistouris, pinces, réchaud, fers rouges, rien ne manquait aux préparatifs du supplice.

Après nous avoir recommandé le plus grand

silence, M. Dupuytren fit amener la malade. «Vous êtes bien décidée, lui dit-il, à vous mettre entre mes mains, à subir l'opération qui doit vous délivrer d'un mal incurable par tout autre moyen, à faire tout ce que je vous dirai, sans hésiter, pendant le cours de cette opération.» La jeune fille répondit avec une fermeté qui ne se démentit pas un seul instant pendant toute la durée de la manœuvre. Tant de courage vous étonnera peut-être dans une femme, mais rien n'est pourtant plus commun, que de voir le sexe le plus faible montrer plus de force d'âme dans la douleur que les hommes les plus robustes. D'ailleurs, il est rare que les malades résistent à l'empire qu'exerce sur eux M. Dupuytren; il semble que la vie et la mort soient entre ses mains; quand il dit à un blessé, Il faut vous couper la jambe, il le dit avec tant de conviction et d'autorité, que cette seule parole suffit ordinairement pour décider le malade, mieux que ne le feraient les plus belles phrases de persuasion de bien d'autres; je n'ai jamais vu qu'un jeune enfant de douze ans opposer au chirurgien de l'Hôtel-Dieu une résistance invincible; les coups de pied, les coups de poing, les morsures, il n'épargna rien jusqu'au dernier moment pour s'échapper des mains qui le retenaient; M. Dupuytren fut obligé de céder; alors cet enfant déclara paisiblement

qu'il n'avait résisté ainsi que parce qu'il ne voulait pas être opéré un vendredi, jour de malheur; il demanda l'opération pour le lendemain, et il se laissa amputer la cuisse sans jeter une seule plainte. Mais je reviens à notre jeune fille : deux dents furent d'abord arrachées, les chairs disséquées, l'os scié, détaché, les artères cautérisées avec un fer rouge que l'on éteignit dans la plaie, les parties furent remises en place, recousues, et trois semaines après il n'y paraissait plus. Ceci est à la lettre comme je vous le dis.

Il y a tout un drame dans une pareille opération; mon débutant fut ému, saisi, stupéfait, et il sortit plein d'admiration pour l'art et pour l'artiste.

J'ai cru pendant long-temps qu'un étudiant ne pouvait pas vivre à Paris à moins de douze cents francs. Mais nous autres, qui n'avons jamais manqué de rien, nous avons des goûts que nous prenons pour des besoins, et nous ne connaissons pas toutes les ressources que trouve en lui-même un jeune homme pauvre qui veut faire son chemin. Un carabin de mes amis reçoit de son père trente-deux francs par mois pour sa nourriture, son logement, et pour ses menus plaisirs. C'est avec cette légère somme de trois cent quatre-vingt quatre francs par an qu'il vit à Paris depuis plusieurs années. C'est un peu

plus, comme l'on voit, de vingt sous par jour. Les détails de sa vie sont assez curieux pour que j'en fasse connaître quelques-uns. Son déjeuner se compose d'un morceau de fromage de deux sous, et d'un petit pain. Ce sobre repas lui permet d'attendre cinq heures pour dîner; il ne dîne pas, comme vous pensez bien, au café Hardy, mais chez un traiteur qui lui donne, pour douze sous, un potage, du bœuf, des pommes de terre, et du pain. Il lui reste donc quatre ou six sous pour se loger et se divertir; oui, se divertir, car l'homme ne vit pas seulement de pain, comme dit l'Évangile, mais il lui faut à tout prix un peu de plaisir. Par exemple, mon carabin a la passion du théâtre; il s'est autrefois échappé du séminaire où son père l'avait placé, pour venir entendre Talma, et maintenant il aime l'opéra à la fureur; mais comment aborder le parterre de l'Opéra, lui qui n'a jamais tout au plus qu'une vingtaine de sous d'économie. Je suis sûr que vous ne le devinez pas, vous autres qui croyez si bien connaître toutes les choses d'ici-bas; mon carabin m'a avoué tout franchement sa manœuvre : il a fait connaissance avec le chef des claqueurs, qui, moyennant une petite rétribution, car il faut payer même pour claquer, lui permet de venir s'asseoir sous le lustre pour voir *Robert-le-Diable* et la *Sylphide*.

Quant à un autre genre de plaisir dont les carabins se passent aussi difficilement que de pain, le mien m'assure qu'il ne lui a jamais manqué, sans qu'il fût obligé de le payer, de sa bourse au moins. Je le crois facilement, les grisettes sont si bonnes et si obligeantes, surtout pour les carabins; et puis elles savent bien que les carabins ne sont pas ingrats; vous verrez plus tard comme ils savent récompenser leurs chères grisettes, qui ont partagé leurs peines et leurs plaisirs, qui les ont soignés quand ils étaient malades, qui les ont encouragés, soutenus, poussés au travail quand ils se laissaient rebuter par la sèche ostéologie.

Je ne m'étonne pas que beaucoup de jeunes gens sans fortune embrassent la carrière médicale, de préférence à bien d'autres; outre l'indépendance de cet état, que l'on peut exercer partout honorablement, dans toutes les circonstances et sous tous les régimes, il n'en est peut-être pas qui offre plus de ressources aux élèves pendant le cours même de leurs études. Dès qu'il sait l'anatomie un étudiant est sauvé, il peut déjà se tirer d'affaire. Il donne des leçons aux commençants, car il y a bien long-temps que l'enseignement mutuel est introduit à l'École de médecine; il concourt pour les hôpitaux; arrivé au grade d'externe, il peut avoir déjà sa petite clientelle, faire des saignées, des panse-

ments, etc.; une fois interne, c'est un grand personnage; il est logé, quelquefois nourri, chauffé, etc. Il porte le tablier blanc, véritable signe de puissance, envié, respecté par tous les élèves, comme un portefeuille de ministre par les chefs de l'opposition; il est le premier au lit des malades; aide le chirurgien dans les opérations, fait exécuter ses ordres dans les salles, en donne quelquefois lui-même, prend le ton de maître avec les autres élèves; enfin, il est sorti de la foule, il a un titre qu'il peut exploiter avec avantage s'il sait le faire valoir; avec un peu d'adresse il pourra bientôt dîner à trente-deux sous chez Flicoteaux, et faire le soir sa partie de dominos au café Procope, en prenant sa demi-tasse.

Pendant quatre ans l'interne reste attaché aux hôpitaux, il vit dans les hôpitaux, un an dans l'un, un an dans l'autre; il parcourt successivement l'Hôtel-Dieu, la Charité, la Pitié, etc.; passant d'un maître à l'autre, voyant toutes les méthodes, discutant toutes les opinions, les anciennes et les nouvelles, et se préparant à prendre un jour pour guides celles dont il aura reconnu les meilleurs effets. Faut-il s'étonner, après cela, que nos meilleurs médecins soient sortis des hôpitaux de Paris. A la Charité, la vieille expérience du doyen de nos chirurgiens lui sera également utile pour la pratique de son art, et

pour la manière de se conduire dans le monde. Les histoires que raconte M. Boyer sont comme les fables du bon La Fontaine; elles renferment toujours une morale dont on fait son profit.

L'habileté savante de M. Roux lui apprend jusqu'où l'art peut aller pour réparer les désordres et les accidents de la nature. Vous savez qu'aujourd'hui on refait aussi facilement un nez, une bouche, un menton, que si nous possédions la matière première dont Dieu a pétri le corps de l'homme. Si vous en doutez encore, et si vous n'êtes pas trop fatigué de mes vilaines histoires, en voici une qui vous montrera tout à la fois combien l'amour peut donner de courage; et, ce qui est plus neuf, quels services la chirurgie peut rendre à l'amour. Une jeune fille avait un amoureux qui avait promis de l'épouser, lorsque, je ne sais par quel accident, cette malheureuse vint à perdre une bonne partie de sa joue gauche. Elle était horrible à voir, si bien que son amant lui-même reculait à son aspect; cette pauvre fille se mourait de douleur; perdre en même temps une joue et son amant! Heureusement elle vint trouver M. Roux, qui lui promit de lui rendre l'une et l'autre.

J'aime à voir M. Roux calculer et méditer une opération de ce genre, prendre ses mesures, tirer des lignes, dessiner pour ainsi dire cette

bouche, ce nez, ce menton, cette joue qu'il va refaire de toutes pièces; on dirait un artiste qui pétrit la terre glaise dont il va façonner son modèle. M. Roux a de la recherche, de la coquetterie, même dans sa manière d'opérer; sa main est d'une adresse extrême pour exécuter ce que son imagination a conçu; aussi remplit-il en tous points la promesse qu'il avait faite à notre jeune fille. Toutes les parties environnantes furent mises à contribution pour reconstruire cette joue détruite. Un peu du menton, un peu du col, un peu de la tempe, tout cela vint peu à peu se réunir, à force d'art, de temps, de patience; tout ne fut pas terminé en un jour, il fallut y revenir à plusieurs fois; des accidents survinrent; mais le courage de la jeune fille ne se démentit pas. A peine avait-on fini d'un côté qu'elle demandait que l'on recommençât de l'autre. Combien elle fut joyeuse lorsqu'elle put se présenter à son amant avec une joue fort passable! cette joue a dû rappeler souvent à son mari l'amour de sa femme. Dites après cela que la médecine n'est point un art.

Je ne puis quitter l'étudiant en médecine sans vous conduire avec lui dans cette maison située à l'extrémité de notre grande ville, où des malheureuses viennent expier leurs débauches et leur prostitution. Ce n'est pas pour dévoiler ici

tout ce que ce lieu renferme de honte et de misère; un pareil tableau n'est pas fait pour les yeux qui me liront.

C'est une nature curieuse et peu étudiée encore que celle de ces femmes avilies, dégradées, qui sont arrivées à ce point de se mépriser de telle sorte, qu'il devient à peu près impossible de leur rendre assez d'estime d'elles-mêmes, pour les tirer de l'abîme et les faire rentrer dans la vie ordinaire. C'est là, soyez-en sûr, le plus grand obstacle à la conversion de ces malheureuses. Donnez à l'une d'elles des moyens d'existence honnêtes, aplanissez toutes les difficultés qui la séparent de la société, elle vous échappera, presqu'à coup sûr, pour retourner à son infame métier. Non pas que toute conscience, que tout sentiment de probité, d'honneur, de religion, de délicatesse même, soit éteint dans leur cœur; mille faits viennent prouver le contraire à ceux que leur état appelle auprès d'elles, qui leur donnent des soins, qui obtiennent leur confiance. Mais il leur a fallu si bien étouffer une bonne fois le sentiment le plus cher à la femme; le mépris public pèse si fort sur elles, que rien ne peut plus les élever au rang d'où elles sont descendues. Ce mépris qu'on leur donne, elles le rendent bien à leurs semblables, elles sont même, sur ce point, plus sévères que nous.

Une jeune laitière qui venait chaque matin vendre du lait aux prisonnières de Saint-Lazare, fut respectée tant qu'elle eut soin de n'avoir avec elles d'autres rapports que ceux de son commerce; un jour elle s'avisa de leur parler, de causer avec elles, de se familiariser enfin, dès lors elle fut méprisée, elle fut traitée comme une complice.

Le sentiment religieux est le dernier qui s'éteint chez ces malheureuses. Lorsqu'elles sont près de mettre un enfant au monde, la seule pensée qui les occupe, au milieu même de leurs douleurs, est de faire baptiser cet enfant, tant elles craignent que la mort ne le saisisse en naissant.

Les occupations d'un étudiant en médecine sont si variées, qu'il serait beaucoup trop long de les retracer toutes dans un article de peu d'étendue. Aux hôpitaux depuis six heures du matin jusqu'à dix heures; passant de la chirurgie à la médecine, de l'étude des maladies externes à celle des maladies internes, des opérations à l'examen des organes cachés, il a à peine le temps de déjeuner avant d'aller retenir sa place au cours de chimie de M. Orfila; aussi le voit-on bien souvent casser en route la flûte de deux sous, et terminer son frugal repas sur les bancs même de l'École.

Après la chimie viennent les cours d'anatomie, de physiologie, de pathologie, etc. Pendant l'été, la physique, la botanique occupent ses journées, et le soir encore on le retrouve assidu aux cours particuliers, aux conférences dont les affiches placardent nos murs. Ici un jeune professeur qui n'est pas encore lui-même sorti des bancs de l'École, suivant les traces de M. Magendie, interroge la nature sur des animaux vivants; là, des élèves se réunissent autour d'un mannequin pour s'exercer dans l'art des accouchements; mais, hélas! le mannequin n'est pas suffisant pour achever cette étude difficile; c'est à peine si j'ose vous dire que de malheureuses femmes se mettent volontairement entre les mains des élèves, pour compléter leur instruction. Venez avec moi rue de La Harpe, entrez dans cette salle obscure, voyez contre le mur cette pauvre femme dont l'extérieur annonce la misère; elle est là, debout, prête à servir aux démonstrations du professeur, pour gagner trente ou quarante sous. Cette autre ressent déjà les premières douleurs de l'enfantement; elle s'est fait transporter dans ce lieu; les élèves l'entourent en attendant le moment où ils pourront contempler le phénomène le plus admirable et le plus attendrissant qu'on puisse voir, la naissance de l'homme; c'est ordinairement là le complément des études

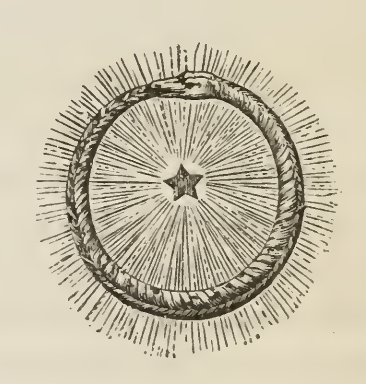
de l'élève en médecine; il est arrivé au terme de sa vie d'étudiant; bientôt il aura passé ses examens; il aura soutenu sa thèse, et il s'empressera de faire graver ses cartes de visite avec son titre de docteur de la Faculté de Paris.

Le temps passé à l'École est le plus beau temps de la vie; je ne suis pas de ceux qui regrettent le collége, mais je suis très-sensible au souvenir de ma vie d'étudiant; amour, plaisir, travail, rien ne manque à ces belles années que la fraîcheur de l'imagination, la vivacité des impressions embellissent encore! temps d'insouciance, de liberté, où l'on vit au jour le jour, sans ambition, au milieu de ses amis. La jeunesse est passée; l'étudiant est devenu un grave docteur; il n'ira plus le soir à huit heures attendre sa grisette au sortir de son magasin; il fait ses paquets, il dit adieu à ses amis, et bientôt il va retourner dans sa province, non plus avec un air gauche, en casquette et en gros souliers, mais avec un habit noir et la tenue de rigueur. Adieu la science. Adieu l'art, adieu la vie d'artiste, l'étudiant va se fixer, se marier, devenir père de famille, et *faire son état;* car il faut bien l'avouer, tout finit dans ce monde, les arts eux-mêmes, par n'être plus que des états, des métiers dont on se sert pour gagner sa vie, élever ses enfants, doter ses filles, etc.; il y a

peu d'hommes qui restent artistes toute leur vie.

Que va devenir la grisette de mon étudiant? elle a perdu son Charles, qui avait juré tant de fois de l'aimer toujours! Oh! n'en soyez pas inquiet; l'étudiant a des ressources que vous ne connaissez pas encore. Sa grisette n'est plus couturière, elle a maintenant un état dans le monde; Charles dont elle a partagé les plaisirs, lui a fait aussi partager ses études; il lui a montré de l'anatomie tout ce qui était nécessaire pour saigner, vacciner, et soigner les femmes enceintes. Sa grisette est maintenant sage-femme, élève de la Maternité, avec un beau tableau à sa fenêtre. Elle saigne et vaccine, donne des consultations de dix heures à midi, et reçoit des pensionnaires.

Alfred DONNÉ.





LE NAUFRAGE.



VERS

ADRESSÉS A MADAME RÉCAMIER.

Rebut de l'aquilon, échoué sur le sable,
Vieux vaisseau fracassé dont finissait le sort,
Et que, dur charpentier, la mort impitoyable
        Allait dépecer dans le port!

Sous tes ponts désertés un seul gardien habite;
Autrefois tu l'as vu sur ton gaillard-d'avant,
Impatient d'écueils, de tourmente subite,
Souffler pour ameuter le vent.

Tantôt sur ton beaupré, cavalier intrépide,
Il riait en plongeant la tête dans les flots,
Tu bondissais; tantôt du haut du mât rapide
Il criait, Terre! aux matelots.

Maintenant retiré dans ta carène usée,
Teint hâlé, front chenu, main goudronnée, yeux pers,
Sablier presque vide et boussole brisée,
Annoncent l'ermite des mers.

Vous pensiez défaillir, amarrés à la rive,
Vieux vaisseau, vieux nocher! vous vous trompiez tous deux.

L'ouragan vous saisit et vous traîne en dérive,
Hurlant sur les flots noirs et bleus.

Dès le premier récif votre course bornée
S'arrêtera; soudain vos flancs s'entr'ouvriront.
Vous sombrez! c'en est fait! et votre ancre écornée
Glisse et laboure en vain le fond.

Ce vaisseau, c'est ma vie, et ce nocher, moi-même;
Je suis sauvé! mes jours aux mers sont arrachés,
Un astre m'a montré sa lumière que j'aime
Quand les autres se sont cachés.

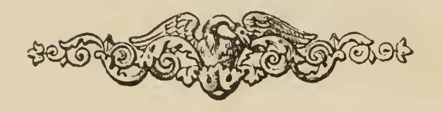
Cette étoile du soir qui dissipe l'orage,
Et qui porte si bien le nom de la beauté,
Sur l'abîme calmé conduira mon naufrage
A quelque rivage enchanté.

Jusqu'à mon dernier port, douce et charmante étoile,
Je suivrai ton rayon toujours pur et nouveau;
Et quand tu cesseras de luire pour ma voile,
Tu brilleras sur mon tombeau.

DE CHATEAUBRIAND.



TABLE.



L'ÉCRIVAIN PUBLIC, par M. F. Soulié. Page 1
UNE DEMOISELLE DE PARIS, en 1832, par M. Victor Ducange. 49
LES APPARTEMENTS A LOUER, par M. Émile Deschamps. 55
LE NAPOLÉON NOIR, par M. Léon Gozlan. 91
LES MUSÉES EN PLEIN VENT, par M. Amédée Pommier. 109
LES FILLES D'ACTRICES, par M. Jules Mayret. 131
L'HOTEL CARNAVALET, par M. Loève-Veimars. 153
LES AMOURS DE DILIGENCE, par M. V. Schoelcher. 181
LE LUXEMBOURG, par M. A. Félix Joncières. 197
LE MARCHAND DE CHIENS, par M. Jules Janin. 225
LES DEUX MÉNAGES PARISIENS, par madame Victorine Collin. 239
L'ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE, par M. Ch. Liadières. 263
L'OUVERTURE DE LA CHASSE AUX ENVIRONS DE PARIS, par M. Édouard d'Anglemont. 301
LA VILLE NOUVELLE, ou LE PARIS DES SAINTS-SIMONIENS, par M. Charles Duveyrier. 315
LE PORTIER DE PARIS, par M. Jacques Raphael. 345
L'ÉTUDIANT EN MÉDECINE, par M. Al. Donné. 369
LE NAUFRAGE, par M. de Chateaubriand. 393

FIN DE LA TABLE DU TOME HUITIÈME.





